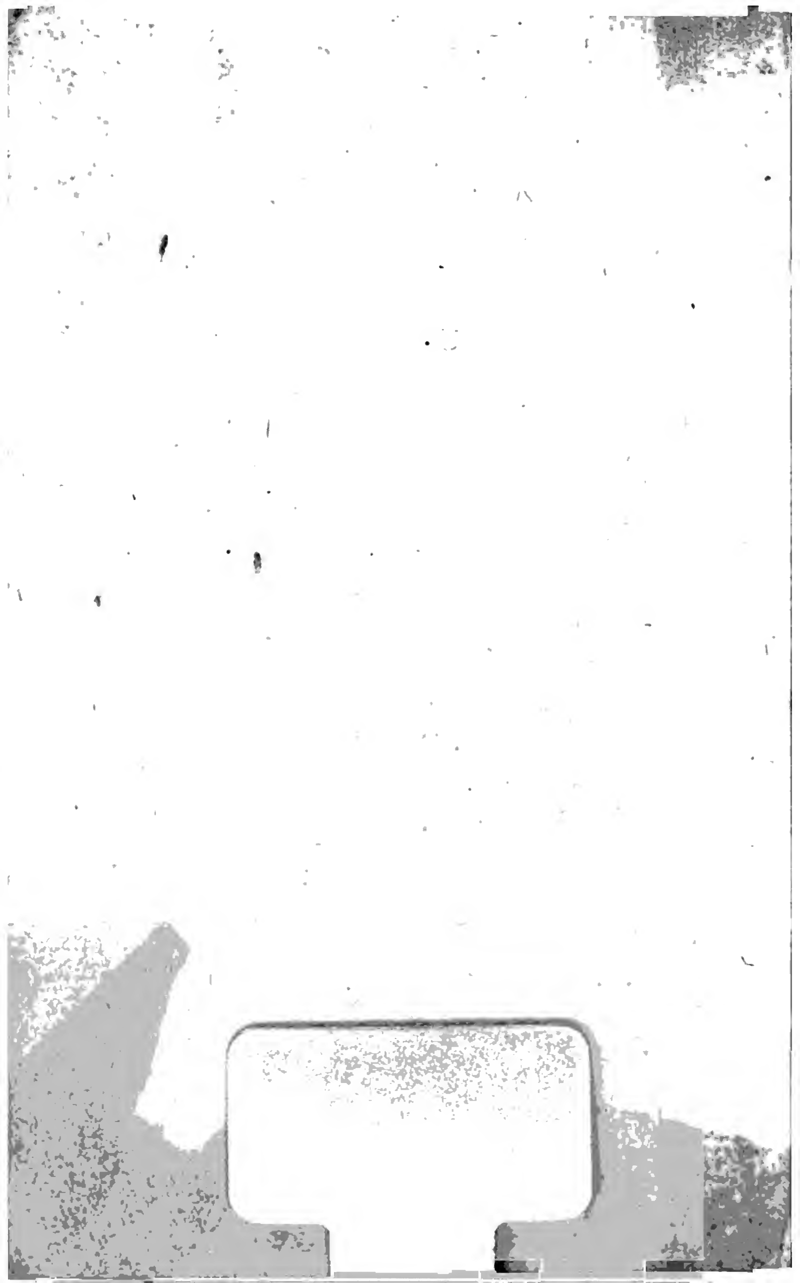




# MÉMOIRES

DU COMTE

# DE GRAMMONT.

---

TOME SECOND.

DE L'IMPRIMERIE STÉRÉOTYPE DE MAME,
RUE DU POT-DE-FER, n° 14.

# MÉMOIRES
## DU COMTE
# DE GRAMMONT,

PAR

ANTOINE HAMILTON.

---

TOME SECOND.



PARIS,

CHEZ ANT. AUG. RENOUARD,

rue Saint-André-des-Arcs, n°. 55.

M. DCCC. XII.

# MÉMOIRES DE GRAMMONT.

## CHAPITRE IX.

*Intrigues amoureuses de la cour d'Angleterre.*

Le mariage du duc d'York avec la fille du chancelier n'avoit manqué d'aucune des circonstances qui rendent les unions de cette nature valides à l'égard du ciel. L'intention de part et d'autre, la cérémonie dans les formes, les témoins et le point essentiel du sacrement, en avoient été.

Quoique l'épouse ne fût pas absolument belle, comme il n'y avoit rien à la cour de Hollande qui l'effaçât, le duc, dans les premières douceurs de ce mariage, loin de s'en repentir, sembloit ne souhaiter le rétablissement du roi que pour le déclarer avec éclat : mais, dès qu'il se vit possesseur d'un rang qui touchoit de si près au trône; que la possession de mademoiselle Hyde n'avoit plus de charmes nouveaux pour lui; que l'Angleterre, si fertile en beautés, étaloit ce qu'elle avoit de plus rare dans la cour du roi son frère; et qu'il se voyoit l'unique exemple d'un prince qui d'une élévation suprême fût descendu si bas, il se mit à faire des réflexions. D'un côté, son mariage lui

paroissoit horriblement mal assorti de toutes les manières. Il se souvint que Jermyn ne l'avoit engagé dans un commerce avec mademoiselle Hyde qu'après lui avoir fait voir par certains petits exemples la facilité d'y réussir. Il envisageoit son mariage comme un attentat contre le respect et l'obéissance qu'il devoit au roi. L'indignation qu'en auroient la cour et tout le royaume s'offrit à ses yeux, avec l'impossibilité d'obtenir le consentement du roi sur une chose qu'il sembloit par mille raisons être obligé de lui refuser. D'un autre côté se présentoient les larmes et le désespoir de la pauvre Hyde; mais, plus que cela, les remords d'une conscience dont la délicatesse commençoit dès-lors à lui vouloir du mal.

Au milieu de ces différentes agitations, il s'ouvrit à mylord Falmouth [1], et le consulta sur le parti qu'il devoit prendre. Il ne pouvoit mieux s'adresser pour ses intérêts, ni plus mal pour mademoiselle Hyde. Falmouth lui soutint d'abord, non-seulement qu'il n'étoit pas marié, mais qu'il étoit impossible qu'il y eût jamais songé; qu'un mariage étoit nul pour lui sans le consentement du roi, quand même le parti se fût trouvé d'ailleurs sortable; mais que c'étoit une moquerie de mettre en jeu la fille d'un petit avocat, que la fa-

---

[1] Lisez les procédés infâmes de ce seigneur, par rapport au mariage de mademoiselle Hyde, dans la continuation de l'histoire de Clarendon.

veur du roi venoit de faire pair du royaume sans noblesse, et chancelier sans capacité; qu'à l'égard de ses scrupules il n'avoit qu'à vouloir bien écouter des gens qui l'instruiroient à fond de la conduite que mademoiselle Hyde avoit tenue avant qu'il la connût; et que, pourvu qu'il ne leur dît point que la chose fût déjà faite, il auroit bientôt de quoi se déterminer.

Le duc d'York y consentit; et mylord Falmouth, ayant assemblé son conseil et ses témoins, les mena dans le cabinet de son altesse, après les avoir instruits de ce qu'on leur vouloit. Ces messieurs étoient le comte d'Arran, Jermyn, Talbot [1] et Killegrew, tous gens d'honneur, mais qui préféroient infiniment celui du duc d'York à celui de mademoiselle Hyde, et qui de plus étoient révoltés, avec toute la cour, contre l'insolente autorité du premier ministre.

Le duc d'York leur dit, après une espèce de préambule que, quoiqu'ils n'ignorassent pas sa tendresse pour mademoiselle Hyde, ils pouvoient ignorer à quels engagements cette tendresse l'avoit porté; qu'il se croyoit obligé de tenir toutes les

[1] Talbot, un de ces prétendus gens d'honneur, avoit été proposé à Charles II pour assassiner Cromwell; il fut mis après à la tour de Londres pour un pareil dessein sur le duc d'Ormond. Voyez ce que dit mylord Clarendon de Talbot et de ses frères. Talbot fut depuis le fameux duc de Tyrconnel.

paroles qu'il avoit pu lui donner; mais que, comme l'innocence des personnes de son âge étoit exposée d'ordinaire aux médisances d'une cour, et que de certains bruits, faux ou véritables, s'étoient répandus au sujet de sa conduite, il les prioit comme amis, et leur ordonnoit, par tout ce qu'ils lui devoient, de lui dire sincèrement ce qu'ils en savoient, d'autant qu'il étoit résolu de régler sur leurs témoignages les desseins qu'il avoit pour elle. On se fit un peu tirer l'oreille d'abord, et l'on fit semblant de n'oser prononcer sur une matière si sérieuse et si délicate; mais le duc d'York ayant réitéré ses instances, chacun se mit à déduire par le menu ce qu'il savoit, et peut-être ce qu'il ne savoit pas, de la pauvre Hyde. On y joignit toutes les circonstances qu'il falloit pour appuyer le témoignage.

Par exemple, le comte d'Arran, qui parla le premier, déposa que, dans la galerie de Hons-Laerdyk, où la comtesse d'Ossory, sa belle-sœur, et Jermyn jouoient un jour aux quilles, mademoiselle Hyde avoit fait semblant de se trouver mal, et s'étoit retirée dans une chambre au bout de la galerie; que lui, déposant, l'avoit suivie, et que, lui ayant coupé son lacet pour donner plus de vraisemblance aux vapeurs, il avoit fait de son mieux pour la secourir ou pour la désennuyer.

Talbot dit qu'elle lui avoit donné un rendez-vous dans le cabinet du chancelier, tandis qu'il étoit au conseil, à telles enseignes que, n'ayant

pas tant d'attention aux choses qui étoient sur la table qu'à celles qui les occupoit alors, ils avoient fait répandre toute l'encre d'une bouteille sur une dépêche de quatre pages, et que le singe du roi, qu'on accusoit de ce désordre, en avoit été long-temps en disgrâce.

Jermyn indiqua plusieurs endroits où il avoit eu des audiences longues et favorables.

Cependant tous ces chefs d'accusation ne rouloient que sur quelques tendres privautés, ou tout au plus sur ce qu'on appelle les menus plaisirs d'un commerce; mais Killegrew, voulant renchérir sur ces foibles dépositions, dit tout net qu'il avoit eu l'honneur de ses bonnes grâces. Il avoit l'esprit vif et badin, et savoit donner un tour agréable à ses récits par des figures gracieuses et sensibles. Il assura qu'il avoit trouvé l'heure du berger dans un certain cabinet, construit au-dessus de l'eau à toute autre fin que d'être favorable aux empressements amoureux; qu'il avoit eu pour témoins de son bonheur trois ou quatre cygnes, qui pouvoient bien avoir été témoins du bonheur de bien d'autres dans ce même cabinet, vu qu'elle y alloit souvent, et qu'elle s'y plaisoit fort.

Le duc d'York trouva cette dernière accusation outrée, persuadé qu'il avoit par-devers lui des preuves suffisantes du contraire. Il remercia de leur franchise messieurs les témoins à bonne fortune, leur imposa silence à l'avenir sur ce qu'ils venoient de lui déclarer, et passa dans l'appartement du roi.

Dès qu'il fut dans son cabinet, mylord Falmouth, qui l'avoit suivi, conta ce qui venoit de se passer au comte d'Ossory, qu'il trouva chez le roi. Ils se doutèrent bien de ce qui faisoit la conversation des deux frères, car elle fut longue. Le duc d'York, en sortant, parut tellement ému, qu'ils ne doutèrent point que tout n'allât mal pour la pauvre Hyde. Mylord Falmouth commençoit à s'attendrir de sa disgrâce, et se repentoit un peu de la part qu'il y avoit eue, lorsque le duc d'York lui dit de se trouver avec le comte d'Ossory chez le chancelier, dans une heure.

Ils furent un peu surpris qu'il eût la dureté d'annoncer lui-même cette accablante nouvelle. Ils trouvèrent, à l'heure marquée, son altesse dans la chambre de mademoiselle Hyde. Ses yeux paroissoient mouillés de quelques larmes, qu'elle s'efforçoit de retenir. Le chancelier, appuyé contre la muraille, leur parut bouffi de quelque chose. Ils ne doutèrent point que ce ne fût de rage et de désespoir. Le duc d'York leur dit de cet air content et serein dont on annonce les bonnes nouvelles : Comme vous êtes les deux hommes de la cour que j'estime le plus, je veux que vous ayez les premiers l'honneur de saluer la duchesse d'York : la voilà.

La surprise ne servoit à rien, et l'étonnement n'étoit pas de saison dans cette conjoncture. Ils en étoient pourtant si remplis, que, pour s'en cacher ils se jetèrent promptement à genoux pour lui bai-

ser la main, qu'elle leur tendit avec autant de grandeur et de majesté que si de sa vie elle n'eût fait autre chose.

Le lendemain la nouvelle en fut publique, et toute la cour s'empressa, par devoir, à lui témoigner des respects qui devinrent très sincères dans la suite.

Les petits-maîtres, qui avoient déposé contre elle à toute autre intention que ce qu'ils voyoient, se trouvèrent fort déconcertés. Les femmes ne sont pas trop d'humeur à pardonner de certaines injures; et, quand elles se promettent le plaisir de la vengeance, elles n'y vont pas de main-morte : cependant ils n'en eurent que la peur.

La duchesse d'York, instruite de tout ce qui s'étoit dit dans le cabinet sur son chapitre, loin d'en témoigner du ressentiment, affecta de distinguer, par toutes sortes de gracieusetés et de bons offices, ceux qui l'avoient attaquée par des endroits si sensibles. Jamais elle ne leur en parla que pour louer leur zèle, et pour leur dire que rien ne marquoit plus le dévouement d'un honnête homme que de prendre un peu sur sa probité pour donner aux intérêts d'un maître ou d'un mari : rare exemple de prudence et de modération, non-seulement pour le sexe, mais pour ceux qui se parent le plus de philosophie dans le nôtre!

Le duc d'York, ayant mis sa conscience en repos par la déclaration de son mariage, crut qu'il pouvoit donner un peu de bon temps à son in-

constance, en vertu de ce généreux effort Il se prit donc à ce qui se trouva d'abord sous sa main. Ce fut madame de Carnegy [1], qui s'étoit trouvée sous la main de bien d'autres. Elle étoit encore assez belle, et sa bonté naturelle ne fit pas beaucoup languir son nouvel amant. Tout alla le mieux du monde pendant quelque temps. Mylord Carnegy, son époux, étoit encore en Ecosse; mais son père étant mort subitement, il en revint aussi subitement avec le nom de Southesk, que sa femme haïssoit, mais qu'elle prit encore plus patiemment que son retour. Il avoit eu quelque vent de l'honneur qu'on lui faisoit pendant son absence. Il ne voulut point faire le jaloux d'abord; mais, comme il étoit bien aise de s'éclaircir sur la vérité du fait, il tenoit l'œil sur ceux de sa femme. Il y avoit long-temps que les choses étoient entre elle et le duc d'York à ne plus s'amuser à la bagatelle. Cependant, comme ce retour les obligeoit à quelques égards, il n'alloit plus chez elle que dans les formes, c'est-à-dire, toujours accompagné de quelqu'un pour y donner un air de visite.

En ce temps-là Talbot [2] revint de Portugal. Ce commerce s'étoit établi pendant son absence; et, sans savoir ce que c'étoit que madame Southesk, il apprit que son maitre en étoit amoureux.

---

[1] Anne, fille de Guillaume, duc d'Hamilton, et femme de Robert Carnegy, comte de Southesk.

[2] Depuis duc de Tyrconnel.

Il y fut mené, pour figurer, à quelques jours de là. Le duc le présenta; quelques compliments se firent de part et d'autre, après lesquels il crut devoir laisser à son altesse la liberté de faire le sien, et se retira dans l'antichambre. Cette antichambre donnoit sur la rue. Talbot se mit à la fenêtre pour y regarder les passants.

Il étoit de la meilleure volonté du monde pour ces sortes d'occasions; mais il étoit si sujet aux distractions et aux inadvertances, qu'il avoit laissé bonnement à Londres la lettre de compliments dont le duc l'avoit chargé pour l'infante de Portugal, et ne s'en étoit aperçu que dans le temps qu'on le menoit à son audience.

Il étoit donc en sentinelle, comme nous avons dit, fort attentif à ses instructions, lorsqu'il vit arrêter un carrosse à la porte sans s'en mettre en peine, et moins encore d'un homme qu'il en vit sortir, et qu'il entendit bientôt monter.

Le diable, qui ne devroit pas être malin dans ces rencontres, lui amenoit mylord Southesk en personne. On avoit eu soin de renvoyer l'équipage de son altesse, parce que la Southesk avoit assuré que son époux étoit allé faire un tour aux dogues, aux ours et aux taureaux, spectacles qui l'amusoient agréablement, et dont il ne revenoit d'ordinaire que fort tard. Il n'eut garde de s'imaginer qu'il y eût si bonne compagnie au logis, n'y voyant aucun carrosse; mais s'il fut d'abord surpris de voir Talbot tranquillement assis dans

l'antichambre de sa femme, son étonnement ne dura guère. Talbot ne l'avoit point vu depuis qu'on étoit revenu de Flandre; et, sans s'imaginer qu'il eût changé de nom : Eh! bonjour, Carnegy, bonjour, mon gros cochon, lui dit-il en lui tendant la main; d'où diable sors-tu, qu'on ne t'a point vu depuis Bruxelles? Que viens-tu faire ici? N'en voudrois-tu point aussi à la Southesk? Si cela est, mon pauvre ami, tu n'as qu'à tirer pays; car je t'apprends que le duc d'York en est amoureux, et je te veux bien confier qu'à l'heure que je te parle il est là dedans qui lui en dit deux mots.

Southesk, interdit, comme on peut se l'imaginer, n'eut pas le temps de répondre à ces belles questions. Talbot le mit dehors comme son ami; et, comme son serviteur, lui conseilla de chercher fortune ailleurs. Southesk, ne sachant rien de mieux à faire pour lors, remonta dans son carrosse; et Talbot, charmé de l'aventure, mouroit d'envie que le duc sortît pour lui en faire le récit. Mais il fut bien surpris de trouver que le conte n'avoit plus rien de plaisant pour ceux qui y étoient de quelque chose; surtout il trouva fort mauvais que cet animal de Carnegy n'eût changé de nom que pour s'attirer la confidence qu'il venoit de lui faire.

Cet incident rompit un commerce auquel le duc d'York n'eut pas grand regret : et bien lui prit de son indifférence; car le traitre de Southesk se mit à préparer une vengeance par laquelle, sans em-

ployer le fer ni le poison, il eût tiré quelque satisfaction de ceux qui l'avoient offensé, pour peu que leur intrigue eût encore duré.

Il chercha dans les lieux les plus infâmes le mal le plus infâme qu'ils puissent fournir, et le trouva, mais sans être vengé qu'à demi; car, après avoir passé par les remèdes extrêmes pour s'en défaire, madame sa femme ne fit que lui rendre son présent, n'ayant plus de commerce avec celui pour lequel on l'avoit industrieusement préparé.

Madame Robarts [1] brilloit en ce temps-là. Sa beauté frappoit d'abord; cependant, avec tout l'éclat des plus vives couleurs, avec tout celui de la jeunesse, avec tout ce qui rend une femme ragoûtante, elle ne touchoit pas. Le duc d'York n'auroit pas laissé d'y trouver son compte, si des difficultés presque invincibles n'eussent fait

---

[1] Isabelle, fille du chevalier Jean Smith, seconde épouse de Jean lord Robarts, comte de Radnor, duquel Clarendon fait un portrait peu flatté, qu'il termine ainsi: « Ceux qui le connoissoient parfaitement savoient qu'il « étoit d'un caractère insupportable; ceux qui le con« noissoient peu le regardoient comme un homme très « éclairé, et prenoient son humeur bourrue pour de la « gravité. » H. Walpole croit qu'il s'agit ici de l'épouse de Robert fils de ce comte Jean; mais il étoit alors trop jeune pour mériter les qualifications plaisantes et ridicules dont l'affuble l'auteur de ces Mémoires.

échouer ses bonnes intentions pour elle. Mylord Robarts, mari de la belle, étoit un vieux sacripant, incommode et revêche au possible, amoureux à la désespérer, et, pour surcroît de malédiction, résident perpétuel auprès de sa personne.

Elle s'aperçut de l'attention que son altesse avoit pour elle, et laissa voir qu'elle étoit assez portée à la reconnoissance. Cela redoubla les empressements et toutes les marques de tendresse qu'il put lui donner de loin; mais l'éternel Robarts, redoublant de vigilance et d'assiduité à mesure que les approches se faisoient, on eut recours à tout ce qui pouvoit le rendre traitable. On tâcha de l'émouvoir par l'avarice et l'ambition. Des personnes qui avoient part à sa confiance lui dirent qu'il ne tiendroit qu'à lui que madame Robarts, si digne d'être à la cour, n'y fût reçue dans un poste considérable auprès de la reine ou de la duchesse. On le sonda sur un gouvernement dans sa province; on lui proposa de vouloir bien se charger de l'administration du bien que le duc d'York avoit en Irlande, dont on lui laissoit la disposition absolue, moyennant qu'il partît en diligence pour n'y rester qu'autant qu'il le jugeroit à propos.

Il entendit parfaitement ce que vouloient dire ces propositions : il en comprit tout l'avantage; mais l'ambition et l'avarice eurent beau le tenter, il ne les écouta pas, et jamais le maudit vieillard ne voulut être cocu. Ce n'est pas toujours l'aver-

sion ni la peur qu'on en a qui garantissent de la destinée. Le vilain le savoit à merveille; c'est pourquoi, sous prétexte d'un pèlerinage à sainte Winyfrède, vierge et martyre, qui communiquoit la fécondité aux femmes, il n'eut point de repos qu'il n'eût mis les plus hautes montagnes du pays de Galles entre la sienne et le dessein qu'on avoit eu de faire ce miracle à Londres après son départ.

Le duc fut quelque temps occupé des seuls plaisirs de la chasse, ou du moins ce ne fut que par des amusements passagers qu'il donna dans ceux de l'amour. Mais ces goûts s'étant passés avec le souvenir de madame Robarts, ses regards et ses vœux se tournèrent vers mademoiselle Brook; et ce fut au fort de cette poursuite que madame de Chesterfield se mit d'elle-même entre ses mains, comme nous allons dire en reprenant la suite de son histoire.

Le comte de Bristol, ambitieux et toujours inquiet, avoit essayé toutes sortes de moyens pour se mettre en crédit auprès du roi. Comme c'étoit ce même Digby dont Bussi fait mention dans ses annales, il suffira de dire qu'il n'avoit pas changé de caractère. Il savoit que l'amour et les plaisirs gouvernoient un maître qu'il gouvernoit à l'exclusion du chancelier [1]: ainsi c'étoient fêtes sur

[1] Le comte de Bristol, dit mylord Clarendon, ménagea au roi des parties de plaisir et de débauche. (Continuat.,

fêtes chez lui : le luxe et la délicatesse régnoient dans ces repas nocturnes, qui sont l'enchaînement des autres voluptés. De tous ces repas étoient mesdemoiselles Brook, ses parentes. Elles étoient toutes deux faites pour donner de l'amour et pour en prendre. C'étoit bien ce qu'il falloit au roi. Bristol voyoit les choses en train de lui donner bonne opinion de son projet; mais la Castelmaine, nouvellement en possession de toute la tendresse du roi, ne fut pas d'humeur alors de la partager avec une autre, comme elle fit sottement depuis, en méprisant mademoiselle Stewart. Dès qu'elle eut le vent de ces menées, sous prétexte de vouloir être de toutes les parties, elle les troubla. Le comte de Bristol n'eut qu'à rengaîner ses desseins, et mademoiselle Brook ses avances. Le roi n'osoit plus y songer : mais monsieur son frère voulut bien se charger de son refus; et mademoiselle Brook accepta l'offre de son cœur, en attendant qu'il plût au ciel de disposer autrement d'elle; ce qui arriva bientôt de cette manière.

Le chevalier Denham, comblé de richesses aussi-bien que d'années, avoit passé sa jeunesse

---

p. 208.) C'étoit le fameux lord Digby, secrétaire d'État du temps de la guerre civile. Lord Orford dit que sa vie fut une contradiction perpétuelle. Les histoires d'Angleterre sont remplies des aventures de cet homme inconséquent, qui mourut en 1676, sans emporter les regrets d'aucun parti.

au milieu de tous les plaisirs que sans scrupule on se permet à cet âge. C'étoit un des plus beaux génies que l'Angleterre ait produits pour les ouvrages d'esprit; satirique et goguenard dans ses poésies, il n'y pardonnoit ni aux froids écrivains, ni aux maris jaloux, ni à leurs épouses. Tout y respiroit les bons mots et les contes agréables; mais sa raillerie la plus fine et la plus piquante rouloit d'ordinaire sur les aventures du mariage: et, comme s'il eût voulu soutenir la vérité de ce qu'il en avoit écrit dans sa jeunesse, il prit pour femme, à l'âge de soixante-dix-neuf ans [1], cette mademoiselle Brook dont nous parlons, qui n'en avoit que dix-huit.

Le duc d'York l'avoit un peu négligée quelque temps auparavant; mais les circonstances d'un mariage si mal assorti réveillèrent ses empressements. Elle, de son côté, lui laissa concevoir des espérances prochaines d'un bonheur auquel mille égards s'étoient opposés avant son mariage. Elle vouloit être de la cour; et, pour la promesse qu'elle exigeoit d'être dame du palais de la duchesse, elle étoit sur le point de lui en faire une autre, ou de payer comptant, lorsque la Chesterfield, au milieu de ce traité, fut tentée par son mauvais destin de lui ôter son amant pour inquiéter tant de monde.

Cependant, comme elle ne pouvoit voir le duc

---

[1] Il mourut le 19 mars 1668.

qu'aux assemblées publiques, il falloit de nécessité qu'elle y fît de grands frais en avances pour le séduire; et, comme c'étoit le lorgneur le moins circonspect de son temps, toute la cour fut instruite d'un commerce à peine ébauché.

Ceux qui parurent les plus attentifs à leur conduite n'étoient pas les moins intéressés. Hamilton et mylord Chesterfield les observoient de près; mais la Denham, piquée de ce qu'on avoit couru sur son marché, prit la liberté de se déchaîner de toute sa force contre sa rivale. Hamilton s'étoit flatté jusque-là que la vanité seule intéressoit le cœur de madame de Chesterfield dans cette aventure; mais il fut bientôt détrompé : de quelque indifférence qu'elle eût d'abord donné dans cette intrigue, elle n'en sortit pas de même. On fait souvent plus de chemin qu'on ne veut, quand on se permet des agaceries qu'on croit sans conséquence. Le cœur a beau n'y pas avoir de part au commencement, il n'est pas sûr qu'il n'en prenne dans la suite.

Tout respiroit à la cour, comme on l'a déjà dit, les jeux, les plaisirs, et tout ce que les penchants d'un prince tendre et galant inspirent de magnificence et de politesse. Les beautés vouloient charmer, et les hommes ne cherchoient qu'à plaire. Chacun enfin faisoit valoir ses talents le mieux qu'il pouvoit. Les uns se signaloient par la danse, d'autres par l'air et la magnificence; quelques-uns

par l'esprit; beaucoup par la tendresse, et peu par la constance.

Il y avoit un certain Italien à la cour, fameux pour la guitare. Il avoit du génie pour la musique; et c'est le seul qui de la guitare ait pu faire quelque chose; mais sa composition étoit si gracieuse et si tendre, qu'il auroit donné de l'harmonie au plus ingrat de tous les instruments. La vérité est que rien n'étoit plus difficile que de jouer à sa manière. Le goût du roi pour ses compositions avoit tellement mis cet instrument à la mode, que tout le monde en jouoit bien ou mal; et sur la toilette des belles on étoit aussi sûr de voir une guitarre que d'y trouver du rouge et des mouches.

Le duc d'York en jouoit passablement, et le comte d'Arran comme Francisco lui-même. Ce Francisque venoit de faire une sarabande qui charmoit ou désoloit tout le monde; car toute la guitarerie de la cour se mit à l'apprendre, et Dieu sait la raclerie universelle que c'étoit!

Le duc d'York prétendoit ne la pas bien savoir, et pria mylord d'Arran de la jouer devant lui. Madame de Chesterfield avoit la meilleure guitare d'Angleterre. Le comte d'Arran, qui vouloit jouer de son mieux, mena son altesse à l'appartement de madame sa sœur. Elle étoit logée à la cour chez le duc d'Ormond son père, et cette merveilleuse guitare y logeoit avec elle. Je ne sais si la chose avoit été concertée; mais il est certain qu'ils trou-

vèrent la dame et la guitare au logis. Ils y trouvèrent aussi mylord Chesterfield, tellement effrayé de cette visite inopinée, qu'il fut quelque temps avant de songer à se lever pour la recevoir avec le respect qu'il lui devoit.

La jalousie lui monta d'abord à la tête comme une vapeur maligne. Mille soupçons, plus noirs que l'encre, s'emparèrent de son imagination. Ils ne firent que croitre et embellir; car, tandis que le frère jouoit de la guitare, la sœur jouoit de la prunelle, comme s'il n'y eût point eu d'ennemi en campagne. Cette sarabande fut répétée plus de vingt fois. Le duc assura qu'on ne pouvoit mieux jouer. La Chesterfield se récria sur la pièce; mais son époux, qui vit bien que c'étoit à lui qu'on la jouoit, la trouva détestable.

Cependant, quoiqu'il souffrît mort et passion de ce qu'il falloit se contraindre, tandis qu'on se contraignoit si peu devant lui, il étoit résolu de voir à quoi cette visite aboutiroit; mais il n'en fut pas le maître. Comme il avoit l'honneur d'être chambellan de la reine, on vint lui dire qu'elle le demandoit. Son premier mouvement fut de dire qu'il étoit malade; le second de croire que la reine, qui l'envoyoit chercher si mal à propos, étoit du complot. Enfin, après toutes les extravagantes idées d'un homme soupçonneux, et toutes les irrésolutions d'un jaloux rétif dans le péril, il fallut partir.

Il étoit de la plus jolie humeur du monde en

arrivant chez la reine. Les alarmes sont pour les jaloux ce que les désastres sont pour les malheureux : ils arrivent rarement seuls, et ne cessent jamais de persécuter. Il apprit qu'on l'avoit mandé pour une audience que la reine donnoit à sept ou huit ambassadeurs de Moscovie. A peine commençoit-il à maudire les Moscovites, que son beau-frère parut, et s'attira toutes les imprécations qu'il donnoit à l'ambassade. Il ne douta plus qu'il ne fût d'intelligence avec ceux qu'il venoit de laisser ensemble ; et, dans son cœur il lui en sut le gré que méritoit ce bon office. Il eut bien de la peine à s'empêcher de lui témoigner sur-le-champ ce qu'il pensoit d'une telle conduite. Il ne crut pas qu'il fût besoin d'autre preuve du commerce de sa femme que ce qu'il venoit de voir; mais, avant la fin de ce même jour, il trouva de quoi se persuader qu'on avoit profité de son absence et de l'honnêteté de son officieux beau-frère.

Il passa tranquillement cette nuit; et, comme il fallut ou crever ou communiquer ses chagrins et ses conjectures, il ne fit que rêver et se promener le lendemain jusqu'à l'heure du Park. Il fut à la cour; il cherchoit quelqu'un, et s'imaginoit qu'on devinoit le sujet du trouble qui l'agitoit. Il évitoit tout le monde; mais, à la fin, Hamilton se trouvant sur son chemin, il crut que c'étoit ce qu'il lui falloit. L'ayant prié qu'ils pussent faire un tour de promenade ensemble à Hyde-Park, il

le prit dans son carrosse, et ils arrivèrent au cours en grand silence de part et d'autre.

Hamilton, qui le vit tout jaune et tout rêveur, s'imagina qu'il ne venoit que de s'apercevoir de ce que tout le monde voyoit depuis long-temps. Chesterfield, après un petit préambule qui ne signifioit pas grand'chose, lui demanda comme ses affaires alloient auprès de madame de Castelmaine. Hamilton, qui vit bien que cette question n'alloit pas au fait, ne laissa pas de l'en remercier; et, comme il méditoit quelque réponse : Madame votre cousine, lui dit Chesterfield, est extrêmement coquette, et il ne tiendroit qu'à moi de croire qu'elle n'est pas extrêmement sage. Hamilton trouva ce dernier article un peu fort; et s'étant mis à le réfuter : Mon Dieu! lui dit mylord Chesterfield, vous voyez aussi bien que toute la cour les airs qu'elle se donne. Les maris sont toujours les derniers à qui l'on parle de ce qui les regarde; mais ils ne sont pas toujours les derniers à s'en apercevoir. Je ne suis pas surpris que, m'ayant fait d'autres confidences, vous m'ayez caché celle-là; mais, comme je me flatte de quelque part dans votre estime, je serois fâché que vous crussiez que je suis assez sot pour ne rien voir, quoique je sois assez honnête pour ne rien dire. Cependant on outre tellement les choses, qu'il faut à la fin prendre un parti. Dieu me préserve de faire le jaloux; ce personnage est odieux : mais aussi je ne prétends pas qu'une patience ridicule me rende

la fable de la ville. Soyez donc juge, par les choses que je vais vous dire, si je dois m'armer d'indolence, ou si je dois prendre des mesures pour m'en garantir.

Son altesse me fit hier l'honneur de venir voir ma femme. Hamilton tressaillit à ce début. Oui, poursuivit l'autre, il se donna cette peine, et M. d'Arran prit celle de nous l'amener. N'admirez-vous pas qu'un homme de sa naissance fasse un tel personnage? Quelle fortune peut-il espérer auprès de celui qui l'emploie à ces indignes services? Mais il y a long-temps que nous le connoissons pour la plus pauvre espèce d'Angleterre, avec sa guitare et ses autres nigauderies.

Chesterfield, après cette légère ébauche du mérite de son beau-frère, se mit à conter les observations qu'il avoit faites pendant sa visite, et lui demanda ce qu'il croyoit de son cousin d'Arran, qui les avoit si bonnement laissés ensemble. Cela vous surprend donc? poursuivit-il. Or écoutez si j'ai raison de croire que la fin de cette belle visite se soit passée dans la dernière innocence. Madame de Chesterfield est aimable, il en faut convenir; mais il s'en faut de beaucoup qu'elle soit aussi merveilleuse qu'elle se l'imagine. Vous savez qu'elle a le pied vilain; mais vous ne savez pas qu'elle a la jambe encore plus vilaine. Pardonnez-moi, disoit Hamilton en lui-même. Et l'autre continuant sa description : Elle l'a grosse et courte, poursuivit-il; et, pour diminuer ces défauts, au-

tant que cela se peut, elle ne porte presque jamais que des bas verts.

Hamilton ne pouvoit deviner à quoi diable tout cela visoit; et Chesterfield devinant sa pensée : Donnez-vous un peu de patience, lui dit-il : je me trouvai hier chez mademoiselle Stewart, après l'audience de ces damnés Moscovites. Le roi venoit d'y arriver; et, comme si le duc eût juré de me poursuivre partout ce jour-là, il vint un moment après. La conversation roula sur la figure extraordinaire des ambassadeurs. Je ne sais où ce fou de Crofts avoit pris que les Moscovites avoïent tous de belles femmes, et que leurs femmes avoient toutes la jambe belle. Le roi soutint qu'il n'y en avoit point de si belle que celle de mademoiselle Stewart. Elle, pour soutenir la gageure, se mit à la montrer jusqu'au-dessus du genou. On étoit près de se prosterner pour en adorer la beauté; car effectivement il n'y en a point de plus belle; mais le duc tout seul se mit à la critiquer : il soutint qu'elle étoit trop menue, et prononça qu'il n'y avoit rien de tel qu'une jambe plus grosse et moins longue; et conclut enfin qu'il n'y avoit point de salut pour une jambe sans bas verts. C'étoit, selon moi, déclarer qu'il en venoit de voir, et qu'il en avoit encore la mémoire toute fraîche.

Hamilton ne savoit quelle contenance tenir pendant un récit qui lui donnoit à peu près les mêmes conjectures. Il haussa les épaules en disant foiblement que les apparences étoient souvent

trompeuses; que madame de Chesterfield avoit la foiblesse de toutes les belles, qui croient que leur mérite s'établit sur le nombre des adorateurs, et que, quelques airs qu'elle se fût imprudemment donnés pour ne pas rebuter son altesse, il n'y avoit point d'apparence qu'elle voulût consentir à de plus grandes complaisances pour l'engager. Il avoit beau donner des consolations qu'il ne sentoit pas, Chesterfield vit bien qu'il ne pensoit rien moins que ce qu'il disoit; mais il lui sut bon gré de la part qu'il lui voyoit prendre à ses intérêts.

Hamilton eut hâte de se trouver chez lui pour écrire pis que pendre à madame sa cousine. Le style de ce billet ne ressembloit en rien à celui des premiers qu'il lui avoit écrits. Les reproches, l'aigreur, la tendresse, les menaces, et tout l'attirail d'un amant qui croit gronder avec raison, composoient cette épître. Il fut la rendre en main propre, de peur d'accident.

Jamais elle ne lui parut si belle que dans ce moment, et jamais ses yeux ne lui témoignèrent tant de bonne volonté. Son cœur en fut attendri; mais il ne voulut pas perdre les jolies choses qu'il avoit mises dans sa lettre. Elle lui serra la main en la recevant. Cette action acheva de le désarmer. Il eût donné toutes choses pour ravoir cette lettre. Il lui sembloit dans ce moment qu'il n'y avoit pas un mot de vrai dans tout ce qu'il lui reprochoit. Son mari lui parut un visionnaire, un imposteur, et rien moins que ce qu'il avoit cru quelques mo-

ments auparavant; mais ces remords venoient un peu tard. Il venoit de rendre son billet, et la Chesterfield avoit marqué tant d'impatience et tant d'empressement de trouver un moment pour le lire après l'avoir reçu, que tout sembloit la justifier et le confondre. Elle se défit tellement quellement d'une visite sérieuse qui l'assiégeoit, pour passer dans son cabinet. Il se crut trop coupable pour oser attendre son retour. Il sortit avec la compagnie; mais il n'osa jamais se présenter devant elle le lendemain pour avoir une réponse à sa lettre.

Il la trouva pourtant à la cour, et ce fut la première fois, depuis leur commerce, qu'il ne l'avoit point cherchée. Il se tenoit à l'écart, n'osoit lever les yeux sur elle, et paroissoit d'un embarras à faire rire ou à faire pitié, lorsque, s'étant approchée de lui : N'est-il pas vrai, dit-elle, que vous voilà dans la situation du monde la plus sotte pour un homme d'esprit? Vous voudriez n'avoir point écrit; vous voudriez une réponse, vous n'en espérez pas; cependant vous la souhaitez et la craignez également. Je vous en ai pourtant fait une. Elle n'eût que le temps de lui dire ces trois ou quatre mots; mais ce fut d'un air et d'un regard à lui faire croire que c'étoit Vénus avec toutes ses grâces qui venoit de lui parler. Il étoit auprès d'elle, quand le jeu de la reine commença. Elle s'y mit. Il étoit en peine de savoir quand, ou par où sortiroit cette réponse, lorsqu'elle le pria de vouloir bien mettre quelque part ses gants et son éventail. Il les reçut

avec le billet dont il étoit question. Il n'avoit rien trouvé de sévère ni d'ennemi dans le discours qu'elle lui avoit tenu ; c'est pourquoi il se hâta d'ouvrir son billet; voici ce qu'il y trouva.

« Vos emportements sont si ridicules, que c'est
« vous faire grâce que de les attribuer à un excès
« de tendresse qui vous tourne la tête. Il faut avoir
« bien envie d'être jaloux pour le devenir de ce-
« lui dont vous me parlez. Bon Dieu! quel amant
« pour donner de l'inquiétude à un homme d'es-
« prit! et quel esprit, pour s'être emparé du mien!
« N'avez-vous point de honte de donner dans les
« visions d'un jaloux, qui n'a rapporté que cela
« d'Italie? La fable des bas verts, qui s'est trouvée
« l'objet de ses caprices, vous a pu séduire par
« des circonstances si pitoyables! Que ne s'est-il
« vanté, dans les confidences qu'il vous a faites,
« d'avoir mis en pièces ma pauvre guitare! Cet
« exploit vous auroit peut-être plus convaincu
« que tout le reste. Rentrez en vous-même; et, si
« vous m'aimez, louez la fortune de ce qu'une ja-
« lousie si mal fondée détourne l'attention qu'on
« devroit avoir sur mes sentiments pour l'homme
« le plus aimable et le plus dangereux de la cour. »

Hamilton pensa pleurer de tendresse à ces marques d'une bonté dont il se croyoit indigne. Il ne se contenta pas de porter la bouche avec transport sur toutes les parties de ce billet; il baisa trois ou quatre fois les gants et l'éventail. Le jeu fini, la Chesterfield les reçut de ses mains, et lut dans ses

yeux toute la joie que son billet avoit répandue dans son âme. Il n'avoit garde de se contenter de ce que les regards avoient pu lui marquer; il courut chez lui pour lui en écrire quatre fois autant.

Que cette lettre fut différente de l'autre! Peut-être ne valoit-elle pas tant; car on n'a pas tant d'esprit quand on demande pardon que quand on offense; et il s'en faut bien que le style des douceurs soit aussi touchant dans une lettre que celui des invectives.

Quoi qu'il en soit, sa paix fut faite, leur intelligence devint plus vive après cette querelle; et la Chesterfield, pour le rendre aussi tranquille qu'il avoit été défiant, se paroit à tout moment d'un feint mépris pour son rival et d'une aversion sincère pour son mari.

La confiance qu'il en prit fut telle, qu'il consentit qu'elle donneroit au public quelques apparences en faveur du duc pour sauver celles de leur commerce secret. Ainsi rien ne troubloit le repos de son cœur, que l'impatience de trouver une occasion favorable pour mettre le comble à ses vœux. Il lui sembloit qu'il ne tenoit qu'à elle de la faire naître. Elle s'en défendoit par les obstacles dont elle faisoit le dénombrement, et qu'elle ne demandoit pas mieux que de lui voir lever avec toute son industrie et tous ses empressements.

Cela lui fermoit la bouche; et, tandis qu'il y travailloit, et qu'il étoit dans l'admiration comment deux personnes qui se vouloient tant de

bien, et qui étoient d'accord, ne pouvoient parvenir qu'aux souhaits, la fortune fit éclater une aventure imprévue qui ne lui permit plus de douter ni du bonheur de son rival, ni des perfidies de sa maîtresse.

Les revers de la fortune épargnent souvent lorsqu'on les craint le plus; et souvent ils accablent lorsqu'on les mérite et qu'on les prévoit le moins. Hamilton étoit au milieu de la lettre la plus tendre et la plus passionnée qu'il eût jamais écrite à madame de Chesterfield, lorsque son mari vint lui annoncer les particularités de cette dernière découverte. Il n'eut que le temps de cacher cet ouvrage galant parmi d'autres papiers, tant on étoit venu dans sa chambre avec précipitation. Il avoit encore le cœur et l'esprit si remplis de ce qu'il écrivoit à madame de Chesterfield, que son mari fut d'abord mal reçu dans ses accusations; outre qu'il arrivoit mal à propos, à son gré, de toutes les façons. Il fallut pourtant l'écouter; et le premier moment d'attention lui fit bien changer de sentiment. Il ouvroit de grands yeux à mesure qu'on lui contoit des circonstances d'une indiscrétion si outrée, qu'elles lui paroissoient incroyables, malgré les particularités du fait. Vous avez raison d'en être surpris, lui dit Chesterfield, en finissant; mais, pour peu que vous doutiez de ce que je viens de dire, il ne vous sera pas difficile de trouver des témoins pour le confirmer; car la scène de ces tendres familiarités n'a pas été moins

publique que l'est la chambre où l'on joue chez la reine; et cette chambre étoit alors, Dieu merci, honnêtement remplie de monde. La Denham s'est aperçue la première de ce qu'ils croyoient finement cacher dans la foule. Vous jugez bien comme la Denham a tenu le cas secret. La vérité est qu'elle s'est adressée à moi tout le premier comme j'entrois pour me dire d'avertir ma femme que d'autres pourroient s'apercevoir de ce qu'il ne tenoit qu'à moi d'aller voir.

Madame votre cousine jouoit, comme je vous ai dit. Le duc étoit assis auprès d'elle. Je ne sais ce que sa main étoit devenue; mais je sais bien qu'il s'en falloit jusqu'au coude qu'on ne lui vît le bras tout entier. J'étois derrière eux dans la place que la Denham venoit de quitter. Il me vit en se retournant, et fut si troublé de ma présence, qu'il pensa déshabiller madame de Chesterfield en retirant sa main. Je ne sais s'ils se sont aperçus qu'on les ait découverts; mais je sais bien que madame Denham mettra bon ordre à ce que personne ne l'ignore. Je vous avoue que je suis dans un embarras que je ne puis vous exprimer. Je ne balancerois pas à prendre mon parti, si les ressentiments m'étoient permis contre celui qui m'outrage. Pour elle, je saurois bien m'en faire raison, si, tout indigne qu'elle est d'aucun ménagement, je n'avois des égards pour une famille illustre. qu'un éclat digne d'une telle injure mettroit au désespoir. Vous y avez par-là quelque intérêt; vous êtes de mes

amis, et je vous ouvre mon cœur sur la chose du monde la plus délicate. Voyons donc ensemble ce que je dois faire dans une occasion si désagréable.

Hamilton, plus interdit et plus confondu que lui, n'étoit pas trop en état de lui donner des conseils. Il n'écoutoit que la jalousie, et ne respiroit que la vengeance. Mais ces mouvements s'étant un peu calmés sur l'espoir qu'il y avoit de la calomnie, ou du moins de l'exagération dans ce que l'on imputoit à la Chesterfield, il pria son mari de suspendre ses résolutions jusqu'à ce qu'il fût plus amplement informé du fait. Il l'assura pourtant, s'il trouvoit que les choses fussent comme il venoit de le dire, qu'il fermeroit les yeux à tous autres intérêts que les siens.

Il se séparèrent là-dessus; et, dès les premières enquêtes, Hamilton trouva presque tout le monde instruit d'une aventure à laquelle chacun ajoutoit quelque chose en la contant. Le dépit et le ressentiment s'allumoient dans son cœur à mesure que toute sa tendresse pour elle s'y éteignoit.

Il ne tenoit qu'à lui de la voir pour lui faire tous les reproches qu'on est pressé de faire dans ces occasions; mais il étoit trop en colère pour en donner des marques qui eussent attiré quelque éclaircissement. Il se considéroit comme le seul qui fût véritablement outragé dans cette aventure, ne comptant pour rien l'injure d'un époux en comparaison de celle d'un amant.

Il courut chez mylord Chesterfield dans le

transport qui l'aveugloit, et lui dit qu'il en avoit assez appris pour lui donner enfin un conseil qu'il suivroit lui-même en pareil cas; qu'il n'y avoit plus à balancer, s'il vouloit sauver une femme si sottement prévenue, et qui peut-être n'avoit pas encore perdu toute son innocence en perdant toute sa raison; qu'il falloit incessamment la mener à la campagne, et que, pour ne lui pas donner le temps de se reconnoître, le plus tôt seroit le mieux.

Mylord Chesterfield n'eut pas de peine à suivre un conseil qu'il avoit déjà regardé comme le seul qu'on lui pût donner en ami. Mais sa femme, qui ne se doutoit pas encore qu'on eût fait cette nouvelle découverte sur sa conduite, crut qu'il se moquoit lorsqu'il lui dit qu'il falloit se préparer à partir pour la campagne dans deux jours. Elle se l'imagina d'autant plus, qu'on étoit au cœur d'un hiver extrêmement rude; mais elle s'aperçut bientôt que c'étoit tout de bon. Elle connut, à l'air et aux manières de son mari, qu'il croyoit avoir quelque sujet bien fondé de la traiter avec cette hauteur; et, voyant tous ses parents froids et sérieux sur les plaintes qu'elle leur en fit, elle n'espéra plus, dans cet abandon universel, qu'en la tendresse d'Hamilton. Elle comptoit bien qu'elle seroit éclaircie par lui d'un malheur dont elle ignoroit la cause, et que sa passion trouveroit enfin un moyen de rompre un voyage dont elle se

flattoit qu'il seroit encore plus outré qu'elle; mais c'étoit s'attendre à la pitié d'un crocodile.

Enfin, comme elle vit arriver la veille de son départ, que tous les préparatifs d'un long voyage étoient faits, qu'elle recevoit des visites d'adieu dans les formes, et que cependant elle n'avoit aucune nouvelle d'Hamilton, sa patience et son espoir furent à bout : dans cet état funeste, quelques larmes l'auroient soulagée; mais elle aima mieux se contraindre sur ce soulagement que d'en donner le plaisir à son époux. Le procédé d'Hamilton lui paroissoit inconcevable; et, ne le voyant point paroitre, elle trouva moyen de lui faire tenir ce billet.

« Seriez-vous du nombre de ceux qui, sans « daigner m'apprendre pour quel crime on me « traite en esclave, consentent à mon enlèvement? « Que veulent dire votre silence et votre inaction « dans une conjoncture où votre tendresse de- « vroit être la plus vive? Je touche au moment de « mon départ, et j'ai honte de sentir que vous me « le faites envisager avec horreur, puisque j'ai « raison de croire que vous en êtes moins touché « qu'aucun autre. Faites-moi du moins savoir où « l'on m'entraîne, ce qu'on veut faire de moi dans « les déserts, et pourquoi vous paroissez, avec « toute la terre, changé pour une personne que « toute la terre n'obligeroit pas à changer, si votre « foiblesse ou votre ingratitude ne vous rendoit « indigne de ma tendresse. »

Ce billet ne fit que l'endurcir et le rendre plus fier de sa vengeance. Il avaloit à longs traits le plaisir de la voir au désespoir, parce qu'il ne doutoit pas que sa douleur et le regret de son départ ne fussent pour un autre. Il se complaisoit merveilleusement dans la part qu'il avoit à son affliction, et se savoit bon gré du conseil qu'il avoit imaginé pour la séparer d'un rival peut-être sur le point d'être heureux. Ainsi, fortifié qu'il étoit contre sa propre tendresse par tout ce que les ressentiments jaloux ont de plus impitoyable, il la vit partir d'une indifférence qu'il n'eut garde de lui cacher. Ce traitement imprévu, se joignant à tant de disgrâces réunies pour l'accabler tout d'un coup, pensa véritablement la mettre au désespoir.

La cour fut remplie du bruit de cet événement. Personne n'ignoroit le motif de ce prompt départ; mais peu de gens approuvèrent le procédé de mylord Chesterfield. On regardoit avec étonnement en Angleterre un homme qui avoit la malhonnêteté d'être jaloux de sa femme: mais, dans la ville, ce fut un prodige inconnu jusqu'alors de voir un mari recourir à ces moyens violents pour prévenir ce que craint et ce que mérite la jalousie. On excusoit pourtant le pauvre Chesterfield, autant qu'on l'osoit sans s'attirer la haine publique, en accusant la mauvaise éducation qu'il avoit eue. Toutes les mères promirent bien à Dieu que leurs enfants ne mettroient jamais le pied en Italie

pendant leur vie pour en rapporter cette vilaine habitude de contraindre leurs femmes.

Comme ce fut long-temps l'entretien de la cour, le chevalier de Grammont, qui ne savoit pas l'histoire à fond, parut plus déchaîné contre cette tyrannie que tous les bourgeois de Londres ensemble; et ce fut à ce sujet qu'il produisit des paroles nouvelles sur cette fatale sarabande qui malheureusement avoit eu tant de part à l'aventure. Elles passoient pour être de lui; mais si Saint-Évremond y avoit travaillé, ce n'étoit pas assurément le plus beau de ses ouvrages, comme on verra dans le chapitre suivant.

## CHAPITRE X.

*Autres intrigues amoureuses de la cour d'Angleterre.*

Tout homme qui croit que son honneur dépend de celui de sa femme est un fou qui se tourmente et qui la désespère : mais celui qui, naturellement jaloux, a par-dessus ce malheur celui d'aimer sa femme et de vouloir qu'elle ne respire que pour lui, est un forcené que les tourments de l'enfer ont accueilli dès ce monde sans que personne en ait pitié. Tous les raisonnements que l'on fait sur ces malheureux états du mariage vont à conclure que les précautions sont inutiles avant le mal, et la vengeance odieuse après.

Les Espagnols, tyrans de leurs femmes plutôt par tradition que par jalousie, se contentent de pourvoir à la délicatesse de leur honneur par les duègnes, les grilles et les verroux. Les Italiens, dont les soupçons sont circonspects et les ressentiments vindicatifs, ont différentes méthodes de conduite entre eux. Les uns se mettent l'esprit en repos, tenant leurs femmes sous des serrures qu'ils croient impénétrables; d'autres renchérissent, par diverses précautions, sur tout ce que les Espagnols peuvent imaginer pour la captivité du beau sexe. Mais la plupart tiennent que, dans un péril inévitable, ou dans une transgression manifeste, le plus sûr est d'assassiner.

O vous, nations bénignes! qui, loin de recevoir ces habitudes féroces et ces coutumes barbares, laissez bonnement la bride sur le cou de vos heureuses moitiés, vous passez sans chagrin et sans alarmes vos paisibles jours dans toutes les douceurs d'une indolence domestique.

Chesterfield avoit bien affaire de s'aller tirer du pair de ses patients compatriotes pour faire éplucher par un ridicule éclat les particularités d'une aventure qu'on auroit peut-être ignorée hors de la cour, et qu'on auroit oubliée partout au bout d'un mois! Mais, dès qu'il eut le dos tourné pour se mettre en marche avec sa prisonnière et l'attirail dont on le flattoit qu'elle l'avoit pourvu, Dieu sait comme on donna sur son arrière-garde. Les

Rochester [1], les Middlesex [2], les Sydley, les Ethéredge [3], et toute la troupe des beaux esprits, mirent au jour force vaudevilles qui divertissoient le public à ses dépens.

---

[1] Jean Wilmot, comte de Rochester, que les Muses, dit lord Orford, aimoient à inspirer, et qu'elles rougissoient d'avouer. Il mourut le 26 juillet 1680.

[2] Lionel, qui étoit alors comte de Middlesex, et qui mourut en 1674, n'est point la personne dont il est ici question. Celle que l'auteur a en vue est Charles Sackwille, alors lord Buckhurst, qui fut depuis comte de Middlesex et duc de Dorset, né le 24 janvier 1637, et mort le 19 janvier 1706. Walpole dit de lui qu'il étoit le plus bel homme de la cour voluptueuse de Charles II et de celle du roi Guillaume. Avec autant d'esprit que son premier maître, ou que ses contemporains Rochester et Buckingham, il n'avoit ni l'insensibilité du roi, ni le défaut de principes du duc, ni l'étourderie du comte. Rochester s'étonnoit que lord Dorset pût tout faire sans qu'on y trouvât à redire. Sans être exempt des foiblesses de l'humanité, il en avoit toute la sensibilité; et cette sensibilité faisoit excuser celui qu'on aimoit. Il paroit même que la bonté de son âme fit oublier la méchanceté de ses vers.

[3] Le chevalier Georges Ethéredge, auteur de trois comédies, naquit vers l'année 1636. Il fut, sous le règne de Jacques II, employé dans les pays étrangers, premièrement comme envoyé à Hambourg, et ensuite comme ministre à Ratisbonne, où il mourut vers le temps de la révolution.

Le chevalier de Grammont les trouva spirituels et récréatifs, comme on dit; et, dans tous les lieux où ce sujet étoit traité, voulant produire le supplément qu'il y avoit fait : C'est une chose singulière, disoit-il, que la campagne, qu'on peut appeler la potence ou les galères d'une jeune personne, ne soit faite en ce pays-ci que pour les malheureuses, et non pour les coupables! La pauvre petite Chesterfield, pour quelques lorgnades d'imprudence, se voit d'abord troussée par un mari facheux qui vous la mène passer les fêtes de Noël dans un château de plaisance à cinquante lieues d'ici, tandis qu'il y en a mille qu'on laisse dans la liberté de tout faire, qui la prennent bien aussi, et dont la conduite enfin mériteroit tous les jours vingt coups de bâton. Je ne nomme personne, Dieu m'en garde; mais la Midleton, la Denham, les filles de la reine, celles de la duchesse, et cent autres, répandent leurs faveurs à droite et à gauche sans qu'on en souffle. Pour madame de Shrewsbury, c'est une bénédiction. Je m'en vais parier qu'elle feroit tous les jours tuer son homme, qu'elle n'en iroit que la tête plus levée. On diroit qu'elle a des indulgences plénières pour sa conduite. Ils sont trois ou quatre qui portent chacun une aune de ses cheveux en bracelets, sans qu'on y trouve à redire. Cependant il sera permis qu'un bourru comme Chesterfield exerce une tyrannie pareille et toute nouvelle en ce pays-ci, sur la plus jolie femme d'Angle-

terre, pour un rien! Mais, s'il en croit être bon marchand, je suis son valet. Les précautions n'y font ma foi rien; et souvent une femme qui ne songeroit point à mal si on la laissoit en repos, s'y voit portée par vengeance, ou réduite par nécessité : c'est l'évangile. Ecoutez ce qu'en dit la sarabande de Francisco.

Jaloux, que sert tout votre effort?
L'amour est trop fort;
Et quelque peine
Que l'on prenne,
Elle est vaine,
Quand deux cœurs une fois sont d'accord.
Il faut devant vous
Cacher ce qu'on fait de plus doux :
On contraint ses plus chers désirs;
On prend cent plaisirs;
Mais, pour les soins,
De cent témoins,
En secret on n'aime pas moins.

Telles étoient les paroles dont le chevalier de Grammont passoit pour auteur. La justesse ni le tour n'y brilloient point excessivement; mais, comme elles contenoient quelques vérités qui flattoient le génie de la nation et de ceux qui prenoient les intérêts du beau sexe, toutes les dames les voulurent avoir pour les apprendre à leurs enfants.

Pendant tout ceci, le duc d'York, qui ne voyoit plus madame de Chesterfield, ne se fit pas de

grands efforts pour l'oublier. Son absence avoit pourtant des circonstances bien sensibles pour un homme qui causoit son éloignement : mais il y a des tempéraments heureux qui se consolent de tout parce qu'ils ne sentent rien vivement. Cependant, comme son cœur ne pouvoit demeurer dans l'inutilité, dès qu'il eut oublié la Chesterfield, il se ressouvint de ce qu'il avoit aimé devant; et peu s'en fallut que mademoiselle d'Hamilton ne lui causât une rechute de tendresse.

Il y avoit à Londres un peintre assez renommé pour les portraits. Il s'appeloit Lély [1]. La grande quantité de peintures du fameux Van-Dyck répandues en Angleterre l'avoit beaucoup perfectionné. De tous les modernes, c'est celui qui, dans le goût de tous ses ouvrages, a le mieux imité sa manière, et qui en a le plus approché. La duchesse d'York voulut avoir les portraits des plus belles personnes de la cour Lély les peignit. Il employa tout son art dans l'exécution. Il ne pouvoit travailler à de plus beaux sujets. Chaque portrait parut un chef-d'œuvre; et celui de mademoiselle

---

[1] Le chevalier Pierre Lély naquit à Soeste en Westphalie en 1617, vint s'établir en Angleterre en 1641, et mourut à Londres en 1680. C'est un des peintres qui dans ses portraits a le mieux saisi la manière de Wan-Dyck : il étoit loin cependant d'avoir son goût exquis, et chercha à y suppléer par du clinquant.

d'Hamilton parut le plus achevé. Lély avoua qu'il y avoit pris plaisir.

Le duc d'York en eut à le regarder, et se mit à lorgner tout de nouveau l'original. Il n'y avoit rien à faire là pour ses espérances ; et dans le même temps que sa tendresse, inutilement réveillée pour elle, alarmoit celle du chevalier de Grammont, la Denham s'avisa de remettre sur pied le traité qu'on avoit si mal à propos interrompu. Bientôt on en vit la conclusion. Quand les deux parties sont de bonne foi dans les négociations, on ne perd pas le temps à chicaner. Tout cela alla bien d'un côté; cependant je ne sais quelle fatalité mit obstacle aux prétentions de l'autre. Le duc pressa fort la duchesse de mettre la Denham en possession de cette charge qui faisoit l'objet de son ambition : mais, comme elle n'étoit pas caution des articles secrets du traité, quoiqu'elle eût paru jusqu'alors commode pour les inconstances, et soumises aux volontés du duc, il lui parut dur et déshonorant de recueillir chez elle une rivale qui l'exposeroit à faire un assez triste personnage au milieu de sa cour. Cependant elle se vit sur le point d'y être forcée par autorité, lorsqu'un obstacle beaucoup plus funeste interdit pour jamais à la pauvre Denham l'espérance de cette charge fatale, qu'elle briguoit avec empressement.

Le vieux Denham, naturellement jaloux, le devenoit de plus en plus, et sentoit qu'il avoit raison. Sa femme étoit jeune et belle, lui vieux et

dégoûtant. Quelle raison de se flatter que le ciel voulût le dispenser du sort des maris de son âge et de sa figure! Il se le disoit continuellement; mais, aux compliments qu'on lui fit de tous les côtés sur la charge que madame sa femme alloit avoir auprès de la duchesse, il se dit tout ce qu'il falloit pour se pendre, s'il en eût eu la fermeté. Le traître aima mieux éprouver son courage contre une autre. Il lui falloit des exemples pour exercer ses ressentiments dans un pays privilégié. Celui de mylord Chesterfield ne suffisoit pas pour ce qu'il méditoit; outre qu'il n'avoit pas de maison de campagne où mener l'infortunée Denham. Ainsi le vieux scélérat lui fit faire un voyage bien plus long sans sortir de Londres. La mort impitoyable l'enleva au milieu de ses plus chères espérances et de ses plus beaux jours [1].

Comme personne ne douta qu'il ne l'eût empoisonnée, la populace de son quartier tint conseil pour le lapider dès qu'il sortiroit : mais il se

---

[1] Les satires du temps, dont on trouve quelques unes dans les œuvres d'André Marvell, insinuoient que mylady Denham avoit été empoisonnée dans une tasse de chocolat : on alla même jusqu'à attribuer sa mort à la jalousie de la duchesse d'York, et on afficha à la porte des enfants de son altesse des vers scandaleux sur cet événement. Il y en a aussi dans la collection des poëmes d'Etat, en 4 vol. André Marvell s'explique encore plus nettement. (Voyez t. II, p. 91 de ses ouvrages.)

tint renfermé pour pleurer la mort de sa femme jusqu'à ce que leur fureur fût apaisée par un enterrement magnifique, dans lequel il fit distribuer au peuple quatre fois plus de vin brûlé qu'on n'en avoit bu dans aucun enterrement en Angleterre.

Pendant que la ville craignoit quelque grand désastre pour l'expiation de ces funestes effets de la jalousie, Hamilton n'étoit pas tout-à-fait si content qu'il s'étoit flatté de l'être après le départ de madame de Chesterfield. Il n'avoit consulté que les mouvements du dépit dans ce qu'il avoit fait. Sa vengeance étoit satisfaite, mais son amour ne l'étoit pas; et, depuis l'absence de ce qu'il aimoit encore malgré ses ressentiments, ayant eu le loisir de faire quelques réflexions qu'une injure récente ne permet jamais d'écouter : A quoi bon, disoit-il, m'être si fort pressé de rendre malheureuse une personne qui, toute coupable qu'elle soit, peut seule faire mon bonheur? Maudite jalousie! poursuivit-il, plus cruelle encore pour ceux qui tourmentent que pour ceux qui sont tourmentés! Que m'importe d'avoir arraché la Chesterfield aux espérances et aux désirs d'un rival plus heureux, si je ne l'ai pu faire sans m'arracher à ce qu'il y avoit de plus cher et de plus sensible aux penchants de mon cœur?

Quantité d'autres raisonnements de cette force, et tous hors de saison, lui prouvant nettement que, dans un engagement comme le sien, il valoit

encore mieux partager avec un autre que de ne rien avoir, il se remplissoit l'esprit de vains repentirs et d'inutiles remords, lorsqu'il reçut une lettre de celle qui les causoit; mais une lettre tellement propre à les augmenter, qu'il se regarda comme le plus grand scélérat de l'univers après l'avoir lue. La voici :

« Vous serez aussi surpris de cette lettre que je « le fus de l'air impitoyable dont vous vites mon « départ. Je veux croire que vous vous étiez ima- « giné des raisons qui justifioient dans votre es- « prit un procédé si peu concevable. Si vous êtes « encore dans la dureté de ces sentiments, ce sera « vous faire plaisir que de vous apprendre ce que « je souffre dans la plus affreuse des prisons. Tout « ce qu'une campagne a de plus triste dans cette « saison s'offre partout à ma vue. Assiégée par « d'impénétrables boues, d'une fenêtre je vois « des rochers, de l'autre des précipices : mais, de « quelque côté que je tourne mes regards dans la « maison, j'y rencontre ceux d'un jaloux, moins « supportables encore que les tristes objets qui « m'environnent. J'ajouterois aux malheurs de « ma vie celui de paroître criminelle aux yeux « d'un homme qui devroit m'avoir justifiée contre « les apparences convaincantes, si, par une inno- « cence avérée, j'étois en droit de me plaindre « ou de faire des reproches. Mais comment se « justifier de si loin, et comment se flatter que « la description d'un séjour épouvantable ne vous

« empêchera pas de m'écouter? Mais êtes-vous
« digne que je le souhaite? Ciel! que je vous haï-
« rois, si je ne vous aimois à la fureur. Venez
« donc me voir une seule fois pour entendre ma
« justification; et je suis persuadée que, si vous
« me trouvez coupable après cette visite, ce ne
« sera pas envers vous. Notre argus part demain
« pour un procès qui le retiendra huit jours à
« Chester. Je ne sais s'il le gagnera; mais je sais
« bien qu'il ne tiendra qu'à vous qu'il n'en perde
« un qui lui tient pour le moins autant au cœur
« que celui qu'il va solliciter. »

Il y avoit dans cette lettre de quoi faire donner tête baissée dans une aventure plus téméraire que celle qu'on lui propbsoit, quoiqu'elle fût assez gaillarde. Il ne voyoit pas trop bien comment elle feroit pour se justifier : mais elle l'assuroit qu'il seroit content du voyage; et c'étoit tout ce qu'il demandoit pour lors.

Il avoit une parente auprès de madame de Chesterfield. Cette parente, qui l'avoit bien voulu suivre dans son exil, étoit entrée quelque peu dans leur confidence. Ce fut par elle qu'il reçut cette lettre, avec toutes les instructions nécessaire sur son départ et sur son arrivée. Dans ces sortes d'expéditions le secret est nécessaire, du moins avant d'avoir mis l'aventure à fin. Il prit la poste, et partit de nuit, animé d'espérances si tendres et si flatteuses, qu'en moins de rien, en comparaison du temps et des chemins, il eut

fait cinquante mortelles lieues. A la dernière poste, il renvoya discrètement son postillon. Il n'étoit pas encore jour; et, de peur des rochers et des précipices dont elle avoit fait mention, il marchoit avec assez de prudence pour un homme amoureux.

Il évita donc heureusement tous les mauvais pas; et, suivant ses instructions, il mit pied à terre à certaine petite cabane qui joignoit les murs du parc. Le lieu n'étoit pas magnifique; mais, comme il avoit besoin de repos, il y trouva ce qu'il falloit pour cela. Il ne se soucioit point de voir le jour, et se soucioit encore moins d'en être vu; c'est pourquoi s'étant renfermé dans cette retraite obscure, il y dormit d'un profond sommeil jusqu'à la moitié du jour. Comme il sentoit une grande faim à son réveil, il mangea fort et ferme; et, comme c'étoit l'homme de la cour le plus propre, et que la femme d'Angleterre la plus propre l'attendoit, il passa le reste de la journée à se décrasser et à se faire toutes les préparations que le temps et le lieu permettoient, sans daigner ni mettre la tête un moment dehors, ni faire la moindre question à ses hôtes. Enfin les ordres qu'il attendoit avec impatience arrivèrent à l'entrée de la nuit par une espèce de grison, qui, lui servant de guide, après avoir erré pendant une demi-heure dans les boues d'un parc de vaste étendue, le fit entrer dans un jardin où donnoit la porte d'une salle basse. Il fut posté vis-à-vis de

cette porte, par laquelle on devoit bientôt l'introduire dans des lieux plus agréables. Son guide lui donna le bonsoir. La nuit se ferma; mais la porte ne s'ouvrit point.

On étoit à la fin de l'hiver; cependant il sembloit qu'on ne fût qu'au commencement du froid. Il étoit crotté jusqu'aux genoux, et sentoit que, pour peu qu'il prît encore l'air dans ce jardin, la gelée mettroit toute cette crotte à sec. Ce commencement d'une nuit fort âpre et fort obscure eût été rude pour un autre; mais ce n'étoit rien pour un homme qui se flattoit d'en passer si délicieusement la fin. Il ne laissa pas de s'étonner de tant de précautions dans l'absence du mari. Son imagination, que mille tendres idées réchauffoient, le soutint quelque temps contre les cruautés de l'impatience et contre les rigueurs du froid : mais il la sentit petit à petit refroidir; et deux heures, qui lui parurent deux siècles, s'étant passées sans qu'on lui donnât le moindre signe de vie, ni de la porte ni des fenêtres, il se mit à faire quelques raisonnements en lui-même sur l'état présent de ses affaires, et sur le parti qu'il y avoit à prendre dans cette conjoncture. Si nous frappions à cette maudite porte, disoit-il; car encore est-il plus honorable, si le malheur m'en veut, de périr dans la maison que de mourir de froid dans le jardin. Il est vrai, reprenoit-il, que ce parti peut exposer une personne que quelque accident im-

prévu met peut-être, à l'heure qu'il est, encore plus au désespoir que moi.

Cette pensée le munit de tout ce qu'il pouvoit avoir de patience et de fermeté contre les ennemis qui le combattoient. Il se mit à se promener à grands pas, résolu d'attendre le plus long-temps qu'il seroit possible, sans en mourir, la fin d'une aventure qui commençoit si tristement. Tout cela fut inutile; et, quelque mouvement qu'il se donnât, enveloppé d'un gros manteau, l'engourdissement commençoit à le saisir de tous côtés, et le froid dominoit en dépit de tout ce que les empressements de l'amour ont de plus vif. Le jour n'étoit pas loin; et dans l'état où la nuit l'avoit mis, jugeant que ce seroit désormais inutilement que cette porte ensorcelée s'ouvriroit, il regagna du mieux qu'il put l'endroit d'où il étoit parti pour cette merveilleuse expédition.

Il fallut tous les fagots de la petite maison pour le dégeler. Plus il songeoit à son aventure, plus les circonstances lui en paroissoient bizarres et incompréhensibles. Mais, loin de s'en prendre à la charmante Chesterfield, il avoit mille différentes inquiétudes pour elle. Tantôt il s'imaginoit que son mari pouvoit être inopinément revenu; tantôt que quelque mal subit l'avoit saisie; enfin que quelque obstacle s'étoit malheureusement mis à la traverse pour s'opposer à son bonheur, justement au fort des bonnes intentions qu'on avoit pour lui. Mais, disoit-il, pourquoi m'avoir oublié

dans ce maudit jardin? Quoi! ne pas trouver un petit moment pour me faire au moins quelque signe, puisqu'on ne pouvoit ni me parler ni me recevoir?

Il ne savoit à laquelle de ces conjectures s'en tenir, ni que répondre aux questions qu'il s'étoit faites; mais, comme il se flatta que tout iroit mieux la nuit suivante, après avoir fait vœu de ne plus remettre le pied dans ce malencontreux jardin, il ordonna qu'on l'avertît d'abord qu'on demanderoit à lui parler, se coucha dans le plus méchant lit du monde, et ne laissa pas de s'endormir comme il eût fait dans le meilleur.

Il avoit compté de n'être réveillé que par quelque lettre ou quelque message de madame de Chesterfield; mais il n'avoit pas dormi deux heures, qu'il le fut par un grand bruit de cors et de chiens. La chaumière qui lui servoit de retraite touchoit, comme nous avons dit, les murailles du parc. Il appela son hôte pour savoir un peu que diable c'étoit que cette chasse qui sembloit être au milieu de sa chambre, tant le bruit augmentoit en approchant. On lui dit que c'étoit monseigneur qui couroit le lièvre dans son parc. Quel monseigneur? dit-il tout étonné. Monseigneur le comte de Chesterfield, répondit le paysan. Il fut si frappé de cette nouvelle, que, dans sa première surprise, il mit la tête sous les couvertures, croyant déjà le voir entrer avec tous ses chiens. Mais, dès qu'il fut un peu revenu de son étonnement, il se mit

à maudire les caprices de la fortune, ne doutant pas que le retour inopiné d'un jaloux importun n'eût causé toutes les tribulations de la nuit précédente.

Il n'y eut plus moyen de se rendormir après une telle alarme. Il se leva pour repasser dans son esprit tous les stratagèmes qu'on a coutume d'employer pour tromper ou pour éloigner un vilain mari qui s'avisoit de négliger son procès pour obséder sa femme. Il achevoit de s'habiller, et commençoit à questionner son hôte, lorsque le même grison qui l'avoit conduit au jardin lui rendit une lettre, et disparut sans attendre la réponse. Cette lettre étoit de sa parente, et voici ce qu'elle contenoit :

« Je suis au désespoir d'avoir innocemment « contribué à vous attirer dans un lieu où l'on ne « vous fait venir que pour se moquer de vous. Je « m'étois opposée au projet de ce voyage, quoique « je fusse persuadée que sa tendresse seule y eût « part; mais elle vient de m'en désabuser. Elle « triomphe dans le tour qu'elle vous a joué. Non « seulement son mari n'a bougé d'ici; mais il y « reste par complaisance. Il la traite le mieux du « monde; et c'est dans leur raccommodement « qu'elle a su que vous lui aviez conseillé de la « mener à la campagne. Elle en a conçu tant de « dépit et d'aversion pour vous, que, de la manière « dont elle m'en vient de parler, ses ressentiments « ne sont pas encore satisfaits. Consolez-vous de

« la haine d'une créature dont le cœur ne méritoit « pas votre tendresse. Partez; un plus long séjour « ici ne feroit que vous attirer quelque nouvelle « disgrâce. Je n'y resterai pas long-temps; je la « connois, Dieu merci. Je ne me repens pas de la « compassion que j'en ai d'abord eue; mais je suis « dégoûtée d'un commerce qui ne convient guère « à mon humeur. »

L'étonnement, la honte, le dépit et la fureur s'emparèrent de son cœur après cette lecture. Les menaces ensuite, les invectives et les désirs de vengeances excitèrent tour à tour son aigreur et ses ressentiments : mais, après y avoir bien pensé, tout cela se réduisit à prendre doucement son petit cheval de poste pour remporter à Londres un bon rhume par-dessus les désirs et les tendres empressements qu'il en avoit apportés. Il s'éloigna de ces perfides lieux avec un peu plus de vitesse qu'il n'y étoit arrivé, quoiqu'il n'eût pas, à beaucoup près, la tête remplie d'aussi agréables pensées.

Cependant, quand il se crut hors de portée de rencontrer mylord Chesterfield et sa chasse, il voulut un peu se retourner, pour avoir au moins le plaisir de voir la prison où cette méchante bête étoit renfermée; mais il fut bien surpris de voir une très belle maison [1], située sur le bord d'une rivière, au milieu d'une campagne la plus agréa-

[1] Bretby, dans la province de Derby.

ble et la plus riante qu'on pût voir. Au diable le précipice ou le rocher qu'il y vit! Ils n'étoient que dans la lettre de la perfide. Nouveau sujet de ressentiment et de confusion pour un homme qui s'étoit cru savant dans les ruses aussi-bien que dans les foiblesses du beau sexe, et qui se voyoit la dupe d'une coquette qui se raccommodoit avec un époux pour se venger d'un amant.

Il regagna la bonne ville, prêt à soutenir contre tous qu'il faut être de bon naturel pour se fier à la tendresse d'une femme qui nous a déjà trompés; mais qu'il faut être fou pour courir après.

Comme cette aventure n'avoit pas beaucoup de beaux endroits pour lui, le voyage et ses circonstances furent supprimés, autant qu'il lui fut possible: mais, comme on peut croire que la Chesterfield n'en garda pas le secret, le roi l'apprit; et, lui ayant fait son compliment, il voulut un ample détail de cette expédition. Le chevalier de Grammont étoit présent à ce récit, et n'ayant que fort peu déclamé contre la trahison qu'on lui avoit faite: Si elle a eu tort, dit-il, de pousser la chose si loin, vous avez eu tort aussi de revenir sur vos pas comme un étourdi. Je m'en vais parier cent pistoles qu'elle s'est repentie plus d'une fois d'un ressentiment que vous méritiez assez pour le tour que vous lui aviez joué. Les femmes aiment la vengeance; mais elles ne tiennent pas toujours leur colère; et si vous eussiez resté dans le voisinage jusqu'au lendemain, je veux avoir les bras

cassés si on ne vous eût fait amende honorable pour l'affront de la première nuit.

Hamilton n'en tomba pas d'accord. Le chevalier de Grammont voulut soutenir sa thèse par un exemple; et, s'adressant au roi : Sire, dit-il, votre majesté peut avoir connu Marion de L'Orme [1]. La créature de France qui avoit le plus de charmes étoit celle-là. Quoiqu'elle eût de l'esprit comme les anges, elle étoit capricieuse comme un diable. Cette princesse, m'ayant donné un rendez-vous, s'étoit avisée de me l'ôter pour le donner à un autre. Elle m'écrivit le plus joli billet du monde, tout rempli du désespoir où elle étoit d'un mal de tête qui l'obligeoit à garder le lit, et qui la privoit du plaisir de me voir jusqu'au lendemain. Ce mal de tête, soudainement arrivé, me parut suspect; et, ne doutant point que ce ne fût une défaite : Oh! parbleu, madame la coquette, dis-je en moi-même, si vous ne jouissez pas du plaisir de me voir aujourd'hui, vous ne jouirez pas de celui d'en voir un autre.

Voilà tous mes grisons en campagne, dont les uns battoient l'estrade autour de sa maison, tan-

---

[1] Marion de L'Orme, née à Châlons en Champagne, étoit réputée la plus belle femme de son temps. On la croyoit mariée secrètement avec le malheureux M. Cinq-mars. Après sa mort, elle devint maîtresse du cardinal de Richelieu, et, en dernier lieu, de M. d'Emery, surintendant des finances.

dis que les autres assiégeoient sa porte. Un de ces derniers me vint dire que personne n'étoit entré chez elle de tout l'après-midi; mais qu'un petit laquais en étoit sorti sur la brune; qu'il l'avoit suivi jusque dans la rue Saint-Antoine, où ce laquais en avoit rencontré un autre, auquel il avoit dit seulement un mot ou deux. Il ne m'en fallut pas davantage pour me confirmer dans mes soupçons, et pour former le dessein d'être de la partie, ou bien de la rompre.

Comme il y avoit fort loin du baigneur ou je logeois jusqu'au fond du Marais, dès que la nuit fut venue, je montai à cheval sans vouloir qu'on me suivît. Dès que j'eus gagné la Place-Royale, le grison en sentinelle m'assura qu'il n'étoit encore entré personne chez mademoiselle de L'Orme. Je poussai vers la rue Saint-Antoine; et justement, comme je sortois de la Place-Royale, j'y vis entrer un homme à pied qui se cachoit de moi tant qu'il pouvoit; mais il eut beau faire, je le reconnus. C'étoit le duc de Brissac.

Je ne doutai point que ce ne fût le rival de cette nuit. Je m'approchai donc de lui, faisant semblant de douter si je ne me trompois point. Et, mettant pied à terre d'un air fort empressé : Brissac, mon ami, lui dis-je, il faut que tu me fasses un plaisir de la dernière importance : j'ai un rendez-vous, pour la première fois, chez une personne à quatre pas d'ici. Comme ce n'est que pour prendre des mesures, je n'y serai pas long-temps. Prête-moi

ton manteau, si tu m'aimes, et promène un peu mon cheval en attendant mon retour; surtout ne t'éloigne pas d'ici. Tu vois que j'en use librement; mais c'est, comme tu sais, à la charge d'autant. Je pris son manteau sans attendre sa réponse. Il prit la bride de mon cheval, et me conduisit de l'œil.

Cela ne lui servit de rien; car, après avoir fait semblant d'entrer dans une porte vis-à-vis de lui, je me coulai par-dessous les arcades jusqu'à la porte de la nymphe de L'Orme. On l'ouvrit d'abord que j'eus frappé. J'étois si bien enveloppé du manteau de Brissac, qu'on me prit pour lui. La porte se referma sans qu'on m'eût fait la moindre question; et, comme je n'en avois point à faire, je fus droit à la chambre de la demoiselle. Je la trouvai sur un lit de repos dans le déshabillé le plus galant et le plus agréable du monde.

Jamais elle n'avoit été si belle, ni si surprise; et, la voyant tout interdite : Qu'est-ce, ma belle? lui dis-je. Il me paroît que voilà une petite migraine bien parée. Le mal de tête est apparemment passé? Point du tout, dit-elle, je n'en puis plus; et vous me ferez plaisir de vous en aller et de me laisser mettre au lit. Pour vous laisser mettre au lit, oui, lui dis-je; mais pour m'en aller, non, ma petite infante. Le chevalier de Grammont n'est pas un sot; on ne se pare pas avec tant de soin pour rien. Vous verrez pourtant que c'est pour rien, me dit-elle; car assurément il n'en sera pas autre chose pour vous Quoi! dis-je, après m'avoir pro-

mis un rendez-vous?.... Eh bien! me dit-elle, brusquement, quand je vous en aurois promis cinquante, c'est à moi de les tenir si je veux, et à vous de vous en passer si je ne le veux pas. Cela seroit bon, lui dis-je, si ce n'étoit pour le donner à un autre. Elle, aussi fière que celles qui ont le plus d'innocence, et aussi prompte que celles qui en ont le moins, s'emporta sur un soupçon qui lui donnoit plus de chagrin que de confusion; et voyant qu'elle montoit sur ses grands chevaux: Mademoiselle, lui dis-je, ne le prenons pas, s'il vous plaît, sur ce ton. Je sais ce qui vous inquiète. Vous avez peur que Brissac ne me trouve avec vous; mais ayez sur cela l'esprit en repos. Je l'ai rencontré près de chez vous; et, Dieu merci, j'ai mis bon ordre à ce qu'il ne vous rende pas sitôt visite. Je lui dis cela d'un air un peu tragique.

Elle en parut troublée d'abord; et, me regardant avec surprise: Que voulez-vous donc dire du duc de Brissac?.... me dit-elle. Je veux dire, répondis-je, qu'il est au bout de la rue qui promène mon cheval; et, si vous ne voulez pas m'en croire, vous n'avez qu'à y envoyer un de vos gens, ou voir son manteau, que je viens de laisser dans votre antichambre. Voilà l'éclat de rire qui la prend au fort de son étonnement; et, me jetant les bras au cou: Mon chevalier, me dit-elle, je n'y saurois plus tenir; tu es trop aimable et trop extraordinaire pour ne te pas tout pardonner. Je lui racontai comme la chose s'étoit passée. Elle en

pensa mourir de rire; et, nous étant séparés fort bons amis, elle m'assura que mon rival n'avoit qu'à promener des chevaux tant qu'il lui plairoit, qu'il ne mettroit de la nuit le pied chez elle.

Je le trouvai fidèlement dans l'endroit où je l'avois laissé. Je lui fis mille excuses de l'avoir fait attendre si long-temps, et mille remercîments de sa complaisance. Il me dit que je me moquois; que ces compliments ne se faisoient point entre amis; et, pour me convaincre qu'il m'avoit rendu ce petit service de bon cœur, il voulut à toute force tenir la tête de mon cheval tandis que j'y remontois. Je lui donnai bien le bonsoir en lui rendant son manteau, et je me rendis chez mon baigneur, également content de la maîtresse et du rival.

Voilà, poursuivit-il, comme il ne faut qu'un peu de patience et d'adresse pour désarmer la colère des belles, et pour mettre jusqu'à leurs supercheries à profit.

Le chevalier de Grammont avoit beau divertir par ses récits, instruire par ses exemples, et ne paroître à la cour que pour y répandre une joie universelle, il y avoit trop long-temps qu'il étoit le seul étranger à la mode. La fortune, jalouse de la justice qu'on rend au mérite, et qui veut que les félicités dépendent de ses caprices, lui suscita deux compétiteurs dans la possession où il étoit de charmer toute l'Angleterre; et ces compétiteurs étoient d'autant plus dangereux, que le bruit de leurs différents mérites étoit arrivé devant eux

pour disposer les suffrages de la cour en leur faveur.

Ils venoient faire voir en leurs personnes ce qu'il y avoit de plus accompli dans la robe et dans l'épée. L'un étoit le marquis de Flamarens, triste objet des tristes élégies de la comtesse de La Suze [1]; l'autre étoit le président Tambonneau, très humble et très obéissant serviteur et berger de la belle Luynes. Comme ils arrivèrent ensemble, ils firent ce qu'ils purent pour briller de concert. Leurs talents étoient aussi différents que leurs figures. Tambonneau, passablement laid, fondoit ses espérances sur beaucoup d'esprit qu'on ne lui trouva pas; et Flamarens, par son air et par sa taille, briguoit une admiration qu'on lui refusoit tout net.

Ils étoient convenus de se prêter mutuellement du secours pour réussir. C'est pourquoi, dans

---

[1] Cette dame étoit fille de Gaspar de Coligny, maréchal de France, et se rendit célèbre par son esprit et ses élégies. Elle étoit du petit nombre des femmes avec lesquelles la reine Christine voulut bien se lier. Quoique élevée dans le protestantisme, elle embrassa la religion catholique, moins par piété que pour trouver un prétexte de se séparer de son époux, qui étoit protestant, et pour lequel elle avoit une aversion invincible. La reine dit plaisamment à cette occasion : « La comtesse de La « Suze est devenue catholique pour ne point voir son « mari ni dans ce monde ni dans l'autre. »

leurs premières visites, l'un représentoit, et l'autre portoit la parole : mais il s'en fallut beaucoup qu'ils ne trouvassent les dames en Angleterre du goût de celles qui rendoient leurs noms fameux en France. La rhétorique de l'un ne fit que blanchir auprès du beau sexe; et la bonne mine de l'autre ne le distingua que par le menuet, dont il fut l'introducteur en Angleterre, et qu'il dansoit avec assez de succès. On étoit trop accoutumé dans cette cour à l'esprit de Saint-Evremond, et aux agréments naturels et singuliers de son héros, pour être séduit par les apparences. Cependant, comme les Anglois en général ont une espèce de penchant pour ce qui sent le gladiateur, on fit grâce à Flamarens en faveur d'un duel, qui, le chassant de son pays, lui servoit de recommandation chez eux.

Mademoiselle d'Hamilton eut d'abord l'honneur d'être distinguée par Tambonneau. Il crut qu'elle avoit tout l'esprit qu'il falloit pour démêler la délicatesse du sien : et, charmé de voir qu'il n'y avoit rien de perdu dans sa conversation ni pour le tour, ni pour l'expression, ni pour la finesse des pensées, il lui faisoit souvent la grâce de causer avec elle; et peut-être ne se fût-il jamais aperçu qu'il l'ennnyoit, si, s'en tenant à cet étalage d'éloquence, il ne se fût mis en tête d'assaillir son cœur. C'étoit un peu trop pour la complaisance de mademoiselle d'Hamilton, qui croyoit n'en avoir déjà que trop eu pour les figures de son dis-

cours. On le pria de faire ailleurs l'essai de ses fleurettes séduisantes, et de ne pas perdre le mérite de sa première constance par une infidélité qui seroit très inutile.

Il suivit ce conseil en homme sage et docile; et, quelque temps après, retournant aux pieds de ses premières habitudes en France, il se mit à faire provision de politique pour ces négociations importantes auxquelles il s'est vu depuis employé.

Ce ne fut qu'après son départ que le chevalier de Grammont fut informé de la déclaration galante qu'il avoit faite; la confidence n'en valoit pas la peine. Cependant cela ne laissa pas de lui sauver quelque peu de ridicule avant son départ. Son collègue Flamarens, dénué de ce support, s'aperçut qu'il ne feroit plus en Angleterre les progrès qu'il avoit espérés de l'amour et de la fortune. Mais mylord Falmouth, toujours attentif à la gloire de son maître pour le secours des illustres affligés, pourvut à sa subsistance, et madame de Southesk à ses plaisirs. Il eut une pension du roi, et d'elle tout ce qu'il voulut: trop heureux qu'elle n'eût plus de présents à lui faire que celui de son cœur.

Ce fut en ce temps-là que Talbot, [1] dont on a

---

[1] Richard Talbot, d'une famille irlandoise, angloise d'origine, fut conduit en Flandre, et présenté au roi Charles II par Daniel Oneil, comme un homme déter-

fait mention, et qu'on a vu depuis duc de Tyrconnel, devint amoureux de mademoiselle d'Hamilton. Il n'y avoit point à la cour d'homme de meilleur air. Il n'étoit que cadet d'une maison à la vérité fort ancienne, mais peu considérable par l'éclat ou les biens. Cependant, quelque distrait qu'il fût d'ailleurs, comme il étoit appliqué à sa fortune, qu'il étoit bien avant dans la faveur du duc d'York, qu'il avoit mis cette faveur à profit, et que la fortune lui avoit été favorable au jeu, il avoit si bien fait, qu'il se voyoit en possession de quarante mille livres de rente en fonds de terre. Il s'offrit à mademoiselle d'Hamilton avec cet établissement, et des espérances presque certaines d'être pair du royaume par le crédit de son maître; et, par-dessus tout cela, tant de sacrifices qu'il lui plairoit des lettres, des portraits et des cheveux de la Shrewsbury; curiosités qui

---

miné à assassiner Cromwell. Lorsque le roi Jacques monta sur le trône, il fut créé comte de Tyrconnel, et en 1689 duc du même nom; peu après il fut fait vice-roi d'Irlande. Lors de l'usurpation du prince d'Orange, il refusa généreusement toutes les offres qu'on lui fit pour l'engager à se soumettre. Il mourut à Limerick le 5 août 1691. Clarendon en dit beaucoup de mal, ainsi que de ses deux frères, Pierre Talbot, aumônier de la reine, et Thomas Talbot, cordelier, homme d'assez d'esprit, mais d'un libertinage scandaleux. On peut voir dans Clarendon plusieurs particularités sur ce moine.

véritablement ne sont comptées pour rien en ménage, mais qui faisoient foi de son mérite en amour.

Cette concurrence n'étoit pas à mépriser; et le chevalier de Grammont la jugea d'autant plus dangereuse pour les intérêts de son cœur, qu'il voyoit Talbot passionnément amoureux; qu'il n'étoit pas homme à se rebuter pour un refus; qu'il n'étoit pas fait de manière à s'attirer du mépris ou des froideurs pour ses empressements; et, qu'outre cela ses frères commençoient à fréquenter la maison. De ces frères, l'un étoit aumônier de la reine, jésuite intrigant, et grand faiseur de mariages; l'autre étoit ce qu'on appelle moine séculier, qui n'avoit de son ordre que le libertinage et la réputation qu'on leur attribue; du reste, libre partout, divertissant par rencontre, mais en possession de dire des vérités offensantes et de rendre de bons offices.

Dans les réflexions du chevalier de Grammont sur toutes ces choses, il y avoit de quoi donner de l'inquiétude. Le peu de disposition que témoignoit mademoiselle d'Hamilton pour les prétentions de ce rival n'étoit pas capable de le rassurer. Elle ne pouvoit répondre que de ses intentions, et dépendoit absolument de celles de ses parents: mais la fortune, qui sembloit l'avoir mis sous sa protection en Angleterre, le délivra de ces nouvelles inquiétudes.

Talbot s'étoit dès long-temps porté pour pa-

tron des Irlandois opprimés. Ce zèle pour sa nation étoit fort louable ; mais il n'étoit pas tout-à-fait désintéressé. De tous ceux que son crédit avoit rétablis dans une partie de leurs biens, il avoit écorné quelque petite chose : mais, comme chacun y trouvoit son compte, personne n'y trouvoit à redire.

Cependant, comme il est difficile de se contenir quand la fortune ou la faveur se mêle de tout ce qu'on entreprend, il y eut quelques airs d'indépendance dans son procédé qui choquèrent l'autorité du duc d'Ormond, pour lors vice-roi d'Irlande. Il lui fit connoître avec assez de hauteur qu'il n'en étoit pas content. Il y avoit assurément quelque différence entre le crédit et le rang de l'un et de l'autre. Le parti le plus prudent pour Talbot étoit la soumission et les déférences : mais, comme ce parti lui parut le moins généreux, il fit le fier, et ne s'en trouva pas bien ; car, s'étant emporté mal à propos à quelques discours qu'il ne lui convenoit pas de tenir, ni au duc d'Ormond de pardonner, on le mit à la Tour ; d'où voyant bien qu'il ne sortiroit pas qu'il n'eût fait toutes les soumissions qu'il falloit au duc d'Ormond [1], il y employa ses amis, et fit beaucoup plus pour sortir de ce pas qu'il n'eût fallu

[1] Clarendon a donné un récit très exact de cette affaire. Il paroit que Talbot fut mis à la Tour pour avoir menacé d'assassiner le duc d'Ormond.

pour s'en garantir. Il perdit, par ce démêlé, tout espoir d'entrer dans une famille qui n'avoit garde après cela d'écouter aucune proposition de sa part.

Il fallut un peu prendre sur lui pour se défaire d'une passion qui avoit fait dans son cœur beaucoup plus de progrès que cette brouillerie n'avoit fait de bien à ses affaires. Il crut qu'elles avoient besoin de sa présence en Irlande, et qu'il n'avoit plus que faire de celle de mademoiselle d'Hamilton pour oublier une tendresse qui troubloit encore son repos. Son départ suivit de près cette résolution.

Il étoit gros joueur, et raisonnablement distrait. Le chevalier de Grammont lui avoit gagné trois ou quatre cents guinées la veille de son emprisonnement. Cette aventure lui avoit ôté de la tête l'exactitude de payer dès le lendemain, selon sa coutume; et cela lui étoit tellement sorti de l'esprit, qu'il ne s'en souvint pas après qu'il fut en liberté. Le chevalier de Grammont, voyant qu'il partoit sans lui donner le moindre signe de vie sur sa dette, crut qu'il falloit lui souhaiter un bon voyage; et, l'ayant rencontré chez le roi comme il venoit d'en prendre congé : Talbot, lui dit-il, si vous aviez besoin de mes services ici pendant votre absence, vous n'avez qu'à dire. Vous savez que le vieux Russell a laissé son neveu pour solliciter ses intérêts auprès de mademoiselle d'Hamilton; si vous voulez, je prendrai soin des

vôtres. Adieu; bon voyage. N'allez pas tomber malade par les chemins; mais, si cela vous arrivoit, souvenez-vous de moi dans votre testament. Talbot, que ce compliment fit d'abord souvenir de la dette, en fit un grand éclat de rire, et lui dit en l'embrassant : Mon cher chevalier, je vous sais si bon gré de l'offre que vous venez de me faire, que je vous laisse ma maîtresse, et vais vous envoyer votre argent.

Le chevalier de Grammont étoit tout plein de ces façons honnêtes de rafraîchir la mémoire de ceux qui l'avoient un peu tardive sur le paiement. Voici comme il s'y prit long-temps après au sujet de mylord Cornwallis. Ce mylord Cornwallis avoit épousé la fille de Fox [1], trésorier de la maison du roi, l'homme d'Angleterre le plus riche et le plus réglé. Son beau-fils, au contraire, étoit un petit hanneton, grand dissipateur, qui jouoit volon-

[1] Le chevalier Etienne Fox, d'où sont descendus lord Holland, et son fils le fameux Fox, fut l'artisan de sa fortune. D'abord commis de la cassette du roi à la restauration, il fut fait jusqu'à trois fois intendant des finances, et garda cette place jusqu'en 1707, où il se retira des affaires publiques. Il eut en premières noces sept garçons et trois filles; et de sa seconde femme, qu'il épousa en 1703 à l'âge de soixante-seize ans, il eut deux fils, Etienne comte d'Ilchester, Henri lord Holland, et deux filles. Il mourut en 1716 à Chiswick, âgé de quatre-vingt-neuf ans.

tiers, qui perdoit tant qu'on vouloit, mais qui ne payoit pas de même. Son beau-père, qui n'avoit garde d'approuver sa conduite, ne laissoit pas de payer en la redressant. Le chevalier de Grammont lui avoit gagné mille ou douze cents guinées qui n'arrivoient point, quoiqu'il fût sur son départ, et qu'il eût pris congé de Cornwallis préférablement aux autres. Cela l'obligea d'écrire un billet que l'on trouvera laconique. Le voici :

« Mylord, souvenez-vous du comte de Gram-
« mont, et n'oubliez pas le chevalier Fox. »

Pour en revenir à Talbot, il partit plus touché que ne le paroît un homme qui fait présent de sa maîtresse. Son séjour en Irlande, ni le soin de ses affaires ne le guérirent pas tout-à-fait; et, s'il se trouva dégagé des fers de mademoiselle d'Hamilton à son retour, ce ne fut que pour en prendre d'autres. Le changement qu'il trouva dans l'une et dans l'autre cour causa le sien. Disons comment.

Nous n'avons parlé des filles de la reine jusqu'à présent que pour faire mention de mademoiselle Stewart et de mademoiselle de Warmestré. Les autres étoient mademoiselle Bellenden, mademoiselle de La Garde [1] et mademoiselle Bardou,

---

[1] Fille de Charles Péliot, seigneur de La Garde. Elle épousa le chevalier Sylvius, et mourut le 13 octobre 1730. L'un de ses frères épousa la nièce de Jermyn, un des héros de ces Mémoires.

toutes filles d'honneur, comme il plaisoit à Dieu.

La Bellenden n'avoit point de beauté. C'étoit une bonne créature, à qui l'embonpoint et quelque fraîcheur tenoient lieu de mérite, et qui, n'ayant pas l'esprit d'être coquette dans les formes, faisoit tout de son mieux pour contenter le monde par sa complaisance. Mademoiselle de La Garde et mademoiselle Bardou, toutes deux Françoises, avoient été placées par la reine-mère. La première étoit une petite mauricaude qui s'entremettoit des affaires de ses compagnes; et l'autre vouloit à toute force être admise au rang des filles d'honneur, quoiqu'elle ne fût que logée parmi les autres, et qu'on lui en contestât à tout moment les titres et les fonctions.

On ne pouvoit guère être plus laide avec une aussi jolie taille; mais, en récompense, sa laideur étoit rehaussée par tout ce qui pouvoit y donner de l'éclat. On se servoit d'elle pour danser avec Flamarens; et quelquefois, sur la fin d'un bal, armée de castagnettes et d'effronterie, elle se mettoit à danser quelque sarabande figurée qui faisoit rire la cour. Il faut maintenant voir ce que devint tout cela.

Comme mademoiselle Stewart ne servoit que rarement auprès de la reine, on ne comptoit plus sur elle. Les autres défilèrent presque en même temps par différentes aventures. Voici celle de mademoiselle Warmestré, dont on a dit quelque chose au sujet du chevalier de Grammont.

Mylord Taaffe [1], fils aîné du comte de Carlingford, s'étoit imaginé qu'il étoit amoureux d'elle; et la Warmestré, non-seulement s'imagina qu'il étoit vrai, mais elle compta qu'il ne manqueroit pas de l'épouser à la première occasion; et, en attendant, elle crut qu'il falloit le recevoir tout de son mieux. Il avoit fait confidence de ses affaires au duc de Richmond. Ils s'aimoient beaucoup; mais ils aimoient encore plus le vin. Le duc de Richmond [2], malgré sa naissance, ne brilloit que médiocrement à la cour; et le roi le considéroit encore moins que ne faisoient les courtisans. Ce fut apparemment pour se mettre mieux dans son esprit qu'il s'avisa de devenir amoureux de mademoiselle Stewart. La confidence fut mutuelle entre Taaffe et lui sur leurs engagements. Voici les mesures qu'ils prirent pour leur conduite.

La petite de La Garde fut chargée de dire à mademoiselle Stewart que le duc de Richmond mouroit d'amour pour elle; et que, toutes les fois qu'il la lorgnoit en public, cela vouloit dire qu'il étoit tout prêt à l'épouser dès qu'elle en auroit le loisir.

Taaffe n'eut point de commission à donner pour mademoiselle Warmestré à la petite ambassadrice.

[1] Nicolas, baron de Taaffe, fils de Thibaud, comte de Carlingford, fut tué à la bataille de la Boyne le 1er juillet 1689, en combattant pour le roi Jacques.

[2] Charles Stewart, duc de Richmond et de Lénox.

Tout étoit réglé de ce côté-là ; mais elle fut chargée de ménager certaines facilités qui manquoient encore à la liberté de leur commerce ; comme, par exemple, de la voir à toute heure du jour et de la nuit chez elle. Cela paroissoit difficile ; mais on en vint à bout.

La gouvernante des filles, qui, pour toutes choses au monde, n'auroit voulu faire la commode qu'en tout bien et tout honneur, consentit qu'on souperoit tant qu'on voudroit chez mademoiselle Warmestré, pourvu que ce fut à bonne intention, et qu'elle fût de la partie. La bonne dame aimoit les huîtres vertes, et ne haïssoit pas le vin d'Espagne. Elle trouvoit donc à coup sûr dans chacun de ces repas deux barils d'huîtres ; l'un pour manger avec la compagnie, et l'autre pour emporter ; et, dès qu'elle avoit pris sa dose de vin, elle prenoit congé de l'assemblée.

C'étoit à peu près du temps que M. le chevalier de Grammont avoit jeté les yeux sur la Warmestré qu'on menoit ce petit train de vie dans sa chambre. Dieu sait les pâtés de jambon, les bouteilles de vin, et les autres provisions de sa libéralité qui s'y consommoient !

Au milieu de ces bombances nocturnes et de cet innocent commerce, un parent de Killegrew vint solliciter un procès à Londres. Il le gagna ; mais il y pensa perdre l'esprit.

C'étoit un gentilhomme de campagne, veuf de-

puis six mois, et possesseur de quinze à seize mille livres de rente. Le pauvre homme, qui n'avoit que faire à la cour, y fut voir son cousin Killegrew, qui n'avoit que faire de sa visite. Il y vit mademoiselle Warmestré, et dès cette première vue en devint amoureux. Cela ne fit qu'augmenter; si bien que, n'ayant plus de repos ni le jour ni la nuit, il falloit avoir recours aux remèdes extrêmes; c'est-à-dire qu'un beau matin il fut trouver son cousin Killegrew, lui conta sa chance, et le pria bien instamment de demander mademoiselle Warmestré en mariage de sa part.

Killegrew pensa tomber de son haut en apprenant son dessein. Il ne pouvoit cesser d'admirer quelle créature, entre toutes celles de Londres, il s'étoit fourrée dans la tête pour en faire sa femme. Il fut quelque temps sans le vouloir croire; mais, quand il vit que c'étoit tout de bon, il se mit à lui faire le dénombrement des dangers et des inconvénients qu'il y avoit dans une entreprise si téméraire. Il lui dit qu'une fille élevée à la cour étoit un terrible meuble pour la campagne; que ce seroit en troubler le repos par tous les vacarmes de l'enfer que de l'y mener malgré qu'elle en eût; que, s'il consentoit à ne l'y pas mener, il n'avoit qu'à faire un petit calcul de ce qu'il faudroit en équipage, en table, en habits et en frais de jeu pour l'entretenir à Londres, mais selon ses caprices; qu'il n'avoit qu'à supputer ensuite combien lui dureroient ses quinze mille livres de rente.

L'autre avoit déjà supputé tout cela; mais, trouvant sa raison moins pressante que son amour, il demeura ferme dans sa résolution; et Killegrew, cédant à ses importunités, fut offrir son cousin pieds et poings liés à la victorieuse Warmestré. Comme il n'avoit rien tant appréhendé qu'une complaisance de sa part, rien ne l'étonna tant que le mépris avec lequel elle reçut sa proposition. La hauteur avec laquelle elle le refusa lui fit croire qu'elle étoit bien sûre de son fait avec mylord Taaffe, et lui fit admirer tout de nouveau comment cette princesse avoit pu trouver deux hommes d'humeur à l'épouser. Il se pressa d'annoncer ce refus avec toutes ses circonstances les plus offensantes, comme la nouvelle la plus salutaire qu'il pût apprendre à son tendre et malheureux cousin.

Mais son cousin ne se le tint pas pour dit. Il s'imagina que Killegrew lui déguisoit la vérité, par les raisons qu'il lui avoit déjà exposées; et, n'osant plus lui en parler, il prit la résolution de la voir lui-même. Il réveilla tout son courage pour cette entreprise, et médita son compliment: mais, dès qu'il eut ouvert la bouche pour le faire, elle lui dit qu'il auroit pu s'épargner la peine de venir dans sa chambre pour lui parler d'une sotte affaire dont elle avoit donné la réponse à Killegrew; qu'elle n'en avoit ni n'en auroit de sa vie d'autre à lui faire. Cela fut dit avec toute la

dureté dont on accompagne les refus qu'on fait aux importuns.

Il en fut plus affligé qu'il n'en fut confus. Tout lui devint odieux dans Londres, et lui-même plus que tout le reste. Il en partit sans voir son cousin, regagna sa maison de campagne; et, croyant qu'il lui seroit impossible de vivre sans l'inhumaine, il résolut de faire son possible pour mourir.

Mais tandis que, pour vaquer à sa douleur, il s'étoit soustrait au commerce des chiens et des chevaux, c'est-à-dire qu'il renonçoit aux plus chères délices d'un gentilhomme de campagne, la dédaigneuse Warmestré, surprise apparemment pour avoir mal compté, prit la liberté d'accoucher au beau milieu de la cour.

Une aventure si publique fit l'éclat qu'on peut s'imaginer. Toute la pruderie de la cour en fut déchaînée: celles principalement qui n'étoient plus d'âge ou de figure à donner ces scandales en demandoient justice. Mais la gouvernante des filles, à qui l'on auroit pu s'en prendre, assura que ce n'étoit rien, et qu'elle avoit de quoi fermer la bouche aux médisants. Elle eut une audience de la reine pour en développer le mystère; et elle exposa comme quoi la chose s'étoit passée de son aveu, c'est-à-dire, en tout bien et en tout honneur.

La reine envoya demander à milord Taaffe s'il reconnoissoit mademoiselle Warmestré pour sa femme. Il assura très respectueusement qu'il ne reconnoissoit ni mademoiselle Warmestré, ni son

enfant; qu'il s'étonnoit comment on vouloit plutôt lui en faire honneur qu'à un autre. La malheureuse Warmestré, plus indignée de cette réponse qu'affligée de la perte d'un tel amant, quitta la cour dès qu'elle le put, résolue de quitter le monde à la première occasion.

Killegrew, sur le point de faire un voyage quand cette aventure arriva, crut qu'il ne feroit point mal de prendre son chemin par la maison de son déplorable cousin pour lui en faire part; et dès qu'il le vit, sans ménager la délicatesse de son amour ou de ses sentiments, il lui en fit durement le récit. Toutes les couleurs qui peuvent donner de l'indignation y furent employées pour le faire crever de honte et de ressentiment.

Nous lisons que l'officieux Tiridate se laissa doucement mourir au récit de la mort de Mariamne; mais le tendre cousin de Killegrew, s'étant dévotement mis à genoux, leva les yeux au ciel, et fit cette oraison :

Loué soit le Seigneur d'une petite disgrâce qui fera peut-être le bonheur de ma vie! Que sait-on si la belle Warmestré ne voudra point de moi à présent, et si je n'aurai pas le bonheur de passer mes jours avec une femme que j'adore, et dont je puis espérer des héritiers? Oui-dà! dit Killegrew, plus confondu que l'autre n'auroit dû l'être : vous pouvez compter sur l'un et sur l'autre. Je ne doute pas qu'elle ne vous donne la main dès qu'elle sera relevée; et ce seroit une grande malice à elle, qui

en sait faire, de vous laisser manquer d'enfants. Je vous conseille de prendre toujours celui qu'elle vient d'avoir, en attendant les autres.

Ce qui fut dit fut fait, nonobstant la raillerie. Cet amant fidèle la rechercha comme il eût pu faire la chaste Lucrèce ou la belle Hélène. Sa passion ne fit qu'augmenter après l'avoir épousée; et la généreuse Warmestré, touchée d'abord de reconnoissance, le fut enfin d'inclination; ne lui donna pas un enfant dont il ne fût le père; et, depuis qu'il y a des ménages heureux et tranquilles en Angleterre, jamais il n'y en a eu de si fortuné.

Quelque temps après, mademoiselle Bellenden, que cet exemple n'avoit point effrayée, eut la prudence de quitter la cour avant que d'en être chassée. La désagréable Bardou la suivit de près; mais ce ne fut que pour d'autres raisons. On s'ennuya de sa sarabande comme de son visage. Le roi, pour ne plus les revoir ni l'une ni l'autre, leur fit donner une petite pension. Il ne restoit donc plus que la petite mademoiselle de La Garde à pourvoir. Elle n'avoit ni assez de vices ni assez de vertus pour être chassée de la cour ou pour y rester. Dieu sait ce qu'elle seroit devenue, si le seigneur Sylvius [1], personnage qui n'avoit rien de ce que promettoit

[1] Le chevalier Gabriel Sylvius, natif d'Orange, étoit attaché à la princesse royale, et après au duc d'York. C'étoit un homme d'esprit. Il fut envoyé extraordinaire en Danemarck.

le nom romain qu'il avoit pris, n'eût aussi pris pour femme l'infante de La Garde.

On a fait voir que toutes ces princesses méritoient qu'on les chassât, ou pour leurs déréglements, ou pour leur laideur : cependant celles qui les remplacèrent trouvèrent le moyen de les faire regretter, si l'on en excepte mademoiselle Wells.

C'étoit une grande fille, faite à peindre, qui se mettoit bien, qui marchoit comme une déesse, et dont le visage, fait comme ceux qui plaisent le plus, étoit un de ceux qui plaisent le moins. Le ciel y avoit répandu certain air d'incertitude qui lui donnoit la physionomie d'un mouton qui rêve. Cela donnoit mauvaise opinion de son esprit; et, par malheur, son esprit faisoit bon sur tout ce qu'on en croyoit. Cependant, comme elle étoit fraîche, et qu'elle paroissoit neuve, le roi, que la belle Stewart ne gâtoit pas sur la finesse des pensées, voulut voir si les sens ne trouveroient pas mieux leur compte avec mademoiselle Wells que les sentiments avec son esprit. Cette épreuve ne lui fut pas difficile. Elle étoit d'une famille royaliste; et, comme son père avoit fidèlement servi Charles I$^{er}$, elle crut qu'il ne falloit pas se révolter contre Charles II. Ce commerce n'eût pas des suites fort avantageuses pour elle. On prétendoit qu'elle avoit fait un peu moins de défense qu'il ne falloit; qu'elle s'étoit rendue à discrétion sans être vivement pressée; et d'autres disoient que sa majesté se plaignoit de quelques autres facilités en-

core moins engageantes. Le duc de Buckingham fit un couplet de chanson sur ce sujet, dans lequel le roi parle à Progers [1], confident de ses menus plaisirs. L'allusion de *Wells*, qui signifie *puits*, fait toute la pensée du couplet. En voici le sens :

Quand le roi de ce puits sentit l'horreur profonde,
Progers, s'écria-t-il, que suis-je devenu?
Ah! depuis que j'y sonde,
Si je n'avois cherché que le centre du monde,
J'y serois parvenu.

Mademoiselle Wells, avec cette espèce d'anagramme sur son nom, et ces remarques sur sa personne, ne laissoit pas de briller entre toutes ses nouvelles compagnes. C'étoient mesdemoiselles Levingston, Fielding et Boynton, peu dignes qu'on en fasse mention dans ces Mémoires; et nous les laisserons dans l'obscurité, jusqu'à ce qu'il plaise à la fortune de les en retirer.

Telle étoit, en filles d'honneur, la nouvelle cour de la reine. Celle de la duchesse d'York fut

---

[1] Le roi lui donna la permission de faire bâtir une maison dans le parc de Bushy, auprès de Hampton-Court, à condition qu'après sa mort elle reviendroit à la couronne. C'est la maison qu'a habitée le feu comte de Halifax. Cet Édouard Progers, qui, en 1660, avoit été nommé chevalier du Chêne royal, ordre qu'on vouloit établir, vécut jusqu'à l'âge de quatre-vingt-seize ans, et mourut d'une inflammation que lui causa la douleur d'avoir poussé quatre dents nouvelles.

presque renouvelée dans le même temps; mais, quant au choix qu'elle en fit, cette princesse montra bien, par une recrue brillante, que l'Angleterre avoit de grandes ressources en beautés. Avant d'en parler, voyons un peu ce que c'étoit que les premières filles d'honneur, et par quel hasard elles sortirent de chez son altesse.

Outre mademoiselle Blague et mademoiselle Price, dont on a déjà parlé, la chambre avoit été composée de mademoiselle Bagot et de mademoiselle Hobart, doyenne de la communauté.

La Blague, qui n'avoit jamais véritablement su ce qui l'avoit brouillée avec le marquis de Brisacier, s'en étoit prise à cette lettre fatale qu'elle avoit reçue de sa part, dans laquelle, sans l'avertir que la Price devoit porter des gants et du ruban jaunes comme elle, il ne lui parloit que de sa blonderie et de ses yeux marcassins. Elle s'imagina que c'étoit quelque chose de bien merveilleux, puisqu'on y comparoit ses regards; et voulant, à quelque temps de là, savoir toute la vertu de l'expression, elle demanda ce que vouloit dire marcassin. Il n'y a pas de sangliers en Angleterre, et ceux à qui elle s'adressa lui dirent que c'étoit un cochon de lait. Cette injure la confirma dans tout ce qu'elle avoit soupçonné de sa perfidie. Brisacier, plus étonné de son changement qu'elle n'étoit indignée de sa prétendue noirceur, la regarda comme une créature encore plus capricieuse qu'elle n'étoit fade, et la planta là. Mais le chevalier Yar-

borough, aussi blond qu'elle, s'offrit au fort de son dépit, en fut écouté favorablement; et le sort fit ce mariage pour voir ce que produiroit une union si blafarde.

Mademoiselle Price avoit de l'esprit; et comme elle n'étoit pas d'une figure à s'attirer beaucoup de vœux, et qu'elle vouloit pourtant en avoir, loin de faire la renchérie quand l'occasion s'en présentoit, elle ne marchandoit seulement pas. Elle avoit de l'emportement dans sa colère aussi-bien que dans sa tendresse. Cela l'avoit exposée à quelques inconvénients. Elle avoit très mal à propos pris querelle avec une jeune créature que mylord Rochester aimoit. Ce commerce avoit été jusqu'alors assez secret : elle eut l'imprudence de faire de son mieux pour le rendre public, et s'attira le plus dangereux ennemi qu'il y eût dans l'univers. Jamais homme n'a écrit avec plus d'agrément, de délicatesse et de facilité; mais la plus implacable des plumes en fait de satire étoit la sienne.

La pauvre Price, qui l'avoit bien voulu mériter, y paroissoit chaque jour sous une figure nouvelle. Tout étoit plein de vaudevilles, dont son nom étoit le refrain, et sa conduite le sujet. Quel moyen d'y tenir dans une cour où l'on étoit avide des moindres choses qui venoient de mylord Rochester. Il ne lui fallut plus que la perte d'un amant et la découverte qui s'ensuivit pour mettre le comble aux persécutions qu'on lui faisoit.

Dongan mourut en ce temps-là. C'étoit un garçon de mérite, auquel Durfort, depuis comte de Ferversham [1], succéda dans la charge de lieutenant des gardes du corps de son altesse. Mademoiselle Price l'avoit tendrement aimé. Sa mort la mit au désespoir; mais son inventaire pensa la faire devenir folle. Certaine cassette cachetée de tous côtés en étoit. Elle étoit adressée de la main du défunt à mademoiselle Price; mais, loin de la recevoir, elle n'eût pas seulement le courage de la regarder. La gouvernante crut qu'il étoit de sa prudence de la recevoir au refus de la Price, et de son devoir de la remettre entre les mains de la duchesse, comptant bien qu'elle étoit remplie de choses curieuses et utiles dont il pourroit lui revenir quelque petit profit. Quoique la duchesse ne crût pas tout-à-fait cela, la curiosité la prit de voir ce que pouvoit contenir une cassette si merveilleuse et si soigneusement cachetée; et l'ouverture s'en fit en présence de quelques dames qui se trouvèrent alors dans son cabinet.

---

[1] Louis de Duras, né en France, fils du duc de Duras et d'une sœur du grand Turenne. Après la restauration de Charles II, il vint en Angleterre, où il fut naturalisé, et créé successivement baron de Duras et comte Feversham, titre et nom de son beau père. A la révolution, il commanda en chef l'armée envoyée contre le duc de Monmouth. Il mourut le 8 avril 1709, âgé de soixante-huit ans.

Tous les brimborions d'amour que l'on peut imaginer y étoient; et toutes ces faveurs étoient de la tendre Price. On ne pouvoit comprendre comment une seule personne y avoit pu fournir; car, sans compter les portraits, il y avoit des cheveux de toutes sortes, et mis en bracelets de tant de manières, que c'étoit une merveille. Après cela venoient trois ou quatre paquets de lettres d'une tendresse si vive, qu'on n'osa jamais lire que les deux premières, tant les transports et les langueurs y étoient naturellement représentés.

La duchesse se repentit d'avoir fait ouvrîr cette cassette en si bonne compagnie; car, avec de pareils témoins, elle jugea bien qu'il n'y avoit pas d'apparence que l'aventure fût supprimée; mais, comme il n'y en avoit pas aussi de retenir une telle fille d'honneur, on rendit à mademoiselle Price ce qui lui appartenoit, avec ordre d'aller achever de pleurer ailleurs la perte de son amant, ou de s'en consoler.

Mademoiselle Hobart étoit d'un caractère aussi nouveau pour lors en Angleterre que sa figure paroissoit singulière dans un pays où, d'être jeune, et de n'être pas plus ou moins belle, est un reproche. Elle avoit de la taille, quelque chose de fort délibéré dans l'air, beaucoup d'esprit, et cet esprit étoit fort orné, sans être fort discret. Elle avoit beaucoup de vivacité dans une imagination peu réglée, et beaucoup de feu dans des yeux peu touchants. Son cœur étoit tendre ; mais on

prétendoit que ce n'étoit qu'en faveur du beau sexe.

Mademoiselle Bagot[1], qui mérita la première ses soins et ses empressements, y répondit d'abord de bon cœur et de bonne foi; mais, s'étant aperçue que c'étoit trop peu de toute son amitié pour toute celle de la Hobart, elle laissa cette conquête à la nièce de la gouvernante, qui s'en trouva fort honorée, comme madame sa tante fort obligée du soin qu'elle avoit de la petite fille.

Bientôt le bruit véritable ou faux de cette singularité se répandit dans la cour. On y étoit assez grossier pour n'avoir jamais entendu parler de ce raffinement de l'ancienne Grèce sur les goûts de la tendresse, et l'on se mit en tête que l'illustre Hobart, qui paroissoit si tendre pour les belles, étoit quelque chose de plus que ce qu'elle paroissoit.

Les chansons commencèrent à lui faire compliment sur ces nouveaux attributs; et ses compagnes

---

[1] Élizabeth, fille de Hervey Bagot, second fils du chevalier Hervey Bagot. Elle épousa en premières noces Charles Berkeley, comte de Falmouth, et devint après sa mort la femme de Charles Sackwille, premier duc de Dorset.

Dryden et Howard, dans l'*Essai on Satire*, ont fait un portrait peu avantageux de cette dame. Au reste, on ne peut guère s'en rapporter à un écrivain satirique pour la vérité des faits.

commencèrent à la craindre sur la foi de ces chansons. La gouvernante, tout alarmée de ces bruits, consulta mylord Rochester sur le péril où sa nièce paroissoit exposée. Elle ne pouvoit mieux s'adresser. Il lui conseilla de la retirer des mains de mademoiselle Hobart; et fit si bien, qu'elle tomba dans les siennes. La duchesse, trop généreuse pour ne pas traiter de vision ce que l'on imputoit à cette fille, et trop équitable pour la condamner sur des chansons, l'ôta de la chambre pour la faire servir auprès de sa personne.

Mademoiselle Bagot étoit la seule qui véritablement eût quelque air de sagesse et de beauté dans cette première chambre. Elle avoit les traits beaux et réguliers. Elle avoit ce teint rembruni qui plaît tant quand il plait. Il plaisoit beaucoup en Angleterre, parce qu'il y étoit rare. Elle rougissoit de tout, sans rien faire dont elle eût à rougir. Mylord Falmouth jeta les yeux sur elle. Ses vœux furent mieux reçus que n'avoient été ceux de mademoiselle Hobart; et quelque temps après, l'amour l'éleva du poste de fille d'honneur de la duchesse à un rang que toutes les filles d'Angleterre auroient pu envier.

---

# CHAPITRE XI.

*Autres intrigues amoureuses de la cour d'Angleterre.*

La duchesse d'York, pour former sa cour, voulut voir toutes les jeunes personnes qui s'offrirent; et, sans égard aux recommandations, ne choisit que ce qu'elle trouva de plus beau.

Mademoiselle Jennings et mademoiselle Temple étoient à la tête. Elles effaçoient tellement les deux autres qu'on choisit, que nous ne ferons mention que d'elles.

Mademoiselle Jennings [1], parée des premiers trésors de la jeunesse, étoit de la plus éclatante blancheur qui fut jamais. Ses cheveux étoient d'un blond parfait. Quelque chose de vif et d'animé défendoit son teint du fade qui d'ordinaire

[1] Françoise Jennings, l'une des filles de Richard Jennings de Sumbridge, dans la province de Hertford. Elle fut mariée à George Hamilton, ainsi qu'on le voit à la dernière page de ces Mémoires. Après sa mort, elle épousa en secondes noces Richard Talbot, dont il a été question plus haut, créé duc de Tyrconnel par Jacques II, dont il suivit la fortune. Elle ne paroît pas avoir vécu en bonne intelligence avec sa famille, et passa la dernière partie de sa vie en Irlande, où elle mourut, le 6 mars 1731, dans un âge fort avancé.

se mêle dans une blancheur extrême. Sa bouche n'étoit pas la plus petite; mais c'étoit la plus belle bouche du monde. La nature l'avoit embellie de ces charmes qu'on ne peut exprimer : les grâces y avoient mis la dernière main. Le tour de son visage étoit gracieux, et sa gorge naissante étoit de même éclat que son teint. Pour achever en un mot, sa figure donnoit une idée de l'Aurore ou de la déesse du printemps, telles que messieurs les poëtes nous les offrent dans leurs brillantes peintures. Mais, comme il n'étoit pas juste qu'une seule personne possédât tous les trésors de la beauté sans aucun défaut, il y auroit eu quelque chose à refaire à ses bras et à ses mains pour les rendre dignes du reste. Son nez n'étoit pas de la dernière délicatesse, et ses yeux faisoient un peu grâce, tandis que sa bouche et le reste de ses appas portoient mille coups jusqu'au fond du cœur.

Avec cette aimable figure, elle étoit toute pétillante d'esprit et de vivacité. Ses gestes et tous ses mouvements étoient autant d'impromptu. Sa conversation étoit séduisante quand elle vouloit plaire, fine et délicate quand elle vouloit donner du ridicule; mais, comme son imagination l'emportoit souvent, et qu'elle commençoit à parler avant que d'achever de penser, ses expressions ne signifioient pas toujours ce qu'elle vouloit; et ses paroles rendoient quelquefois trop peu, quelquefois beaucoup trop, les choses qu'elle pensoit.

Mademoiselle Temple [1], à peu près du même âge, étoit brune en comparaison d'elle. Sa taille étoit jolie. Elle avoit les dents belles, les yeux tendres, le teint frais, le sourire agréable, et l'air spirituel. Voilà ce que c'étoit que son extérieur. Il seroit difficile de dire ce que c'étoit que le reste; car elle étoit simple, glorieuse, crédule, soupçonneuse, coquette, sage, fort suffisante et fort sotte.

Dès que ces nouveaux astres parurent à la cour de la duchesse, chacun eut les yeux dessus, et l'on forma des desseins sur l'une et sur l'autre, soit en bien, soit en mal.

Mademoiselle Jennings ne fut pas long-temps à se distinguer, et à ne laisser d'adorateurs à ses compagnes que ceux que l'espoir du succès y attachoit. Son éclat éblouissant attiroit, et les charmes de son esprit engageoient.

Le duc d'York, s'étant persuadé qu'elle étoit de son apanage, se mit en tête de faire valoir ses prétentions, par le même droit que le roi son frère s'étoit approprié les faveurs de mademoiselle Wells : mais il ne la trouva pas d'humeur à se mettre à son service, quoiqu'elle fût à celui de

---

[1] Anne, fille de Thomas Temple de Frankton, dans la province de Warwick, et seconde femme du chevalier Charles Lyttelton, dont elle eut cinq fils et huit filles : elle étoit belle-mère du premier lord Lyttelton, et mourut le 27 août 1718.

la duchesse. Elle ne voulut rien comprendre au nombre infini de lorgnades dont il l'attaqua d'abord. Ses regards se promenoient toujours ailleurs quand ceux de son altesse les cherchoient ; et, si par hasard il en surprenoit quelqu'un, elle n'en rougissoit seulement pas. Il fallut donc changer de batterie. Les regards n'ayant rien fait, il trouva l'occasion de parler, et ce fut tant pis Je ne sais de quelle manière il conta sa chance ; mais les discours ne furent pas mieux reçus que le premier langage.

Elle avoit de la sagesse et de la fierté. Ce qu'il avoit à proposer ne convenoit pas trop à l'une ni à l'autre. Quoiqu'on jugeât à ses vivacités qu'elle n'étoit pas capable de faire de grandes réflexions, elle s'étoit munie de quelques maximes très salutaires pour la conduite d'une personne de son âge. La première, étoit qu'il falloit être jeune pour entrer agréablement à la cour, et ne pas être vieille pour en sortir de bonne grâce ; qu'on ne s'y pouvoit maintenir que par une glorieuse résistance, ou par d'illustres foiblesses ; et que, dans un séjour si dangereux, il falloit faire son possible pour ne disposer de son cœur qu'en donnant sa main.

Avec de tels sentiments, elle eut moins de peine à résister aux tentations du duc qu'à se débarrasser de sa persévérance. Elle fut sourde aux traités d'établissement dont on voulut sonder son ambition ; et toutes les offres de présents réussirent

encore plus mal. Que faire pour apprivoiser une impertinente vertu qui ne vouloit point entendre raison? Il y avoit de la honte à laisser échapper une petite étourdie dont les penchants devoient au moins tenir quelque chose de la vivacité qui brilloit dans toutes ses manières, et qui cependant se mêloit d'avoir du solide quand on ne lui en demandoit pas.

Après avoir bien rêvé sur son obstination, il crut que l'écriture pourroit faire ce que n'avoient pu les regards, les discours, ni les ambassades. Le papier souffre tout; mais par malheur elle ne souffroit point le papier. Chaque jour, quelques billets tendres en expressions, ou magnifiques en promesses, se fourroient ou dans ses poches ou dans son manchon. Cela ne se faisoit pas trop imperceptiblement, et la malicieuse petite bête avoit soin que ceux qui les y avoient vus entrer les en vissent sortir sans leur avoir donné la moindre audience. Elle ne faisoit que secouer son manchon, ou tirer son mouchoir. Dès qu'il avoit le dos tourné, billets pleuvoient autour d'elle, en les ramassoit qui vouloit. La duchesse fut souvent témoin de cette conduite, et n'eut pas le courage de la gronder de son manque de respect. Il n'étoit donc bruit dans les deux cours que des charmes et de la sagesse de mademoiselle Jennings. On ne pouvoit comprendre qu'une jeune créature, débarquant de la campagne droit à la cour, en de-

vînt sitôt l'ornement par ses attraits, et l'exemple par sa conduite.

Le roi crut que ceux qui l'avoient attaquée s'y étoient mal pris, ne lui paroissant pas naturel que les promesses ne pussent l'éblouir, ni les empressements la séduire, elle qui vraisemblablement ne tenoit pas cette discrète morale de la prudence de sa mère, qui n'avoit rien éprouvé de plus délicieux que les prunes et les abricots de Saint-Albans[1]. Il voulut voir ce que c'étoit que cela. Tout lui parut nouveau dans le tour de son esprit et dans les charmes de sa personne; mais toutes ces nouveautés lui parurent piquantes. La curiosité de l'éprouver se changea bientôt en désir de réussir dans l'épreuve. Dieu sait ce qu'il en fût arrivé; car il avoit tout l'esprit du monde, et il étoit roi. Ces qualités ne sont pas indifférentes. Les résolutions de la belle Jennings étoient louables et bien raisonnées; mais l'esprit avoit de grands charmes pour elle; et la majesté du prince humiliée devant une jeune personne qui l'écoute est bien persuasive; mais mademoiselle Stewart n'eut garde de consentir au projet du roi.

L'alarme la prit de bonne heure; elle pria sa majesté de vouloir bien laisser au duc son frère le soin d'instruire les filles de la duchesse sa belle-sœur, et de ne se mêler que de la conduite de son

---

[1] Cette ville est près de Sumbridge, où résidoit la famille de mademoiselle Jennings.

troupeau, s'il n'aimoit mieux à son tour lui permettre d'écouter certaines propositions d'établissement qui ne lui paroissoient pas désavantageuses. La menace n'étoit pas à négliger. Il obéit, et mademoiselle Jennings eut encore tout l'honneur des bruits qui se répandirent sur ce sujet. Nouvelle estime, et nouveaux vœux de tous côtés. Elle alloit triomphante de je ne sais combien de libertés, sans intéresser la sienne. Son heure n'étoit pas encore venue; mais elle n'étoit pas si loin. C'est ce que nous dirons quand nous aurons fait voir comment sa compagne débuta.

Quoique la figure de mademoiselle Temple fût toute des plus jolies, elle étoit effacée par celle de mademoiselle Jennings. Elle brilloit encore moins auprès d'elle par son esprit. Deux personnes très capables de lui en donner, si ce don étoit communicable, entreprirent en même temps de lui faire perdre le peu qu'elle en avoit. C'étoit mylord Rochester et mademoiselle Hobart. Le premier commença par la gâter, en lui faisant part de ses productions comme à la personne du monde la plus éclairée. Jamais il ne s'avisa de la flatter sur les charmes de sa personne. Il lui disoit bien que, si le ciel l'avoit fait d'humeur à se prendre par la beauté, il ne lui auroit pas été possible de se sauver auprès d'elle; mais que, n'étant, Dieu merci, touché que de l'esprit, il avoit le bonheur de jouir du plus agréable entretien du monde, sans que cela pût tirer à la moindre conséquence.

C'étoit après un aveu si sincère qu'il lui présentoit des vers, ou quelque chanson nouvelle; et c'étoit là que tout ce qui pouvoit disputer quelque chose à mademoiselle Temple étoit mis à deux genoux devant ses appas pour en faire amende honorable. De telles insinuations tournoient sa petite tête, que c'étoit une pitié.

La duchesse s'en aperçut, et connoissant la portée du génie de l'un et de l'autre, elle connut le danger où la pauvre Temple se précipitoit sans le savoir. Mais comme il n'est pas moins dangereux d'interdire un commerce où l'on n'avoit pas songé qu'il est difficile d'en rompre un bien établi, mademoiselle Hobart fut chargée de mettre ordre, le plus discrétement qu'elle pourroit, à ce que ces fréquentes et longues conversations n'eussent point de suite. Elle accepta volontiers cette commission, et se flatta d'y réussir.

Elle avoit déjà fait toutes les avances pour s'emparer de sa confiance et de sa bonne volonté. La Temple, moins en garde contre elle que contre Rochester, y répondoit tout de son mieux. Elle étoit avide de louanges, et friande de toutes sortes de sucreries autant que si elle n'eût pas eu plus de neuf à dix ans. On pourvut à l'un et à l'autre de ses goûts. Mademoiselle Hobart avoit l'intendance du cabinet des bains de la duchesse. Son appartement étoit tout contre, et dans cet appartement, elle avoit un cabinet garni de confitures et de toutes sortes de liqueurs. Ce cabinet

convenoit au goût de mademoiselle Temple, et il convenoit au goût de mademoiselle Hobart qu'elle y prît plaisir.

La belle saison étant de retour, les plaisirs qui l'accompagnent revinrent avec elle. Un jour que les dames avoient été à cheval, la Temple, au retour d'une de ces galantes promenades, débarqua chez mademoiselle Hobart pour se remettre de la fatigue aux dépens des confitures qui l'y attendoient: mais, avant que de s'y mettre, elle lui demanda la permission de se mettre en chemise, c'est-à-dire, de se déshabiller chez elle pour changer de linge en sa présence. Cette permission n'avoit garde d'être refusée. Je vous l'allois proposer, dit la Hobart. Ce n'est pas que vous ne soyez jolie comme un ange dans cet habillement; mais il n'est rien tel que d'être fraîchement et à son aise. Vous ne sauriez croire, ma chère Temple, poursuivit-elle en l'embrassant, combien vous m'obligerez d'en user ainsi; mais surtout ce goût pour la propreté me charme. Vous êtes bien différente en cela, comme en bien d'autres choses, de cette petite folle de Jennings. Avez-vous pris garde comme tous nos benêts de la cour l'admirent pour quelque éclat, qui n'est peut-être pas tout à elle, et pour des étourderies qui ne sont d'aucune autre, et qu'ils prennent pour des traits d'esprit? Je ne lui ai pas assez parlé pour en démêler la gentillesse; mais, s'il n'est pas mieux tourné que ses pieds, ce n'est pas grand'chose. On

m'en a conté de belles de son peu de propreté. Il n'y a point de chat qui craigne tant l'eau. Comment! jamais ne se laver pour soi-même, et ne décrasser que ce qu'il faut nécessairement que l'on montre, c'est-à-dire la gorge et les mains!

La Temple avaloit cela plus doux que les confitures; et l'officieuse Hobart, pour ne pas perdre de temps, la déshabilloit en attendant sa femme de chambre. Elle en fit bien quelques façons d'abord, ne voulant pas donner cette peine à une personne constituée depuis quelque temps en dignité comme mademoiselle Hobart : mais elle eut beau s'en défendre, l'autre lui fit voir que c'étoit avec plaisir qu'elle lui rendoit ce petit office. La collation finie, et mademoiselle Temple déshabillée : Passons, lui dit la Hobart, dans le cabinet des bains; nous pourrons y causer un moment sans craindre que quelque sotte visite ne nous vienne lanterner. Elle y consentit; et s'étant toutes deux mises sur un lit de repos : Vous êtes trop jeune, ma chère Temple, lui dit-elle, pour connoître la malignité du caractère des hommes en général, et trop neuve encore en ce pays-ci pour avoir pu démêler celui de ses habitants. Je vais vous donner une idée de ces messieurs, du mieux qu'il me sera possible, sans offenser personne; car je n'aime point la médisance.

Premièrement, il faut que vous comptiez que tous les hommes de la cour manquent de probité, de bon sens, de jugement, d'esprit ou de sincé-

rité; c'est-à-dire que celui qui par hasard aura quelques-unes de ces qualités, à coup sûr n'aura pas les autres. Le faste dans les équipages, la fureur du jeu, la bonne opinion de leur mérite, et le mépris pour celui des autres, sont leurs entêtements.

L'intérêt ou les plaisirs sont les motifs de toutes leurs actions. Ceux qui suivent le premier vendroient Dieu le père comme Judas vendit son maître, et pour moins d'argent. Je vous citerois de beaux exemples, si j'en avois le temps. Pour les sectateurs des voluptés, ou soi-disant tels, car ils ne sont pas tous si méchants qu'ils affectent de le paroître, ces messieurs ne respectent ni promesses, ni serments, ni foi, ni loi, c'est-à-dire, ni le ciel ni la terre, pour parvenir à leurs fins. Ils ne regardent les filles d'honneur que comme des amusements qu'on place exprès à la cour pour les empêcher de s'y ennuyer; et plus on a de mérite, plus on est exposé à leurs impertinences dès qu'on les écoute, et à leurs calomnies dès qu'on ne les écoute pas.

Pour les épouseurs, ce n'est pas ici qu'il en faut chercher. Si l'argent ou le caprice ne s'en mêle, on auroit beau se flatter d'être pourvue, la sagesse et les appas y sont également inutiles. Madame de Falmouth est l'unique exemple d'une fille d'honneur bien mariée sans dot; et demandez au pauvre imbécille d'époux pour quelle raison il l'a prise; je suis persuadée qu'il n'en sait

aucune, si ce n'est qu'elle a les oreilles grandes et rouges, et le pied plat. Pour la blonde Yarborough, qui paroissoit si fière de son établissement, elle est femme, pour tout compter, d'un grand flandrin qui, la semaine d'après son mariage, lui fit prendre congé de la ville pour jamais, en vertu de cinq ou six mille livres de rente qu'il possède sur les confins de Cornouaille. Hélas! la pauvre Blague, je la vis partir, il y a bien un an, tirée à quatre chevaux si maigres, que je ne crois pas qu'elle soit encore à moitié chemin de son petit château. Que voulez-vous! toutes les filles ont la folie de se vouloir marier; et, dès qu'elles ont quelque peu de charmes, elles croient qu'il n'y a qu'à se montrer à la cour pour choisir leurs époux. Mais quand cela seroit, c'est la plus sotte condition du monde pour une personne qui a des sentiments.

Croyez-moi, ma chère Temple, c'est si peu de chose que les plaisirs du mariage au prix de ses inconvéniens, que je ne sais comment on peut s'y résoudre. Fuyez donc un si fâcheux engagement, au lieu de le souhaiter. La jalousie, jadis inconnue dans ces innocents climats-ci, devient à la mode. Vous en savez des exemples. De quelque brillante apparence qu'on veuille vous éblouir, n'allez pas de votre esclave faire votre tyran. Maîtresse de votre liberté, vous le serez toujours des autres. Je vais vous donner des preuves assez récentes de la perfidie des hommes pour notre sexe, et de

l'impunité qu'ils trouvent dans tous leurs attentats contre notre innocence.

Le comte d'Oxford [1] devint amoureux d'une comédienne de la troupe du duc [2], belle, gracieuse, et qui jouoit dans la perfection. Le rôle de Roxane, dans une pièce nouvelle, l'avoit mise en vogue, et le nom lui en étoit resté. Cette créature, pleine de vertu, de sagesse, ou, si vous voulez, d'obstination, refusa fièrement les offres de service et les présents du comte d'Oxford. Cette résistance irrita sa passion. Il eut recours aux invectives, et même aux charmes, le tout en vain Il en perdit le boire et le manger. Ce n'étoit pas grand'chose pour lui; mais sa passion devint si violente, qu'il

---

[1] Aubery de Vere, dernier comte d'Oxford, mort le 12 mars 1702, âgé de plus de quatre-vingts ans.

[2] L'auteur d'une Histoire du théâtre anglois, publiée par Curl en 1741, dit que madame Marshall, actrice célèbre, plus connue sous le nom de Roxane, dont elle jouoit le rôle, fut ainsi trompée par le comte d'Oxford. Les particularités de cette aventure, telles qu'elles y sont rapportées, diffèrent peu de ce qu'on lit dans ces Mémoires. On trouve un récit plus détaillé de cette séduction dans les Mémoires de la cour d'Angleterre, par madame Dunois, part. II, p. 71. Madame Marshall, qui joua la première le rôle de Roxane dans *les Reines rivales*, de Lée, appartenoit à la troupe du roi, et non à celle du duc. Lord Orford, je ne sais sur quelle autorité, dit que c'étoit une demoiselle Barker, nom qui paroît tout-à-fait inconnu dans les annales dramatiques de l'Angleterre.

ne jouoit ni ne fumoit plus. Dans cette extrémité, l'amour eut recours à l'hymen. Le comte d'Oxford, premier pair du royaume, a bonne mine, comme vous voyez; il est de l'ordre de la Jarretière, qui relève un air assez noble qu'il a naturellement : enfin, à le voir, on diroit que c'est quelque chose; mais, à l'entendre, on voit bien que ce n'est rien. Cet amant passionné lui fit présenter une belle promesse de mariage authentiquement signée de sa main. Elle ne voulut point tâter de cet expédient; mais elle crut qu'elle ne risquoit rien, lorsqu'il vint le lendemain accompagné d'un ministre et d'un témoin. Une autre comédienne de ses amies signa le contrat, comme témoin pour elle. Le mariage fut fait et parfait de cette sorte. Vous croyez peut-être que la nouvelle comtesse n'avoit plus qu'à se faire présenter à la cour, y prendre son rang, et arborer les armes d'Oxford? Point du tout. Quand il en fut question, on trouva qu'elle n'étoit point mariée; c'est-à-dire, on trouva que le prétendu ministre étoit un trompette du mylord, et le témoin son timbalier. Cet ecclésiastique et ce témoin ne parurent plus après la cérémonie; et l'on soutint à l'autre témoin que la sultane Roxane avoit apparemment cru se marier réellement dans quelque rôle de comédie. La pauvre créature eut beau prendre à partie les lois et la religion violées, aussi-bien qu'elle, par cette supercherie; elle eut beau se jeter aux pieds du roi pour en demander justice; elle n'eut qu'à se

relever; trop heureuse d'avoir une pension de mille écus pour douaire, et de reprendre le nom de Roxane au lieu de celui d'Oxford. Vous me direz que ce n'étoit qu'une comédienne; que tous les hommes n'ont pas les mêmes sentiments; et qu'on peut au moins les écouter quand ils ne font que rendre justice au mérite d'une personne faite comme vous : mais ne vous y fiez pas, quoique vous soyez à même; car je sais que tout le monde ne donne pas dans la prévention nouvelle où l'on est pour la Jennings. Le beau Sydney vous lorgne; mylord Rochester se plait à vous entretenir; et le très sérieux chevalier Lyttelton sent dégourdir sa gravité naturelle en faveur de vos attraits.

Pour le premier, j'avoue qu'il est d'une figure toute propre à séduire les penchants d'une personne de votre âge : mais, quand cette figure seroit accompagnée de quelque chose, comme elle ne l'est pas, et qu'il songeroit aussi sérieusement à vous qu'il veut vous le persuader et que vous le méritez, je ne vous conseillerois pas de songer à lui, pour des raisons qu'il ne m'est pas permis de vous dire à présent.

Le chevalier Lyttelton y va sans doute de bonne foi, puisqu'il paroît honteux de l'état où vous l'avez mis; et je crois que, s'il pouvoit tant faire que d'oublier les chimères dont il a l'imagination remplie sur ce qu'on appelle vulgairement être cocu, le bon homme vous épouseroit, et vous iriez représenter dans son petit gouvernement où

vous passeriez gaîment vos jours à tenir les comptes du ménage et à raccommoder ses serviettes. Quelle gloire d'avoir pour époux un Caton, dont les discours sont pleins de censures, et les censures remplies de travers!

Mylord Rochester est sans contredit l'homme d'Angleterre qui a le plus d'esprit et le moins d'honneur. Il n'est dangereux que pour notre sexe; mais il l'est au point, qu'il n'y a pas de femme qui l'écoute trois fois qui n'en soit pour sa réputation. C'est une bonne fortune qui ne lui peut échapper de façon ou d'autre, puisqu'il la possède dans ses écrits, s'il n'en peut avoir autre chose; et dans le siécle où nous vivons, l'un vaut l'autre à l'égard du public. Cependant rien n'est si dangereux que les insinuations avec lesquelles il s'empare de l'esprit. Il entre dans vos goûts, dans tous vos sentiments; et, tandis qu'il ne dit pas un seul mot de ce qu'il pense, il vous fait croire tout ce qu'il dit. Je m'en vais parier que, de la manière dont il vous a parlé, vous l'avez cru le plus honnête homme du monde et le plus sincère. Je ne saurois comprendre ce qu'il vous veut dans les soins qu'il affecte de vous rendre. Ce n'est pas que vous ne soyez faite de manière à mériter tous les empressements du monde; mais quand il vous auroit tourné la tête, il ne sauroit que faire de la plus jolie créature de la cour; car il y a long-temps que ses débauches y ont mis ordre avec le secours et les faveurs de toutes les cou-

reuses de la ville. Voyez donc, ma chère Temple, ce que c'est que cette habitude effroyable de malignité qui le possède, à la ruine et à la confusion de l'innocence. Un scélérat qui n'a des soins et des empressements pour mademoiselle Temple que pour donner plus de vraisemblance aux calomnies dont il l'a déchirée. Vous me regardez avec étonnement, et semblez douter de la vérité de ce que j'avance; mais je ne veux pas que vous m'en croyiez. Tenez, dit-elle, tirant un papier de sa poche; voyez les vers qu'il a faits à votre louange, tandis qu'il endort votre crédulité par des discours flatteurs et de feints respects.

En disant cela, la perfide Hobart lui fit voir une demi-douzaine de couplets outrés que Rochester avoit faits contre les filles d'honneur précédentes. C'étoit la Price qu'il attaquoit principalement par des traits sanglants et par la plus hideuse anatomie de sa personne qu'on pût imaginer. Hobart n'avoit fait que substituer le nom de Temple à celui de Price. Cela s'accordoit avec le chant et la mesure.

Il n'en fallut pas davantage. La crédule Temple n'eut pas plus tôt entendu chanter ce couplet, qu'elle ne douta plus qu'il ne fût pour elle; et, dans le premier mouvement de sa colère, n'ayant rien plus à cœur que d'en donner le démenti sur-le-champ aux impostures du poëte : Ah! pour celui-là, ma chère Hobart, je n'y puis plus tenir. Je ne me pique point d'être aussi belle qu'une

autre ; mais, ponr les défauts dont parle ce coquin-là, ma chère Hobart, j'ose dire que personne n'en est plus éloignée. Nous sommes seules, et j'aurois presque envie de vous en convaincre.

La complaisante Hobart le voulut bien ; mais, quoiqu'elle lui mît l'esprit en repos, en se récriant avec éloge sur tout ce qui réfutoit la chanson de Rochester, la Temple pensa se désespérer de rage et d'étonnement de ce que le premier homme qu'elle eût écouté, non-seulement ne lui eût pas dit un mot de vrai, mais eût la cruauté de l'accuser à faux ; et, ne trouvant point d'expressions capables de remplir son dépit et la violence de ses ressentiments, elle se mit à pleurer comme une folle.

La Hobart laoonsola le plus tendrement qu'elle put, la gronda de ce qu'elle prenoit si fort à cœur les noirceurs d'un homme dont on connoissoit trop l'infamie pour que de telles impostures eussent lieu ; mais elle lui conseilla de ne lui plus jamais parler ; que c'étoit l'unique moyen de rendre ses projets inutiles, et lui fit voir que le mépris et le sérieux étoient beaucoup plus utiles dans ces occasions qu'un éclaircissement ; que, s'il obtenoit une fois qu'elle l'écoutât, il seroit justifié, mais qu'elle étoit perdue.

Mademoiselle Hobart n'avoit pas tort de donner ces conseils. Elle savoit qu'un éclaircissement la livroit, et qu'il n'y avoit plus de quartier pour elle, si Rochester avoit un sujet si juste de renouveler ses premiers panégyriques pour elle ; mais la

précaution fut vaine. Cette conversation avoit été entendue d'un bout à l'autre par la nièce de la gouvernante. Cette nièce avoit la mémoire du monde la plus fidèle; et comme elle devoit voir Rochester ce même jour, elle répéta trois ou quatre fois cette conversation, pour n'en perdre pas un seul mot lorsqu'elle se donneroit l'honneur d'en faire le récit à son amant. Nous verrons dans l'autre chapitre comme la chose tourna.

---

# CHAPITRE XII.

*Suite des intrigues amoureuses de la cour d'Angleterre.*

La conversation dont on vient de parler n'avoit eu de charmes que pour mademoiselle Hobart; et si la jeune Temple en avoit trouvé le commencement divertissant, la fin l'avoit outrée de colère. A cette indignation succéda la curiosité d'apprendre par quelle raison, s'il étoit bien vrai que Sydney songeât à elle, il ne lui seroit pas permis de l'écouter un peu. La tendre Hobart, qui ne lui pouvoit rien refuser, lui promit cette confidence, dès qu'elle pourroit s'assurer sur sa conduite avec mylord Rochester. On ne lui demanda que trois jours d'épreuve, après lesquels Hobart jura qu'elle lui diroit ce qu'elle souhaitoit savoir. Temple assura qu'elle ne regardoit plus Rochester que comme un monstre de perfidie, et jura ses grands dieux

qu'elle ne l'écouteroit de sa vie, et qu'elle lui parleroit encore moins.

Dès qu'elles furent sorties du cabinet, miss Sara sortit du bain, où durant toute cette conversation elle avoit pensé transir de froid sans oser s'en plaindre. Cette petite créature avoit obtenu de la femme de chambre de mademoiselle Hobart de se pouvoir un peu décrasser à l'insu de sa maîtresse; et l'autre y ayant consenti, je ne sais comme elles avoient fait pour remplir d'eau froide une des cuves; et la pauvre Sara ne faisoit que de s'y mettre, lorsqu'elles furent alarmées de l'arrivée des deux autres. Une séparation de vitrage renfermoit l'endroit du cabinet où les cuves étoient placées. Des rideaux de taffetas de la Chine, qui se tiroient par-dedans ôtoient la vue de ceux qui se baignoient. La femme de chambre de mademoiselle Hobart n'avoit eu que le temps de tirer ces rideaux sur la petite fille, de fermer la porte de la séparation, et d'en ôter la clef avant l'arrivée de sa maîtresse et de mademoiselle Temple.

Elles s'étoient mises sur un canapé placé le long de cette séparation, et mademoiselle Sara, malgré ses alarmes, avoit entendu toute la conversation, et l'avoit parfaitement retenue. Comme la belle ne s'étoit donné tant de peine que pour recevoir plus proprement mylord Rochester, dès qu'elle put se sauver, elle regagna son entresol; et Rochester n'ayant pas manqué d'y grimper à l'heure du rendez-vous, il fut pleinement instruit de tout ce qui

s'étoit passé dans le cabinet. Il admira l'audace de la téméraire Hobart d'oser lui faire une tracasserie de cette nature ; mais, quoiqu'il comprît bien que l'amour et la jalousie en étoient cause, il ne lui pardonna pas pour cela. La petite Sara voulut savoir s'il étoit vrai qu'il en voulût à mademoiselle Temple, comme la Hobart avoit dit ; qu'elle en mouroit de peur. En pouvez-vous douter, répondit-il, puisque cette sincère personne l'a dit ; mais vous voyez aussi que je n'en pourrois profiter, quand la Temple le voudroit bien, puisque mes débauches et les coureuses de la ville y ont mis bon ordre.

La nièce de la gouvernante se mit l'esprit en repos sur cette réponse, jugeant que le reste étoit faux, puisqu'elle pouvoit répondre que cet article n'étoit pas vrai. Mylord Rochester voulut aller dès ce même soir chez la duchesse, pour voir quelle contenance on tiendroit en le voyant, après le beau portrait que mademoiselle Hobart avoit eu la bonté d'en faire.

La Temple ne manqua pas de s'y trouver aussi, dans le dessein de lui faire une mine du plus effroyable dédain qu'elle pût imaginer. Quoiqu'elle se fût mise tout de son mieux, comme elle s'imaginoit que les couplets qu'on lui venoit de chanter étoient dans la poche de tout le monde, elle fut embarrassée de ce que tous ceux qui la rencontroient la croyoient peut-être faite comme Rochester l'avoit dépeinte. Cependant Hobart, qui ne se

tioit pas trop aux promesses qu'elle avoit faites de ne lui parler ni de près ni de loin, ne la quittoit point. Jamais elle n'avoit été si jolie. Chacun lui en disoit quelque chose; mais, à l'air dont elle recevoit toutes ces honnêtetés, on la crut folle. Car, lorsqu'on lui parloit de sa taille, de sa fraicheur ou de ses regards : Bon! disoit-elle, on sait bien que je ne suis qu'une vilaine bête, tout autrement faite que les autres; que ce qui reluit n'est pas or; et que, si j'ai quelque peu de louange à recevoir dans les compagnies, le reste est une misère. La Hobart avoit beau la pousser, elle alloit toujours son train; et, ne cessant de se dénigrer par ironie, on ne pouvoit comprendre à qui diable elle en vouloit.

Lorsque mylord Rochester arriva, elle en rougit d'abord, pâlit ensuite, s'ébranla pour aller à lui, se retint, tira ses gants l'un après l'autre jusqu'au coude; et, après avoir trois fois ouvert et refermé son éventail avec violence, elle attendit qu'il la saluât à son ordinaire; et, dès qu'il eut commencé, la belle fit demi-tour à droite et lui tourna le dos. Rochester n'en fit que sourire; et, voulant que ses ressentiments fussent encore plus marqués, il fit le tour de sa personne, et s'étant planté vis-à-vis d'elle : Mademoiselle, lui dit-il, rien n'est si glorieux que de briller comme vous faites après une aussi fatigante journée. Soutenir une promenade à cheval trois bonnes heures durant, et mademoiselle Hobart au retour,

sans en paroître abattue, voilà ce qui s'appelle un tempérament.

Mademoiselle Temple avoit naturellement le regard tendre; mais elle fut transportée d'une colère si violente, voyant qu'il avoit encore l'effronterie de lui parler, qu'il crut lui voir une grenade allumée dans chaque œil quand elle tourna les yeux sur lui. Hobart la pinça par le bras, sur le point que ce regard alloit être soutenu d'un détachement de reproches ou d'invectives.

Il ne les attendit pas; et, remettant pour une autre fois les remercîments qu'il devoit à mademoiselle Hobart, il se retira tout doucement. Hobart, qui n'avoit garde de s'imaginer qu'il sût rien de l'autre conversation, ne laissa pas d'être fort alarmée de ce qu'il venoit de dire. Mais Temple, prête à suffoquer de tout ce qu'elle savoit pour le confondre sans avoir pu s'en défaire, fit vœu en elle-même d'en avoir le cœur net à la première occasion, malgré la parole qu'elle avoit donnée, quitte pour ne lui plus jamais parler après.

Rochester avoit un espion fidèle auprès de ces belles. C'étoit la petite miss Sara, raccommodée par son conseil et le consentement de sa tante avec mademoiselle Hobart pour mieux la trahir. Il sut par cet espion que la femme de chambre de la Hobart, soupçonnée de l'avoir écoutée dans le cabinet, étoit sortie de son service; qu'elle en avoit pris une autre qu'on croyoit qu'elle ne gar-

deroit pas long-temps, parce qu'elle étoit laide, et qu'elle mangeoit les confitures de mademoiselle Temple. Quoique ces avis fussent de peu de conséquence, on ne laissa pas de louer la petite fille de son exactitude; et, quelques jours après, elle en vint donner un tel qu'on le souhaitoit.

Rochester fut informé par elle que mademoiselle Hobart et sa nouvelle favorite devoient se promener à neuf heures du soir dans le mail du parc; qu'elles devoient changer d'habits l'une avec l'autre, mettre de grandes écharpes, et porter des loups. Elle ajouta que mademoiselle Hobart s'étoit fort opposée à ce projet; mais qu'il avoit fallu céder à la fin, la Temple ayant résolu d'en passer sa fantaisie.

Rochester prit sa résolution sur cet avis. Il fut chercher Killegrew, se plaignit à lui du tour que mademoiselle Hobart avoit osé lui jouer, lui demanda son assistance pour s'en venger, et l'obtint; et l'ayant informé de la manière dont il vouloit s'y prendre, et du rôle qui le regardoit dans cette aventure, ils se rendirent dans l'allée du mail.

Bientôt y parurent nos nymphes en mascarades. Leurs tailles étoient peu différentes, et leurs visages, qui l'étoient beaucoup, étoient couverts de leurs loups. Il n'y avoit que peu de monde au parc; et d'aussi loin que la Temple les vit, elle doubla le pas pour s'en approcher, dans le dessein de laver la tête au perfide Rochester sous la figure

d'une autre, quand Hobart l'arrêtant : Où courez-vous donc? lui dit-elle. N'auriez-vous point envie d'attaquer de conversation ces deux diables pour vous exposer à toutes les impertinences qu'ils sont capables de vous dire? Ces remontrances furent inutiles. La Temple voulut tenter l'aventure; et tout ce qu'on put obtenir fut de ne point répondre à tout ce que Rochester pourroit lui dire.

Elles furent abordées comme elles achevoient de parler. Rochester choisit la Hobart, feignant de la prendre pour l'autre : elle en fut ravie; mais Temple fut fâchée de voir que Killegrew lui tomboit en partage. Ce n'étoit pas à Killegrew qu'elle avoit affaire. Il s'aperçut de sa répugnance; et, faisant semblant de se méprendre à ses habits : Eh! mademoiselle Hobart, lui dit-il, ne tournez pas tant la tête devers eux. Je ne sais par quel hasard vous êtes toutes deux ici; mais je sais bien que c'est fort à propos pour vous, ayant quelques petits avis à vous donner, comme votre serviteur et votre ami.

Ce début donna de la curiosité pour le reste, et mademoiselle Temple parut plus disposée à l'écouter. Killegrew, voyant que les autres s'étoient insensiblement éloignés : Au nom de Dieu! dit-il, de quoi vous avisez-vous de vous déchaîner contre mylord Rochester, que vous connoissez pour le plus honnête homme de la cour, et que vous donnez cependant pour le plus grand scélérat à la

personne qu'il estime et qu'il honore le plus? Que deviendriez-vous, s'il vous plaît, s'il savoit que vous avez fait accroire à mademoiselle Temple que c'est sur elle qu'il a fait certains couplets de chanson, faits, comme vous savez aussi-bien que moi, contre la grosse Price, plus d'un an avant qu'il fût question de la belle Temple? Ne soyez point surprise que j'en sache tant; mais faites un peu d'attention à ce que je vais vous dire de bonne amitié : Votre passion et vos désirs pour la jeune Temple ne sont plus ignorés que d'elle; car, de quelque manière que vous ayez surpris son innocence, on lui rend assez de justice pour croire qu'elle vous traiteroit comme a fait madame de Falmouth, si la pauvre fille savoit ce que vous lui voulez. Je vous conseille donc de ne point pousser les choses plus loin auprès d'une personne trop sage pour vous le permettre; je vous conseille encore de reprendre votre femme de chambre, pour supprimer le scandale de ses discours. Elle dit partout qu'elle est grosse, vous impute le fait, et vous accuse de la dernière ingratitude sur de simples soupçons. Vous voyez bien que je n'invente point ces sortes de choses; mais, afin que vous ne doutiez point que ce ne soit de sa propre bouche que je les tiens, elle m'a parlé de votre conversation dans le cabinet des bains; des portraits que vous y avez faits de tous les hommes de la cour; de la malice artificieuse dont vous avez donné les couplets si peu convenables

à la fille d'Angleterre la mieux faite; de quelle manière la pauvre Temple a donné dans le panneau que vous lui tendiez pour justifier ses appas. Mais ce qu'il pourroit y avoir de plus dangereux pour vous dans ce long entretien, c'est d'avoir révélé certains secrets que la duchesse ne vous a pas apparemment confiés pour en faire part à ses filles d'honneur. Songez-y bien, et ne négligez pas de faire quelque réparation au chevalier Lyttelton pour le ridicule que vous avez pris la peine de lui donner. Je ne sais si c'est de votre femme de chambre qu'il le tient; mais je sais bien qu'il a juré de s'en venger, et qu'il est homme à tenir sa parole : car, afin que vous ne vous trompiez pas à cette mine de stoïcien et à cette gravité de jurisconsulte, je veux bien vous apprendre qu'il est le plus emporté de tous les hommes. Comment! ce sont des choses horribles que ces invectives. Il dit que c'est bien à faire à une coquine comme vous de dénigrer les honnêtes gens par jalousie! qu'il s'en plaindra, si vous continuez; que, si son altesse ne lui fait pas justice, il se la fera lui-même, et vous donnera de son épée dans le ventre, quand ce seroit entre les bras de mademoiselle Temple; qu'il est bien scandaleux que toutes les filles d'honneur passent par vos mains avant de pouvoir se reconnoitre.

Voilà, mademoiselle, ce que j'ai cru devoir vous apprendre. Vous savez mieux que moi si ce

que je viens de vous dire est véritable, et c'est à vous à voir quel usage il vous plaira faire de mes avis. Mais, si j'étois à votre place, je ferois la paix de mylord Rochester auprès de mademoiselle Temple. Encore une fois, qu'il ne sache pas que vous ayez abusé de l'innocence de cette fille pour noircir la sienne. N'en éloignez plus un homme qui l'aime tendrement, et qui, de la probité dont il est, se seroit bien gardé de jeter les yeux sur elle, s'il n'avoit eu dessein de l'épouser.

Mademoiselle Temple avoit exactement tenu sa parole pendant ce discours. Elle n'avoit garde d'y manquer, tant l'étonnement et la confusion l'avoient saisie.

La Hobart et Rochester la joignirent encore tout interdite des merveilles qu'elle venoit d'apprendre, choses incroyables à son avis, qu'on ne pouvoit s'empêcher de croire en examinant leurs circonstances. Jamais embrouillement ne fut pareil à celui dont sa tête fut remplie à ce récit.

Rochester et Killegrew les avoient quittées, qu'elle n'étoit pas encore bien revenue : mais, dès qu'elle eut un peu repris ses esprits, elle regagna Saint-James à grands pas, sans répondre à ce que l'autre lui put dire : et s'étant enfermée dans sa chambre, la première chose qu'elle fit, ce fut d'ôter promptement les habits de mademoiselle Hobart, de peur d'en être contaminée. Après ce qu'elle en venoit d'apprendre, elle ne la considéroit plus que comme un monstre funeste à l'in-

nocence du beau sexe, de quelque sexe qu'elle pût être. Elle rougissoit des privautés qu'avoit eues auprès d'elle une créature dont la femme de chambre étoit grosse sans avoir été dans un autre service que le sien. Elle lui renvoya donc toutes ses hardes, redemanda les siennes, et résolut de n'avoir plus aucun commerce avec elle.

Mademoiselle Hobart, d'un autre côté, qui crut que Killegrew l'avoit prise pour elle en lui parlant, ne pouvoit comprendre ce qui lui faisoit prendre, depuis cette conversation, des airs si surprenants : mais, voulant s'en éclaircir, elle fit rester la femme de chambre de Temple chez elle, fut la trouver elle-même, au lieu de lui renvoyer ses habits; et, voulant la surprendre par quelque petite amitié avant que d'en venir aux éclaircissements, elle entra tout doucement dans sa chambre comme elle alloit changer de linge, et l'embrassa. La Temple se trouvant entre ses bras avant que de l'avoir aperçue, tout ce que Killegrew venoit de lui dire s'offrit à son imagination. Elle crut lui voir les regards d'un satyre, avec des empressements encore plus odieux; et, se démêlant avec indignation d'entre ses bras, elle se mit à faire des cris effroyables, appelant le ciel et la terre à son secours.

Les premières qui vinrent à cette alarme, furent la gouvernante et sa nièce. Il étoit près de minuit. La Temple étoit en chemise, tout effarée, repoussoit avec horreur mademoiselle Hobart, qui ne

s'en approchoit que pour apprendre le sujet de ses transports. Dès que la gouvernante vit cette scène, elle se mit à chanter pouille à la Hobart avec toute l'éloquence d'une vraie gouvernante; lui demanda si c'étoit pour elle que son altesse entretenoit des filles d'honneur; si elle n'avoit point de honte de venir jusque dans leur appartement, à l'heure indue qu'il étoit, pour s'y porter à de telles violences, et jura qu'elle s'en plaindroit dès le lendemain à la duchesse.

Tout cela confirmoit Temple dans ses erreurs; et Hobart fut enfin obligée de s'en aller sans pouvoir faire entendre raison à des créatures qu'elle croyoit toutes folles ou possédées. Le lendemain miss Sara ne manqua pas de conter cette aventure à son amant; lui dit comme les cris de Temple avoient alarmé l'appartement des filles, et comme elle et sa tante, accourant à son secours, avoient pensé surprendre Hobart en flagrant délit.

Deux jours après, l'aventure fut publique, avec plusieurs circonstances qui n'en étoient pas. La gouvernante en faisoit foi, contant partout comme la pudeur de mademoiselle Temple l'avoit échappé belle, et que miss Sara, sa nièce, n'avoit conservé son honneur que parce que les bons avis de mylord Rochester l'avoient dès long-temps obligée de lui défendre tout commerce avec une personne si dangereuse.

Temple sut dans la suite que les couplets qui l'avoient si fort aigrie n'avoient jamais été faits

que pour la Price. Tout le monde l'en assuroit, en concevant une nouvelle horreur pour Hobart sur cette supercherie. Tant de refroidissement après tant de familiarités fit croire à bien des gens que l'aventure n'étoit pas tout-à-fait inventée.

C'étoit assez pour disgracier la Hobart à la cour, et pour la décrier dans la ville; mais la duchesse la soutint comme elle avoit déjà fait; traita l'histoire d'un bout à l'autre de chimère ou de calomnie, gronda Temple de son impertinente crédulité, chassa la gouvernante avec la nièce pour les impostures dont elles soutenoient cette fable, et fit quantité d'injustices pour rétablir l'honneur d'Hobart sans pouvoir en venir à bout. Elle avoit ses raisons pour ne la pas abandonner, comme nous dirons dans la suite.

Mademoiselle Temple, qui ne cessoit de s'accuser d'injustice au sujet de mylord Rochester, et qui, sur la parole de Killegrew, le croyoit l'homme d'Angleterre de la plus grande intégrité, ne cherchoit que l'occasion de se justifier dans son esprit, en lui faisant quelque sorte de réparation pour les rigueurs qu'elle lui avoit tenues. Ces favorables dispositions entre les mains d'un homme comme lui l'auroient pu mener plus loin qu'elle ne croyoit; mais il ne plut pas au ciel de le mettre à portée d'en profiter.

Depuis qu'il étoit à la cour, il n'avoit guère manqué d'en être banni pour le moins une fois l'an; car, dès qu'un mot se trouvoit au bout de sa

langue ou de sa plume, il le lâchoit sur le papier ou dans la conversation, sans aucun égard aux conséquences. Les ministres, les maîtresses, et souvent le maître lui-même, en étoient. S'il n'avoit eu affaire au prince le plus humain qui fut jamais, la première de ses disgrâces eût été la dernière.

Ce fut donc dans le temps que Temple le cherchoit pour lui demander pardon de ce que les noirceurs de mademoiselle Hobart leur avoient à tous deux coûté, que la cour lui fut interdite pour la troisième fois. Il partit sans avoir vu Temple, mena la gouvernante disgraciée à sa maison de campagne, fit son possible pour cultiver quelques dispositions que sa nièce se trouvoit pour le théâtre; mais, voyant qu'il n'y réussissoit pas si bien que dans ses autres instructions, après l'avoir eue quelques mois avec madame sa tante à sa maison de campagne, il ne laissa pas de la faire recevoir dans la troupe du roi l'hiver d'après; et le public lui fut obligé de la plus jolie, mais de la plus mauvaise comédienne du royaume [1].

---

[1] Mademoiselle Barry, fille de Robert Barry, avocat, gentilhomme, qui avoit dérangé sa fortune par son attachement au roi Charles Ier, pour le service duquel il avoit levé un régiment à ses frais. Il paroit qu'elle n'étoit pas aussi mauvaise comédienne que le dit Hamilton; au moins s'il en faut croire Dryden, dans sa préface de *Cléomène* : « Mademoiselle Barry, toujours excellente, s'est surpassée

Talbot arriva d'Irlande pendant que ces choses se passoient à la cour. Il n'y trouva pas mademoiselle d'Hamilton. Elle étoit à la campagne, chez une parente dont on parlera dans la suite. Un reste de tendresse pour elle subsistoit encore dans son cœur, malgré l'absence et ce qu'il avoit promis au chevalier de Grammont en partant. Il cherchoit à s'attacher quelque part pour s'en détacher pendant son absence; mais il ne crut rien voir dans la nouvelle cour de la reine qui méritât son attention. Mademoiselle Boynton [1] s'avisa pourtant d'en avoir pour lui. C'étoit une figure mince et délicate, à laquelle un assez beau teint et de gros yeux immobiles donnoient quelque air de beauté de loin, qui s'effaçoit de près. Elle affectoit d'être languissante, de parler gras, et d'avoir deux ou trois foiblesses par jour. La première fois que Talbot jeta les yeux sur elle, une de ses foiblesses la prit. On lui fit entendre qu'elle s'évanouissoit à son intention. Il le crut, s'empressa pour la secourir; et, depuis cet accident, il se donna quelques airs attendris auprès d'elle, plutôt pour lui sauver la vie que pour lui marquer de la tendresse.

---

dans cette tragédie, et a élevé sa réputation au-dessus de toutes les actrices que j'ai jamais connues». Elle mourut le 7 novembre 1713, âgée de cinquante-cinq ans.

[1] Fille de Matthieu, second fils de Matthieu Boynton, de Barnston, dans la province d'York. La sœur de mademoiselle Boynton épousa le fameux comte de Roscommon.

Ces airs furent bien reçus ; car elle en avoit véritablement été frappée d'abord. C'étoit un des plus grands hommes d'Angleterre, et, selon les apparences, un des plus robustes. Cependant elle laissoit assez voir qu'elle étoit prête à commettre la délicatesse d'une complexion comme la sienne à tout ce qui pourroit en arriver pour devenir sa femme ; et peut-être l'eût-elle été dès-lors, comme elle le fut après, si les charmes de la belle Jennings ne s'y fussent opposés.

Je ne sais par quel hasard elle ne s'étoit point encore offerte à ses yeux. On lui en avoit pourtant beaucoup parlé. Sa conduite, son esprit, et sa vivacité lui furent également vantés. Il le crut sur la foi publique. Il trouva quelque chose d'assez rare de voir la discrétion et la vivacité si bien d'accord à cet âge, principalement au milieu d'une cour toute galante ; mais il trouva tout ce qu'on avoit dit des agréments de sa personne beaucoup au-dessous de la vérité.

S'il ne fut pas long-temps à s'apercevoir qu'il l'aimoit, il ne tarda guère à le dire. Il n'y avoit rien à tout cela qui ne fût dans la vraisemblance, et mademoiselle Jennings crut y pouvoir ajouter foi sans trop se flatter. Talbot avoit du brillant, un bel extérieur, beaucoup de noblesse, pour ne pas dire de faste, dans ses manières. La faveur du duc, qui le distinguoit assez, relevoit tout cela ; mais le plus essentiel de son mérite pour elle étoient quarante mille livres de rentes, indépen-

damment des bienfaits de son maître. Toutes ces qualités étoient du ressort des maximes et règles qu'elle s'étoit proposé de suivre en fait d'amants. Ainsi, quoiqu'il ne vît pas ses penchants entièrement déclarés, du moins il eut la gloire d'en être mieux reçu que ceux qui s'étoient présentés avant lui.

Personne ne se mit en tête de traverser son bonheur; et mademoiselle Jennings, voyant que la duchesse approuvoit les desseins de Talbot, après s'être bien consultée, sentit qu'en l'épousant sans répugnance c'étoit tout ce qu'elle pouvoit faire pour son service, et que sa raison lui étoit plus favorable que son cœur.

Talbot, trop heureux d'une préférence que nul autre n'avoit eue, n'approfondit point si c'étoit à son cœur ou bien à sa raison qu'il en étoit redevable, et ne songea qu'à presser l'accomplissement de son bonheur. On eût juré qu'il y touchoit; mais l'amour ne seroit plus amour s'il ne se plaisoit à reculer les félicités, ou bien à renverser les fortunes de son empire.

Talbot, qui ne trouvoit rien à redire à la personne, à la conversation, ni à la sagesse de mademoiselle Jennings, fut un peu touché d'une nouvelle connoissance qu'elle venoit de faire; et, s'étant mêlé de lui donner quelques petits avis sur ce sujet, il ne s'en trouva pas bien.

Price, fille d'honneur réformée, comme nous avons dit, s'étoit mise, au sortir de chez la du-

chesse, sous la protection de madame de Castelmaine. Elle avoit l'esprit fort amusant. Sa complaisance convenoit à toutes sortes d'humeurs, et la sienne avoit un fonds de gaîté qui réjouissoit partout. Elle avoit fait connoissance avec Jennings avant Talbot. Comme elle savoit toutes les intrigues de la cour, elle les contoit naturellement à mademoiselle Jennings, et les siennes tout aussi naïvement que les autres. Elle en étoit charmée; car, quoiqu'elle ne voulût rien éprouver de l'amour qu'à bonnes enseignes, elle n'étoit pas fâchée d'apprendre par ces récits comme tout cela se passoit. Ainsi, ne se lassant point de l'entendre, elle étoit ravie quand elle pouvoit la voir.

Talbot, qui s'aperçut du goût extrême qu'elle avoit pour cette fille, ne jugea pas que la réputation qu'elle avoit dans le monde fût avantageuse à celle de sa maîtresse, principalement dans un commerce intime. C'est pourquoi, le prenant sur un ton de tuteur plutôt que sur celui d'amant, il s'ingéra de la gronder sur la mauvaise compagnie qu'elle hantoit.

Jennings étoit fière à toute outrance quand elle se le mettoit en tête; et, comme elle aimoit beaucoup mieux la conversation de Price que celle de Talbot, elle prit la liberté de lui dire qu'il se mêlât de ses affaires, et que, s'il n'étoit venu d'Irlande que pour lui donner des leçons sur sa conduite, il n'avoit qu'à prendre la peine d'y retourner.

Il s'offensa d'une sortie qu'on lui faisoit si mal à propos dans les termes où ils en étoient; et, la quittant plus brusquement qu'il ne convenoit aux respects d'un homme bien amoureux, il fit quelque temps le fier; mais il n'en fut pas bon marchand. Il se lassa de ce personnage, quand il vit qu'il ne servoit de rien, et il prit celui d'amant humilié, qui lui servit aussi peu. Son repentir ni ses soumissions ne la ramenèrent pas, et la petite mutine boudoit encore lorsque Jermyn revint à la cour.

Il y avoit plus d'un an qu'il triomphoit des foiblesses de la Castelmaine, et plus de deux que le roi s'ennuyoit de ses triomphes. Son oncle s'en étoit aperçu des premiers, et l'avoit obligé de s'absenter de la cour pour quelque temps, sur le point qu'on alloit lui en envoyer les ordres : car, quoique sa majesté n'eût plus que de certains égards pour madame de Castelmaine, il ne trouva pas bon qu'une princesse qu'il avoit honorée d'une distinction publique, et qui se trouvoit encore couchée sur l'état de ses dépenses pour d'assez gros articles, parût attachée au char du plus ridicule vainqueur qui fut jamais. Il avoit eu plusieurs démêlés avec la belle sur ce sujet, mais toujours inutilement. Ce fut dans le dernier de ces démêlés qu'il lui conseilla de faire plutôt des grâces à Jacob Hall [1] pour quelque chose, que de mettre son argent à

---

[1] Danseur de corde.

Jermyn pour rien, puisqu'il lui seroit encore plus glorieux de passer pour la maîtresse du premier que pour la très humble servante de l'autre. La Castelmaine ne fut pas à l'épreuve de cette raillerie. L'impétuosité de son tempérament s'alluma comme un éclair. Elle lui dit que c'étoit bien à lui qu'il appartenoit de faire de tels reproches à la femme d'Angleterre qui les méritoit le moins; qu'il ne cessoit de lui faire de ces querelles injustes depuis que la bassesse de ses penchants s'étoit déclarée; qu'il ne falloit, pour un goût comme le sien, que des oisons bridés, tels que la Stewart, la Wells, et cette petite gueuse de comédienne [1], qu'il leur avoit depuis quelque temps associée. Des larmes de fureur se mêloient ordinairement à ces orages; ensuite, reprenant le rôle de Médée, la scène se fermoit en le menaçant de mettre ses enfans en capilotade, et son palais en feu. Comment faire avec une furie déchaînée, qui, toute belle qu'elle étoit, ressembloit bien moins à Médée qu'à ses dragons, quand elle étoit dans ses transports?

Le bon prince aimoit la paix, et comme il ne se commettoit guère à ces occasions qu'il ne lui en coûtât quelque chose pour l'avoir, il fallut faire de grands frais pour ce dernier accommodement. Comme ils n'en pouvoient convenir, et que chacun se plaignoit de son côté, le chevalier de Gram-

---

[1] Probablement Nell-Gwin. (Voyez la note de la page 195.)

mont, du consentement des deux parties, fut médiateur du traité. Les griefs et les prétentions lui furent représentés de part et d'autre; et, ce qu'il y a de rare, il trouva le moyen de les contenter tous deux. Voici les articles d'accommodement qu'ils acceptèrent; savoir :

Que madame de Castelmaine abandonneroit Jermyn; que, pour preuve de sa disgrâce, elle consentiroit qu'on l'envoyât faire un tour à la campagne; qu'elle ne feroit plus de railleries au sujet de la Wells, ni de vacarmes sur celui de la Stewart, sans que le roi fût tenu de rien changer en sa conduite pour elle; que, moyennant ces condescendances, il lui donneroit incessamment le titre de duchesse [1] avec tous ses honneurs, tous ses priviléges, et une augmentation d'appointements pour en soutenir la dignité.

Dès que cette paix fut publiée, les censeurs (car il y en a toujours sur les conventions de l'État) prétendirent que le médiateur du traité, jouant tous les jours avec madame de Castelmaine, et n'y perdant jamais, avoit un peu trop appuyé ce dernier article en sa faveur.

Quelques jours après, la Castelmaine ayant pris le titre de duchesse de Cléveland, le petit Jermyn avoit pris le chemin d'une maison de campagne. Il n'avoit tenu qu'à lui d'en revenir au

---

[1] Les lettres-patentes en furent expédiées le 3 août 1670.

bout de quinze jours; et le chevalier de Grammont, en ayant obtenu la permission du roi, l'avoit portée au bon homme Saint-Albans. C'étoit lui porter la vie; mais il eut beau l'envoyer à son neveu, ce fut inutilement. Car, soit qu'il voulût faire déplorer son absence aux beautés de Londres, et les faire crier contre l'injustice du siècle et la tyrannie du prince, il resta plus de six mois à la campagne, faisant du petit philosophe aux yeux des chasseurs du voisinage, qui le regardoient comme un exemple fameux des revers de la fortune.

Cela lui parut si beau, qu'il y seroit resté bien plus long-temps, s'il n'eût entendu parler de mademoiselle Jennings. Il ne fit pas grand cas de ce qu'on lui mandoit de ses charmes, persuadé qu'il en avoit bien vu d'autres. Il fut plus touché de ce qu'on publioit de sa résistance et de sa fierté. Ce fut cette fierté qui lui parut digne de sa colère; et, quittant son exil pour la subjuguer, il arriva dans le temps que Talbot, raisonnablement amoureux, étoit brouillé, selon lui si peu raisonnablement, avec mademoiselle Jennings.

Elle avoit entendu parler de Jermyn comme d'un héros en amour. La Price, en lui contant les aventures de madame de Cléveland, en avoit souvent fait mention, sans rien diminuer de la foiblesse dont la renommée vouloit que ce héros se portât dans les rencontres. Cela n'avoit pas empêché qu'elle n'eût la dernière curiosité de voir un homme

dont la personne entière ne devoit être qu'un trophée mouvant des faveurs et des libertés du beau sexe.

Jermyn étoit donc venu satisfaire cette curiosité par sa présence ; et, quoiqu'on trouvât son brillant un peu rouillé du séjour de la campagne, que sa tête parut plus grosse et ses jambes plus menues qu'à l'ordinaire, la petite tête de Jennings crut n'avoir jamais rien vu de si parfait ; et, cédant à sa destinée, la belle s'en laissa coiffer encore moins raisonnablement que les autres. On s'en aperçut avec quelque étonnement ; car on attendoit quelque chose de plus de la délicatesse d'une personne jusqu'alors assez difficile.

Jermyn ne fut point surpris de cette conquête, quoiqu'il y fût assez sensible ; car son cœur y prit bientôt autant de part que sa vanité. Talbot, qui vit avec étonnement la rapidité de cette conquête et la honte de sa défaite, en pensa crever de dépit et de jalousie : mais il crut qu'il étoit plus honorable d'en crever que de marquer inutilement l'un ou l'autre ; et, s'étant paré d'une feinte indifférence, il se mit à l'écart pour voir quelle fin auroit un entêtement qui commençoit de cet air.

Cependant Jermyn jouissoit tranquillement du plaisir de voir les penchants de la plus jolie et de la plus extraordinaire créature d'Angleterre déclarés pour lui. La duchesse, qui l'avoit prise sous sa protection depuis qu'elle avoit refusé de se mettre sous celle du duc, sonda les intentions

de Jermyn pour elle, et fut contente des assurances que lui donnoit un homme dont la probité surpassoit de beaucoup le mérite en amour. Il laissa donc voir à toute la cour qu'il vouloit bien l'épouser, quoiqu'il ne voulût pas la presser sur la conclusion. Tout le monde faisoit compliment à la belle Jennings d'avoir réduit à cet état la terreur des maris et le fléau des amants. La cour étoit dans l'attente de ce miracle, et la petite Jennings dans celle d'un établissement heureux et prochain : mais il faut toujours compter avec la fortune avant que de compter sur la certitude des félicités.

Le roi n'avoit pas coutume de laisser si longtemps mylord Rochester en exil. Celui-ci s'en ennuya; et, trouvant mauvais qu'il l'oubliât, il fut droit à Londres attendre qu'il plût à sa majesté de l'y rappeler. Il s'établit d'abord au milieu de ce qu'on appelle la cité, quartier des gros bourgeois et des riches marchands, où la politesse, à la vérité, ne règne pas tant qu'à la cour; mais où les plaisirs, le luxe et l'abondance règnent avec moins d'agitation et plus de bonne foi. Son dessein, au commencement, n'étoit que de se faire initier aux mystères de ces habitants fortunés; c'est-à-dire, en changeant de nom et d'habits, d'être admis à leurs festins, à leurs commerces de plaisirs, et, suivant les occasions, à ceux de mesdames leurs épouses.

Comme son esprit étoit de la portée de tous les

esprits qu'il vouloit, il faut voir comme il s'insinua dans l'épaisseur de celui des opulents échevins, et dans la délicatesse de celui de leurs tendres et très magnifiques moitiés. Il étoit de toutes les parties et de toutes les assemblées; et tandis qu'il déclamoit avec les maris contre les fautes et les foiblesses du Gouvernement, il aidoit à leurs femmes à chanter pouille aux vices des dames de la cour, et à se révolter contre les maîtresses du roi. Il disoit avec elles que c'étoit pour la charge du pauvre peuple que ce maudit usage étoit introduit; que les beautés de la cité valoient bien celles de l'autre bout de la ville, et que cependant un honnête mari trouvoit dans leur quartier que c'étoit bien assez d'une femme : ensuite de quoi, renchérissant sur tous leurs murmures, il disoit qu'il ne comprenoit pas que le feu du ciel ne fût point déjà tombé sur White-Hall; vu qu'on y souffroit des garnements comme Rochester, Killegrew et Sydney, qui soutenoient que tous les maris de Londres étoient cocus, et leurs femmes fardées. Cela l'avoit rendu si cher et si désiré dans toutes leurs coteries, qu'il se lassa de l'empiffrerie des festins et de l'empressement des marchands.

Mais, bien loin de s'approcher du quartier de la cour, il s'enfonça dans les retraites les plus reculées de la cité; et ce fut là que, changeant encore d'habit et de nom pour un nouveau personnage, il fit sous main courir des billets, portant

qu'il étoit arrivé depuis quelques jours un médecin allemand [1] farci de secrets merveilleux et de remèdes infaillibles. Les secrets étoient de lire dans le passé, comme de prédire l'avenir, par le secours de l'astrologie. La vertu des remèdes consistoit principalement à soulager en peu de temps les pauvres filles de tous les maux et de tous les accidents où elles pouvoient être tombées, soit par trop de charité pour le prochain, soit par trop de complaisance pour elles-mêmes.

Ses premières pratiques, ne s'étendant que sur le voisinage, ne furent pas fort considérables; mais sa réputation s'étant bientôt répandue jusqu'à l'autre bout de la ville, bientôt arrivèrent les soubrettes de la cour et les femmes de chambre de qualité, qui, sur les merveilles qu'elles publioient du médecin allemand, furent suivies de quelques-unes de leurs maitresses.

Parmi les ouvrages d'esprit peu sérieux, jamais il n'y en eut de si agréables et de si remplis de feu que ceux de mylord Rochester; et de tous ses ouvrages, le plus ingénieux et le plus divertissant, est un détail de toutes les fortunes et des différentes aventures qui lui passèrent par les mains pendant qu'il professoit la médecine et l'astrologie dans les faubourgs de Londres.

La belle Jennings pensa bien être placée dans

---

[1] L'évêque Burnet, dans la vie de Rochester, confirme cette aventure.

ce recueil; mais l'aventure qui la sauva n'empêcha pas qu'on n'apprît dans la suite le dessein qu'elle avoit eu de rendre visite au diseur de bonne aventure.

Les premières femmes de chambre qui l'avoient consulté n'étoient autres que celles des filles d'honneur. Elles avoient grand nombre de questions à faire, et quelques doutes à proposer, tant sur leur compte que sur celui de leurs maîtresses: elles eurent beau se déguiser, il en reconnut quelques-unes, comme, par exemple, celle de la Temple, de la Price, et celle que la Hobart avoit depuis peu chassée. Ces créatures en étoient revenues, les unes émerveillées, les autres toutes remplies de frayeur. Celle de mademoiselle Temple jura qu'il l'avoit assurée qu'elle auroit la petite vérole, et sa maîtresse l'autre, dans deux mois au plus tard, si sa dite maîtresse ne se donnoit de garde d'un homme habillé en femme. La soubrette de la Price assura que, sans la connoître, n'ayant fait que lui regarder dans la main, il lui avoit d'abord dit que, selon le cours des étoiles, il falloit qu'elle fût au service de quelque bonne personne, qui n'avoit point d'autre défaut que celui d'aimer le vin et les hommes. Chacune enfin, frappée de quelque chose de particulier touchant ses affaires, en avoit alarmé ou diverti sa maîtresse, n'ayant pas manqué, selon la coutume, d'ajouter à la vérité, pour rendre la chose plus merveilleuse.

Price en entretenoit un jour sa nouvelle amie,

et le diable tenta sur-le-champ sa nouvelle amie d'aller en personne voir ce que c'étoit que ce nouveau magicien.

L'entreprise étoit des plus étourdies ; mais elle l'étoit moins que la petite Jennings, qui croyoit qu'on pouvoit se moquer des apparences, pourvu qu'on fût innocente dans le fond. Price étoit la complaisance même ; et, cette belle résolution prise, on ne songea plus qu'aux moyens de l'exécuter.

Jennings étoit très difficile à déguiser, à cause de son éclat extrême, et de quelque chose de singulier dans son air et ses manières. Cependant, après avoir bien rêvé, ce qu'elles imaginèrent de mieux, fut de s'habiller comme les filles qui vendent des oranges [1] aux comédies et dans les pro-

[1] Il paroît que les personnes de haut rang se livroient alors à ces sortes d'amusements. « Vers ce temps (1688), dit l'évêque Burnet, la cour tomba dans une autre extravagance, celle des mascarades. Le roi, la reine et toute la cour se promenoient masqués, alloient incognito dans des maisons, y dansoient et faisoient beaucoup d'autres folies. Ils se déguisoient de manière qu'il étoit impossible de les reconnoître sans être dans le secret. Ils alloient en chaise à porteurs de louage. Une fois les porteurs de la reine se retirèrent sans l'attendre, ne sachant qui elle étoit. Fort en peine de se trouver ainsi seule, elle revint à White-Hall dans un fiacre : il y en a même qui assurent que ce fut dans une charrette. *Burnet's History*, vol. I, p. 368.

menades publiques. Cela fut bientôt fait. La Price se travestit à peu près de même. Elles prirent chacune un panier d'oranges; et, s'étant embarquées dans un fiacre, elles s'abandonnèrent à la fortune, sans autre escorte que celle du caprice et de l'indiscrétion.

La duchesse étoit à la comédie avec sa sœur: mademoiselle Jennings s'en étoit dispensée sur une feinte indisposition. Elle nageoit dans la joie, voyant cet heureux commencement de leur aventure; car elles s'étoient déguisées, avoient traversé le parc, et pris leur fiacre à la porte de White-Hall sans aucun obstacle. Elles s'en félicitoient réciproquement; et la Price, ayant bien auguré de l'issue de leur entreprise par un début si fortuné, s'avisa de demander à sa compagne ce qu'elles alloient faire chez le sorcier, et ce qu'elles avoient à lui proposer.

Mademoiselle Jennings lui dit que, pour elle, c'étoit la curiosité plutôt qu'autre chose qui l'y menoit; qu'elle étoit pourtant résolue de lui demander, sans nommer personne, par quel hasard un homme amoureux d'une jeune personne assez jolie ne se pressoit pas de l'épouser, puisque cela devoit être assez divertissant, et qu'il ne tenoit qu'à lui. La Price lui dit en riant que, sans aller au devin, rien n'étoit plus aisé que d'expliquer cette énigme, lui en ayant déjà dit quelque chose dans le journal des actions de madame de Cléveland.

A cet endroit de la conversation, elles se trouvèrent assez près de la comédie. La Price, après un moment de réflexion, lui dit que, puisque la fortune les favorisoit, il s'offroit une belle action à leur courage, qui étoit d'aller vendre leurs oranges jusque dans la salle de la comédie, à la barbe de la duchesse et de toute sa cour.

La proposition se trouvant digne des sentiments de l'une et de la vivacité de l'autre, elles mirent pied à terre, payèrent leur fiacre, et, se coulant le long d'une infinité de carrosses, elles gagnèrent à grand'peine la porte de la comédie. Sydney, plus beau que le bel Adonis, et plus paré qu'à son ordinaire, y descendoit. La Price l'aborda témérairement comme il se donnoit un coup de peigne; mais il étoit trop occupé de lui-même pour songer à elle, et passa sans daigner lui répondre.

Killegrew fut le second qui débarqua. La belle Jennings, un peu rassurée de ce qu'elle avoit vu faire à l'autre, s'avança vers lui, lui présentant son panier, tandis que la Price, plus faite au langage, lui disoit d'acheter ses belles oranges. Pas pour le présent, dit-il en les regardant avec attention; mais, si tu veux demain au matin m'amener cette petite fille, cela te vaudra toutes les oranges des boutiques. Et tandis qu'il tenoit ce discours à l'une, il tenoit la main sous le menton à l'autre, en visitant quelque peu sa gorge. Ces familiarités faisant oublier à la petite Jennings le personnage

qu'elle représentoit, après l'avoir repoussé le plus rudement qu'elle put, elle lui dit avec indignation qu'il étoit bien insolent d'oser... Ha! ha! dit-il, voici, ma foi, qui est nouveau! une petite p..... qui, pour faire valoir sa marchandise, fait la précieuse, et prétend avoir des sentiments!

Price vit bien qu'elle ne feroit rien qui vaille dans un lieu si dangereux; et, l'ayant prise sous le bras, elle l'emmena tout émue encore de l'insulte qu'on venoit de faire à sa fierté.

Mademoiselle Jennings, ne voulant plus vendre des oranges à ce prix, fut tentée de s'en retourner sans mettre fin à l'autre aventure; mais, Price lui mettant devant les yeux la honte de tant de foiblesse après tant de valeur, elle consentit à voir promptement l'astrologue, afin d'être de retour avant la fin de la comédie.

Elles avoient un billet d'adresse; mais il n'en fut pas besoin : le cocher qu'elles venoient de prendre leur dit qu'il savoit bien ce qu'elles cherchoient, et qu'il en avoit déjà mené plus de cent chez le médecin d'Allemagne. Elles n'en étoient plus qu'à la moitié d'une rue, lorsque la fortune s'avisa de leur tourner le dos.

Brounker [1] avoit dîné par hasard chez un mar-

---

[1] Gentilhomme de la chambre du duc d'York. Mylord Clarendon en dit beaucoup de mal dans la continuation de sa vie, p. 269. Il étoit frère du vicomte Brounker, président de la société royale.

chand de ces quartiers; et justement, comme il en sortoit, elles firent arrêter leur fiacre; c'étoit vis-à-vis de lui. Deux vendeuses d'oranges en carrosse, dont l'une paroissoit avoir un fort joli visage, lui donnèrent de l'attention. Il étoit volontiers curieux de ces sortes d'objets.

C'étoit l'homme de la cour qui avoit le moins d'estime pour le beau sexe, et le moins de miséricorde pour sa réputation. Il n'étoit point jeune, sa figure étoit désagréable; cependant, avec beaucoup d'esprit, il avoit un penchant infini pour les femmes. Il se rendoit justice sur son mérite; et, persuadé qu'il ne pouvoit réussir qu'auprès de celles qui voudroient de son argent, il étoit en guerre avec toutes les autres. Il avoit à quatre ou cinq milles de Londres une petite maison de campagne, toujours meublée de quelques grisettes [1]: du reste, fort homme de bien, et le premier joueur d'échecs du royaume.

Price, alarmée de l'attention dont les examinoit l'ennemi le plus dangereux qu'elles pussent rencontrer, détourna la tête, dit à sa compagne d'en faire autant, et au fiacre d'avancer.

Brounker les suivit à pied sans qu'elles s'en fussent aperçues, et le carrosse étant arrêté vingt ou trente pas plus loin, elles en sortirent. Il venoit

---

[1] Brounker, Love's squire, thro' all the field array'd,
No troop was better clad, nor so well paid.
ANDREW MARVELL's Poems, t. II, p. 95.

derrière, et fit d'elle le jugement qu'auroit fait un homme moins téméraire dans ses préjugés. Il ne douta pas que mademoiselle Jennings ne fût une jeune créature qui cherchoit fortune, et que Price ne fût sa femme d'affaires. Il avoit été surpris de les voir beaucoup mieux chaussées qu'il n'appartenoit à leur état, et que la petite orangère, en sortant d'un carrosse fort haut, eût montré la plus jolie jambe qu'on pût voir; mais, comme cela ne gâtoit rien pour ses desseins, il résolut de l'acquérir à quelque prix que ce fût pour la mettre dans son sérail.

Il les aborda comme elles donnoient leurs paniers en garde au cocher, avec ordre de les attendre justement dans cet endroit. Brounker se mit d'abord entre elles; et, dès qu'elles le virent, elles en furent tout éperdues; mais, sans faire attention à leur surprise, tirant Price à l'écart d'une main, en tirant sa bourse de l'autre, il entroit en matière, quand il vit qu'elle tournoit le visage de l'autre côté sans lui répondre ni le regarder. Comme cette action ne lui parut pas naturelle, il la regarda sous le nez, malgré qu'elle en eût. Il en fit autant à l'autre; et les ayant d'abord reconnues l'une et l'autre, il n'eut garde d'en faire semblant.

Le vieux renard se possédoit à merveille dans ces occasions; et, les ayant un peu tourmentées pour leur ôter tout soupçon, il les quitta, disant à Price qu'elle étoit bien sotte de refuser ses offres, et que la petite créature ne gagneroit peut-être pas

d'un an ce qu'il ne tenoit qu'à elle de gagner dans un jour; que les temps étoient bien changés depuis que les filles d'honneur de la reine et de la duchesse couroient sur le marché des pauvres aventurières de la ville. Il regagna son carrosse en disant cela, tandis qu'elles se cachoient le nez, en louant Dieu de bon cœur de ce qu'il leur avoit fait la grâce de sortir de ce danger sans être découvertes.

Brounker, de son côté, qui n'eût pas pris mille belles guinées de cette rencontre, louoit le Seigneur de ce qu'elles n'étoient pas assez alarmées pour rompre leur dessein; car il ne doutoit pas que mademoiselle Price ne menât la petite Jennings en bonne fortune. Il avoit d'abord compris qu'il n'auroit pas profité d'une découverte qui ne leur auroit d'abord donné que de la confusion. C'est pourquoi, bien que Jermyn fût le meilleur de ses amis, il sentoit une joie secrète de n'avoir pas empêché qu'il ne fût cocu avant d'être marié. La crainte qu'il eut de le sauver de cette aventure fit qu'il s'éloigna d'elles avec les précautions qu'on vient de dire.

Pendant qu'elles avoient essuyé ses alarmes, leur cocher s'étoit pris de paroles avec certains galopins de la rue, assemblés autour du carrosse pour en escamoter les oranges. Des paroles on vint aux coups. Elles virent le commencement du combat, lorsque après avoir abandonné le projet de voir le diseur de bonne aventure, elles

étoient revenues pour se mettre en carrosse. Leur cocher avoit de l'honneur, et ce fut avec grande peine qu'elles obtinrent de lui de livrer leurs oranges à la populace pour se tirer d'affaire. S'étant donc rembarquées après mille frayeurs, et après avoir entendu quelques paroles libres qui s'étoient distinctement prononcées pendant le combat, les belles regagnèrent le palais de Saint-James, faisant vœu de ne plus aller chez les devins au travers des frayeurs et des alarmes qu'elles venoient d'essuyer.

Brounker, qui, selon le peu d'estime qu'il avoit pour la sagesse du beau sexe, auroit mis sa main au feu que la belle Jennings n'étoit pas revenue de cette expédition comme elle y étoit allée, ne laissa pas d'en garder religieusement le secret, parce qu'il vouloit absolument que le bienheureux Jermyn épousât une petite coureuse de bonnes fortunes, qui se donnoit pour le modèle de la sagesse, afin qu'il pût, dès le lendemain de son mariage, lui faire compliment sur la créature qu'il avoit épousée. Mais il ne plut pas au ciel de lui donner ce plaisir, comme nous verrons dans la suite.

Mademoiselle d'Hamilton étoit à la campagne chez une de ses parentes, comme on a dit. Le chevalier de Grammont avoit beaucoup souffert pendant cette petite absence, parce qu'il ne lui fut pas permis d'y faire une visite, sous quelque prétexte que ce pût être. Le jeu, toujours favorable

pour lui, n'étoit pas d'un petit secours dans l'extrémité de son impatience.

Mademoiselle d'Hamilton revint enfin. Madame Wetenhall voulut la ramener par politesse, en apparence. La cérémonie, partout employée jusqu'à outrance, est le cheval de bataille de la noblesse campagnarde. Cette civilité n'étoit pourtant que le prétexte dont on se servoit pour faire consentir un mari quelque peu bizarre au voyage de madame sa femme. Peut-être se fût-il donné lui-même l'honneur de conduire mademoiselle d'Hamilton jusqu'à Londres, s'il n'eût été occupé de certaines remarques sur l'histoire ecclésiastique, auxquelles il travailloit depuis long-temps. On n'eut garde de le détourner de ce travail : madame Wetenhall n'y auroit pas trouvé son compte.

Cette dame [1] étoit ce qu'on appelle proprement une beauté tout angloise; pétrie de lis et de roses, de neige et de lait quant aux couleurs; faite de cire, à l'égard des bras et des mains, de la gorge et des pieds; mais tout cela sans âme et sans air. Son visage étoit des plus mignons; mais c'étoit toujours le même visage : on eût dit qu'elle le tiroit le matin d'un étui pour l'y remettre en se couchant, sans s'en être servie durant la journée.

---

[1] Élizabeth, fille du chevalier Henri Bedingfield, et femme de Thomas Wetenhall d'Hextall-Court, auprès d'East Peckham, dans la province de Kent.

(Voy. le Baronnetage anglois de Collins, p. 216.

Que voulez-vous? La nature en avoit fait une poupée dès son enfance; et poupée jusqu'à la mort resta la blanche Wetenhall. Son mari, M. de Wetenhall, avoit étudié pour être d'église; mais son frère aîné s'étant laissé mourir dans le temps que celui-ci finissoit ses études, au lieu de prendre les ordres, il prit le chemin d'Angleterre, et mademoiselle Bedingfield, dont nous parlons, pour femme.

Il n'étoit pas mal fait, mais il avoit un air spéculatif et sérieux, fort propre à donner des vapeurs. Du reste, elle pouvoit se vanter d'avoir un des grands théologiens du royaume pour époux. Il étoit tous les jours collé sur les livres, se couchoit de bonne heure pour se lever matin. Sa femme le trouvoit ronflant quand elle se mettoit au lit; et, quand il le quittoit, il la laissoit profondément endormie. Sa conversation eût été vive pendant le repas, si madame Wetenhall eût possédé comme lui le Docteur angélique, ou qu'elle eût aimé la dispute : mais, n'étant curieuse ni de l'un ni de l'autre, le silence régnoit à leur table comme à celle d'un réfectoire.

Elle avoit souvent témoigné un extrême désir de voir la ville de Londres; mais, quoiqu'ils en fussent à la plus petite journée du monde, jamais elle n'avoit pu satisfaire cette envie; et ce n'étoit donc pas sans raison qu'elle s'ennuyoit de la vie qu'on lui faisoit mener à Peckham. L'oisiveté d'un lieu si triste par sa situation, lui parut insuppor-

table; et, comme elle avoit la folie de croire, ainsi que beaucoup d'autres femmes, que la stérilité leur est une espèce de reproche, elle étoit assez scandalisée de voir qu'on l'en pouvoit soupçonner : car elle étoit persuadée que, quoique le ciel lui refusât des enfants, elle avoit tout ce qu'il falloit pour en avoir, si c'étoit la volonté du Seigneur. Cela l'avoit portée à faire quelques réflexions, et quelques raisonnements sur ces réflexions ; comme, par exemple, que, puisque son époux aimoit mieux vaquer à ses études qu'aux devoirs du ménage, feuilleter de vieux livres que de jeunes appas, et songer à ses amusements plutôt qu'à ceux de sa femme, il lui seroit permis d'écouter quelque amant nécessiteux par charité réciproque, sauf à faire les choses à telle fin que de raison, et diriger ses intentions de manière que le malin esprit n'eût que voir dans cette affaire. M. Wetenhall, partisan zélé de la doctrine des casuistes, n'eût peut-être pas approuvé ces décisions ; mais il ne fut pas consulté.

Le malheur étoit que dans le solitaire Peckham, non plus que dans ses stériles environs, rien ne s'offroit pour les desseins ni pour les secours de la pauvre Wetenhall. Elle y séchoit sur pied, et ce fut de peur d'y mourir de solitude ou d'inanition qu'elle eut recours à la pitié de mademoiselle d'Hamilton.

Elles avoient fait connoissance à Paris, où We-

tenhall l'avoit menée six mois après son mariage pour acheter des livres. Mademoiselle d'Hamilton, qui l'avoit fort plainte dès-lors, voulut bien passer quelque temps à la campagne avec elle, dans l'espérance de la tirer de captivité par cette visite; et le projet avoit réussi.

Le chevalier de Grammont, averti du jour qu'elles devoient arriver, porté sur les ailes de l'amour et de l'impatience, avoit obtenu de George Hamilton d'aller avec lui les recevoir à quelques milles de Londres. L'équipage où ils se mirent pour cette galante cérémonie étoit digne de sa magnificence. On peut croire aussi que, dans une telle occasion, sa personne n'étoit pas négligée. Cependant, malgré son impatience, il ne laissa pas de modérer l'ardeur du cocher, de peur d'accident, la prudence lui paroissant préférable aux empressements sur la route. Les dames parurent enfin; et mademoiselle d'Hamilton lui paroissant dix ou douze fois plus belle qu'elle n'étoit au partir de Londres, il eût donné sa vie pour un accueil comme celui qu'elle fit à son frère.

Madame Wetenhall en fut pour sa part dans les louanges qui, à cette entrevue, se prodiguèrent à la beauté; et sa beauté en sut bon gré à ceux qui lui faisoient cet honneur. Comme Hamilton la regardoit avec une attention qui paroissoit assez tendre, elle regardoit Hamilton comme un homme assez propre aux petits projets dont elle étoit convenue avec sa conscience.

Dès qu'elle fut à Londres, la tête pensa lui tourner de contentement et de félicité. Tout lui paroissoit enchantement dans cette superbe ville, elle qui, de celle de Paris, n'avoit jamais vu que la rue Saint-Jacques et quelques boutiques de libraires. Elle logeoit chez mademoiselle d'Hamilton. Elle fut présentée, vue et approuvée dans toutes les cours.

Le chevalier de Grammont, inépuisable en fêtes et en galanteries, se servant du prétexte de cette belle étrangère pour étaler sa magnificence, ce n'étoient que bals, concerts, comédies, promenades par terre, promenades par eau, collations superbes partout. La Wetenhall étoit d'une merveilleuse sensibilité pour des plaisirs dont la plupart étoient nouveaux pour elle. Il n'y avoit que la comédie qui l'ennuyoit un peu, quand c'étoient des pièces sérieuses. Elle convenoit pourtant que le spectacle étoit bien touchant quand on tuoit bien du monde sur le théâtre, et trouvoit que les comédiens étoient de grands drôles bien faits, qu'il valoit mieux voir en vie.

Hamilton en étoit raisonnablement bien traité, s'il y avoit de la raison à un homme amoureux qui demande toujours quelque chose. Il faisoit son possible pour qu'elle se déterminât sur l'exécution des projets qu'elle avoit faits à Peckham. Madame Wetenhall le trouvoit fort à son gré. C'est celui qu'on a vu servir en France avec quelque distinction. Il étoit agréable et bien fait. Toutes

les commodités imaginables conspiroient à l'établissement d'un commerce dont les commencements avoient été trop vifs pour le voir languir avant la fin : mais à mesure qu'on la pressoit sur la conclusion, le courage lui manquoit, et des restes importuns de quelques scrupules qu'elle n'avoit pas bien examinés la tenoient en suspens. Il est à croire qu'un peu de persévérance les auroit vaincus. Cependant les choses en demeurèrent là pour cette fois. Hamilton, ne pouvant comprendre ce qui la retenoit, puisque les premiers et les plus grands frais de l'engagement lui paroissoient faits à l'égard du public, s'avisa de l'abandonner à ses irrésolutions, au lieu de la redresser par de nouveaux empressements. Il n'étoit pas naturel de s'arrêter en si bon chemin pour de tels obstacles : mais il s'étoit déjà laissé coiffer de chimères et de visions qui le refroidirent mal à propos, pour s'égarer inutilement dans une autre poursuite.

Je ne sais si la petite Wetenhall s'en donna le tort, mais elle en fut extrêmement mortifiée. Bientôt après il fallut retourner à ses choux et à ses dindons de Peckham. Elle s'en pensa désespérer; ce séjour lui paroissoit mille fois plus effroyable depuis qu'elle eut tâté de Londres. Cependant, comme la reine devoit partir dans un mois pour les eaux de Tunbridge, il fallut céder à la nécessité de revoir le philosophe Wetenhall; mais ce ne fut qu'après avoir fait promettre à mademoiselle

d'Hamilton qu'elle ne prendroit point d'autre maison que la sienne, qui étoit à trois ou quatre lieues de Tunbridge, tant que la cour y seroit.

On lui promit qu'on ne l'abandonneroit pas dans sa solitude, et surtout qu'on y méneroit cette fois le chevalier de Grammont, dont l'humeur et la conversation la charmoient; et le chevalier de Grammont, sujet en tout temps à rompre en visière sur les affaires du cœur, lui promit d'y mener George, et la fit rougir jusqu'aux yeux.

La cour partit un mois après pour en passer près de deux dans le lieu de l'Europe le plus simple et le plus rustique, mais le plus agréable et le plus divertissant.

Tunbridge est à la même distance de Londres que Fontainebleau l'est de Paris. Ce qu'il y a de beau et de galant dans l'un et dans l'autre sexe s'y rassemble au temps des eaux. La compagnie, toujours nombreuse, y est toujours choisie. Comme ceux qui ne cherchent qu'à se divertir l'emportent toujours sur le nombre de ceux qui n'y vont que par nécessité, tout y respire les plaisirs et la joie. La contrainte en est bannie; la familiarité établie dès la première connoissance; et la vie qu'on y mène est délicieuse.

On a pour logement de petites habitations propres et commodes, séparées les unes des autres, et répandues partout à une demi-lieue des eaux. On s'assemble le matin à l'endroit où sont les fontai-

nes. C'est une grande allée d'arbres touffus; sous lesquels on se promène en prenant les eaux. D'un côté de cette allée règne une longue suite de boutiques, garnies de toutes sortes de bijoux, de dentelles, de bas et de gants, où l'on va jouer comme on fait à la foire. De l'autre côté de l'allée se tient le marché; et, comme chacun y va choisir et marchander ses provisions, on n'y voit point d'étalage qui soit dégoûtant. Ce sont de petites villageoises blondes, fraiches, avec du linge bien blanc, de petits chapeaux de paille, et proprement chaussées, qui vendent du gibier, des légumes, des fleurs et du fruit. On y fait aussi bonne chère qu'on veut. On y joue gros jeu, et les tendres commerces y vont leur train. Dès que le soir arrive, chacun quitte son petit palais pour s'assembler au boulingrin. C'est là qu'en plein air on danse, si l'on veut, sur un gazon plus doux et plus uni que les plus beau tapis du monde.

Mylord Muskerry avoit à deux ou trois petits milles de Tunbridge une belle maison appelée Summerhill [1]. Mademoiselle d'Hamilton, après avoir passé huit ou dix jours à Peckham, ne put se dispenser d'y venir demeurer pendant le reste

---

[1] Charles, frère ainé de ce seigneur, avoit épousé Marguerite, fille unique d'Ulie Bourk, marquis de Clanrickard, et comte de St. Albans, qui lui apporta en dot la terre de Summerhill, où mourut son père.

(Voy. le baronnetage de Dugdale, t. II, p. 450.)

du voyage. Elle obtint du seigneur Wetenhall, que madame sa femme y vînt aussi; et, quittant le triste Peckham et son ennuyeux seigneur, cette petite cour fut s'établir à Summerhill.

Elles étoient tous les jours à la cour, ou la cour chez elles. La reine se surpassoit dans le soin de faire naître ou de soutenir les divertissements. Elle affecta de redoubler l'aisance naturelle de Tunbridge, au lieu d'en altérer la liberté par les égards et les respects qu'exigeoit sa personne. Elle défendit absolument l'un et l'autre; et renfermant au fond de son cœur les chagrins qu'elle ne pouvoit vaincre, la Stewart menoit en triomphe la tendresse du roi, sans qu'elle lui en fît mauvaise mine.

Jamais l'amour n'avoit vu son empire si florissant que dans ce séjour. Ceux qui s'étoient trouvés atteints avant que d'y venir y sentoient augmenter leurs feux; et ceux qui sembloient les moins faits pour aimer y perdoient leur férocité pour faire un nouveau personnage. Nous n'en citerons d'exemple que celui du prince Robert.

Il étoit brave et vaillant jusqu'à la témérité. Son esprit étoit sujet à quelques travers, dont il eût été bien fâché de se corriger. Il avoit le génie fécond en expériences de mathématiques, et quelques talents pour la chimie. Poli jusqu'à l'excès quand l'occasion ne le demandoit pas; fier, et même brutal, quand il étoit question de s'humaniser; il étoit grand, et n'avoit que trop mauvais air. Son visage étoit sec et dur, lors même qu'il

vouloit le radoucir; mais, dans ses mauvaises humeurs, c'étoit une vraie physionomie de réprouvé.

La reine ayant fait venir les comédiens pour ne laisser aucun vuide dans les plaisirs, ou peut-être pour rendre à mademoiselle Stewart, par la présence de mademoiselle Gwyn, une partie des inquiétudes que lui causoit la sienne, le prince Robert trouva des charmes dans la figure d'une autre petite comédienne appelée Hughes [1], qui mirent à la raison tout ce que ses penchants naturels avoient de plus sauvage. Adieu les alambics, les creusets, les fourneaux, et le noir attirail de la soufflerie; adieu tous les instruments de mathématiques et ses spéculations. Il ne fut plus question chez lui que de poudre et d'essence. L'impertinente voulut être attaquée dans les formes; et, résistant fièrement à l'argent pour vendre ses faveur plus chèrement dans la suite, elle faisoit faire un personnage si neuf à ce pauvre prince, qu'il ne paroissoit pas seulement vraisemblable. Le roi fut charmé de cet événement. On en fit de grandes réjouissances à Tunbridge; mais personne ne fut assez hardi pour en faire des plaisanteries,

---

[1] Mademoiselle Marguerite Hughes étoit attachée à la troupe du roi, et une des premières actrices. Elle eut du prince Rupert une fille nommée Ruperta, qui épousa le lieutenant-général Howe, et mourut fort âgée à Sommerset-House, vers l'année 1740.

On ne se contraignoit pas de même sur le ridicule des autres.

On dansoit tous les jours chez la reine, parce que les médecins le trouvoient bon, et que personne ne le trouvoit mauvais. Ceux qui s'en soucioient le moins aimoient encore mieux cet exercice, pour digérer les eaux, que de se promener. Mylord Muskerry se croyoit en sûreté sur toutes les démangeaisons de sa femme pour la danse; car, quoiqu'il en fût assez honteux, la princesse de Babylone étoit, par la grâce de Dieu, grosse de six ou sept mois, et, pour comble de malheur pour elle, son enfant s'étoit mis tout d'un côté, si bien qu'on ne savoit plus ce que c'étoit que sa figure. La désolée Muskerry voyoit donc partir tous les matins mademoiselle d'Hamilon et madame Wetenhall, tantôt à cheval, tantôt en carrosse, toujours environnées de quelque troupe galante pour les conduire et pour les ramener. Elle se figuroit mille fois plus de délices encore qu'il n'y en avoit aux lieux où elles alloient, et son imagination ne cessoit de danser à Summerhill toutes les contre-danses qu'elle s'imaginoit qu'on avoit dansées à Tunbridge. Elle ne pouvoit plus résister à ces tourments d'esprit, lorsque le ciel, ayant pitié de son impatience et de ses désirs, fit partir mylord Muskerry pour Londres, et l'y retint pendant deux jours; et, dès qu'il eût le dos tourné, la Babylonienne déclara qu'elle vouloit faire un petit voyage à la cour.

Elle avoit un confesseur, aumônier de la maison, qui ne manquoit pas de bon sens. Mylord Muskerry, de peur d'accident, l'avoit recommandée aux conseils et aux bonnes prières de ce prudent ecclésiastique; mais il eut beau la prêcher et l'exhorter à la résidence; il eut beau lui remettre devant les yeux les ordres de son époux, et les dangers où elle s'exposoit dans cet état, et lui dire que, sa grossesse étant une bénédiction particulière du ciel, il falloit tâcher de la conserver, d'autant qu'il en coûtoit peut-être plus qu'elle ne s'imaginoit pour l'obtenir: ses remontrances furent inutiles; mademoiselle d'Hamilton et sa cousine Wetenhall ayant eu la bonté de la confirmer dans sa résolution, elles aidèrent à l'habiller le lendemain matin, et partirent avec elle. Ce ne fut pas trop de toute leur adresse pour mettre quelque sorte de symétrie dans sa taille; mais, ayant à la fin fait tenir un petit oreiller sous son jupon, pour figurer à droite avec son maudit enfant qui s'étoit jeté sur la gauche, elles pensèrent mourir de rire, en l'assurant qu'elle étoit le mieux du monde.

Dès qu'elle parut, on crut qu'elle s'étoit mise en vertugadin pour faire sa cour à la reine; mais on fut charmé de la voir. Ceux qui n'y entendoient point de finesse l'assuroient bonnement qu'elle étoit grosse de deux enfants; et la reine, qui ne laissoit pas de lui porter envie, quelque ridicule qu'elle parût dans cet état, n'eut garde

de tromper ses espérances, sachant le motif de son voyage.

Dès que l'heure des contre-danses fut arrivée, son cousin Hamilton eut ordre de la mener. Elle fit bien quelques petites façons sur son incommodité; mais, se laissant vaincre, pour obéir, disoit-elle, à la reine, jamais on n'a vu de satisfaction si complète que la sienne.

Nous avons déjà remarqué que les plus grands honneurs sont sujets aux plus grands revers. La Muskerry, fagotée comme elle étoit, ne paroissoit pas sentir la moindre incommodité dans le mouvement qu'on se donne dans ces sortes de contre-danses; au contraire, comme elle ne craignoit que la présence de son mari dans le bonheur dont elle jouissoit, elle se dépêchoit de danser tant qu'elle pouvoit, de peur que son mauvais destin ne le ramenât avant qu'elle en eût pris sa suffisance. Ce fut donc en se démenant d'une manière si peu discrète que son oreiller se défit sans qu'elle s'en aperçût, et qu'il tomba dans le beau milieu de la première danse. Le duc de Buckingham, qui la suivoit, le ramassa diligemment, l'enveloppa de son justaucorps; et, contrefaisant les cris d'un enfant nouveau-né, il alloit demandant une nourrice parmi les filles d'honneur pour le pauvre petit Muskerry.

Cette bouffonnerie, jointe à la figure étonnante de la pauvre femme, pensa faire évanouir mademoiselle Stewart; car la princesse de Babylone,

après son accident, étoit efflanquée du côté droit, et toute biscornue de l'autre. Tous ceux qui s'étoient contenus auparavant s'abandonnèrent à l'envie de rire, voyant les éclats que faisoit mademoiselle Stewart. Elle étoit horiblement déconcertée; tout le monde lui faisoit des excuses; et la reine, qui rioit intérieurement plus que toutes les autres, fit semblant de trouver mauvais qu'on se donnât cette liberté.

Tandis que mademoiselle d'Hamilton et madame Wetenhall tâchoient de radouber la Muskerry dans une autre chambre, le duc de Buckingham dit au roi que, s'il étoit permis de faire un peu d'exercice aussitôt après les couches, le seul moyen de rétablir madame de Muskerry seroit de lui donner sa revanche dès qu'on lui auroit remis son enfant. Ce conseil ne parut pas mauvais, et fut suivi. La reine proposa, dès qu'elle parut, une seconde reprise de contre-danses; et, madame de Muskerry l'ayant acceptée, le remède fit son effet, et ne lui laissa pas seulement le souvenir de cette petite disgrâce.

Tandis que ces choses se passoient à la cour du roi, celle du duc d'York s'étoit mise en campagne d'un autre côté. Le prétexte de ce voyage étoit de visiter la province dont il portoit le titre; mais l'amour en étoit le véritable motif. La duchesse s'étoit gouvernée d'une prudence et d'une sagesse, depuis son élévation, qu'on ne pouvoit assez admirer. Ses manières avoient été telles,

qu'elle avoit trouvé le secret de contenter tout le monde; ce qui sembloit encore plus rare que la grandeur de son établissement. Mais, après s'être tant fait estimer, elle s'avisa de vouloir être aimée; ou le maudit amour, pour mieux dire, fut assaillir son cœur au travers de la discrétion, de la prudence et de tous les raisonnements dont elle l'avoit environné.

En vain s'étoit-elle cent fois dit que, si le duc avoit eu la bonté de lui rendre justice en l'aimant, il lui avoit trop fait d'honneur en l'épousant; que, dans les inconstances qui l'entraînoient, c'étoit à elle à prendre patience, en attendant qu'il plût au ciel qu'il s'en corrigeât; que nul exemple n'étoit à suivre pour elle à l'égard des foiblesses qui sembloient l'outrager; mais que, les ressentiments étant encore moins permis, il falloit le ramener par une conduite toute différente de celle qu'il avoit; en vain, dis-je, s'étoit-elle soutenue si long-temps par le secours de ces maximes, quelque solide que soit la raison, et quelque opiniâtre que soit la sagesse, il est de certaines épreuves que leur longueur rend fatigantes, et dont la sagesse et la raison s'ennuient à la fin.

La duchesse d'York étoit la femme d'Angleterre du plus grand appétit. Comme c'étoit un plaisir permis, elle se dédommageoit, en mangeant, de ce qu'elle se retranchoit d'ailleurs. C'étoit aussi quelque chose d'édifiant que de la voir à table. Le duc, au contraire, se livrant sans cesse à de nou-

velles fantaisies, se dissipoit par ses inconstances, et ne faisoit que dépérir, tandis que la pauvre princesse, se nourrissant tout de son mieux, engraissoit que c'étoit une bénédiction. On ne sait combien les choses auroient resté dans cet état, si l'amour, qui vouloit avoir raison d'une conduite si différente de la première, n'eût employé l'artifice, aussi-bien que la force, pour troubler son repos.

Il mit d'abord en jeu le ressentiment et la jalousie, ces deux mortels ennemis de la tranquillité des cœurs. Une grande créature, pâle et décharnée, qu'elle avoit prise pour fille d'honneur, devint l'objet de sa jalousie, parce qu'elle étoit alors celui des empressements du duc. Elle s'appeloit Churchill [1]. L'on ne pouvoit comprendre qu'après avoir eu du goût pour madame de Chesterfield, mademoiselle d'Hamilton et la petite Jennings, il en eût pour un visage comme celui-là; mais bientôt on s'aperçut que quelque chose de plus que cette variété bizarre avoit achevé de l'engager à son service.

La duchesse fut indignée d'un choix qui sembloit ravaler son mérite beaucoup plus que les autres; et dans le temps que le dépit et la jalousie

[1] Elle en eut M. le duc de Berwick et mylady Waldegrave, et épousa ensuite le colonel Godfrey. Elle étoit sœur du célèbre duc de Marlborough. Elle mourut en mai 1730, âgée de quatre-vingt-deux ans.

commençoient à lui donner de l'aigreur, le perfide amour offroit à son attention et à ses ressentiments l'aimable figure du beau Sydney; et, tandis qu'il lui tenoit les yeux ouverts sur sa personne, il les fermoit sur son esprit. Elle en fut éprise avant de s'en apercevoir; mais la bonne opinion que Sydney avoit de son mérite ne lui laissa pas long-temps ignorer la gloire de cette conquête; et, pour la rendre plus certaine, ses regards répondirent témérairement à tout ce que ceux de son altesse avoient la bonté de lui dire, pendant que les charmes de sa personne étoient rehaussés de l'éclat que l'ajustement et la parure y pouvoient ajouter.

La duchesse, prévoyant les conséquences d'un tel engagement [1], combattit fort et ferme contre le penchant qui l'entraînoit; mais mademoiselle Hobart s'étant mise du côté de ce penchant, la combattit elle-même et la vainquit.

Cette fille s'étoit insinuée dans sa confiance par un journal de nouvelles dont elle étoit pourvue pour toute l'année. La cour et la ville en étoient; du reste, ce n'étoit pas son affaire qu'elles fussent toujours véritables; mais elle prenoit soin qu'elles fussent toujours du goût de son altesse. Elle connoissoit aussi celui qu'elle avoit pour la table, et

---

[1] On a prétendu que la découverte de cette amourette fut cause que la duchesse embrassa la religion de son mari pour faire sa paix.

savoit composer ou diversifier les mets qui lui plaisoient. Cela l'avoit rendue nécessaire; mais, voulant l'être davantage, et s'étant aperçue des airs que Sydney se donnoit, comme de ce qui se passoit dans le cœur de sa maîtresse au sujet de Sydney, l'adroite Hobart avoit pris la liberté de lui dire que ce pauvre garçon n'en pouvoit plus d'amour pour elle; que c'étoit dommage qu'un homme fait de cette manière, qui ne perdoit le respect que parce qu'il ne pouvoit plus le garder, se brûlât comme un papillon à la face du public; qu'on s'en apercevroit bientôt, à moins qu'on n'y mît ordre; et qu'elle étoit d'avis que son altesse eût pitié de son état, de façon ou d'autre.

La duchesse lui demanda ce qu'elle vouloit dire par en avoir pitié de façon ou d'autre. Je veux dire, madame, répondit Hobart, que, si sa figure vous déplait, ou que sa passion vous importune, vous lui donniez son congé; ou bien, le retenant à votre service, comme feroient toutes les princesses du monde à votre place, vous me permettiez de lui donner des ordres de votre part sur sa conduite, avec quelque peu d'espérance, pour l'empêcher de devenir fou, en attendant que les moyens se trouvent de l'informer vous-même de vos volontés.... Quoi! dit la duchesse, vous me conseilleriez, Hobart, vous qui m'aimez, de m'embarquer dans un commerce de cette nature aux dépens de ma gloire et aux périls de mille in-

convénients ! Si ces foiblesses sont quelquefois excusables, ce n'est pas dans un rang comme celui que j'occupe ; et ce seroit mal reconnoître les bontés de celui qui m'élève à ce rang, que de.... Bon ! dit la Hobart, ne voit-on pas qu'il ne vous a épousée que parce qu'il en étoit pressé ! La chose faite, je m'en rapporte à vous s'il s'est contraint un moment à marquer le changement de son goût par mille inconstances outrageantes. Ne seriez-vous point d'humeur à persévérer dans l'indolence et l'humilité tandis que le duc, après avoir eu les faveurs, ou mérité les refus de toutes les coquettes d'Angleterre, galope vos filles d'honneur l'une après l'autre, et met à présent son ambition et ses désirs à la conquête de cette haridelle de Churchill ? Quoi ! madame, vos beaux jours se passeront dans une espèce de veuvage à déplorer vos malheurs sans qu'il vous soit permis de vous aider dans les occasions ! Il faudroit être douée d'une patience bien coriace, ou d'une résignation bien endurante pour cela. Je serois vraiment d'avis qu'un époux qui vous oublie nuit et jour prétendît que, pour boire et manger de grand appétit, comme fait, Dieu merci, votre altesse, elle n'eût plus besoin que de bien dormir ! Je suis, ma foi, sa servante. Je vous le répète encore, madame, il n'y a point de princesse dans l'univers qui refusât les hommages d'un homme fait comme Sydney, quand un époux porte les siens ailleurs.

Ces raisons n'étoient pas moralement bonnes, si l'on veut: mais, quand elles auroient été plus mauvaises, la duchesse s'y seroit rendue, tant son cœur étoit d'intelligence avec Hobart pour venir à bout de sa prudence.

Ce commerce s'étoit établi dans le temps que Hobart conseilloit à la jeune Temple de ne point songer aux agaceries du beau Sydney. Pour lui, dès qu'il apprit par la confidente Hobart que la duchesse acceptoit ses hommages, il ne manqua pas de se munir de circonspection et d'égards pour dépayser le public : mais le public n'est pas si sot qu'on pense.

Comme il y avoit trop de surveillans, trop de curieux et trop de connoisseurs dans une grosse cour résidant au milieu d'une grosse ville, la duchesse, pour ne pas commettre les intérêts de son cœur à tant d'inspections, porta le duc d'York à faire le voyage dont nous avons parlé, tandis que la reine et sa cour étoient à celui de Tunbridge.

Ce parti fut prudent; elle s'en trouva bien, et sa cour ne s'en trouva pas mal, à la réserve de mademoiselle Jennings. Jermyn n'étoit pas du voyage; et, selon elle, tout voyage étoit maudit dont Jermyn n'étoit pas. Il étoit engagé dans une entreprise au-dessus de sa vigueur, c'est-à-dire qu'il avoit soutenu la gageure qu'on avoit soutenue et gagnée contre le chevalier de Grammont. Il paria cinq cents guinées qu'il feroit vingt milles

de grand chemin dans une heure sur le même cheval. Le jour qu'il avoit choisi pour cette course étoit celui que mademoiselle Jennings avoit pris pour aller chez le devin.

Jermyn avoit été plus heureux qu'elle dans son entrepise. Il en étoit sorti victorieux; mais, comme son courage avoit fait dans cette épreuve un effort que son tempérament ne put soutenir, en gagnant la gageure il gagna la fièvre. Elle mit sa délicatesse fort bas. La Jennings s'informoit de sa santé; mais c'étoit tout ce qu'elle osoit. Dans les romans modernes, une princesse n'avoit qu'à rendre visite à quelque héros abandonné des médecins pour le guérir dans trois jours : mais, comme ce n'étoit pas mademoiselle Jennings qui avoit donné la fièvre à Jermyn, elle n'étoit pas sûre de la lui ôter, quand elle eût été sûre qu'on n'eût point censuré dans une cour maligne une visite de charité. Ce fut donc sans égard aux inquiétudes qu'elle en pourroit avoir que la cour partit sans lui; mais elle eut le plaisir de faire voir que tout lui déplaisoit dans un voyage qui sembloit faire le plaisir de tous les autres.

Talbot en étoit; et, s'étant flatté que l'absence d'un rival dangereux pourroit produire quelque changement en sa faveur, il étoit attentif à toutes les actions, aux mouvements et aux moindres gestes de la petite Jennings. Il y avoit assurément de quoi bien occuper son attention. Elle n'étoit pas faite pour un sérieux de longue durée : son

tempérament l'emportoit du milieu de ses rêveries les plus distraites, par des saillies de vivacité qui lui faisoient espérer qu'elle oublieroit bientôt Jermyn pour se souvenir que sa tendresse étoit la première qu'elle eût écoutée. Cependant il se tenoit à l'écart avec son amour et ses espérances, estimant qu'il étoit indigne d'un amant outragé de laisser voir la moindre foiblesse ou le moindre retour pour une ingrate qui l'avoit planté là.

Mademoiselle Jennings qui, bien loin de songer à ses ressentiments, ne se souvenoit seulement pas qu'il l'eût aimée, et n'avoit l'esprit rempli que du pauvre malade, en usoit avec Talbot comme si de rien n'eût été. C'étoit à lui qu'elle donnoit le plus souvent la main en entrant ou sortant de carrosse. Elle causoit plus volontiers avec lui qu'avec aucun autre, et faisoit sans dessein tout ce qu'il falloit pour persuader à la cour qu'elle étoit revenue de son penchant pour Jermyn en faveur de son premier amant.

Il en fut persuadé comme les autres; et, jugeant qu'il étoit à propos de changer de personnage pour lui faire connoître qu'il n'avoit jamais changé de sentiments, il alloit lui dire quelque chose de touchant et de bien passionné sur ce sujet. La fortune sembloit lui rendre toutes choses favorables pour cette harangue. Il étoit seul avec elle dans sa chambre; et, pour lui donner plus beau, elle ne cessoit de le railler au sujet de

mademoiselle Boynton. Elle disoit qu'on lui étoit fort obligé d'être du voyage, tandis que la pauvre créature s'évanouissoit d'amour pour lui deux fois le jour à Tunbridge. Ce fut à ce discours que Talbot se crut obligé de commencer celui de ses souffrances et de sa fidélité, lorsque la Temple, un papier à la main, entra dans la chambre de Jennings. C'étoit une lettre en vers que mylord Rochester avoit écrite quelque temps auparavant sur les aventures de l'une et de l'autre cour. Il y disoit, au sujet de la petite Jennings, que Talbot avoit jeté la terreur parmi le peuple de Dieu par sa taille; mais que Jermyn, comme le petit David, avoit vaincu le grand Goliath. Jennings, charmée de cette allusion, lut deux ou trois fois cet endroit, le trouva plus plaisant que Talbot, en rit de tout son cœur dans le commencement; mais prenant un air attendri : Le pauvre petit David, dit-elle avec un profond soupir; et laissant aller sa tête d'un côté pendant cette petite rêverie, quelques larmes coulèrent de ses yeux, qui n'étoient assurément pas pour la défaite du géant. Cela piqua Talbot jusqu'au vif; et, se voyant si ridiculement déchu de ses espérances, il sortit brusquement, et fit vœu de ne plus occuper son cœur d'une petite évaporée, dont les manières n'avoient ni rime ni raison; mais il ne tint pas son courage.

Il n'en alloit pas si mal pour les autres amants de cette cour; car tout en étoit plein, et le voyage

étoit fait exprès. Ce n'étoient que bals et festins sur la route, chasses et promenades pendant les séjours. Les tendres amants songeoient à devenir heureux en chemin faisant, et les beautés qui régloient leur sort ne leur défendoient pas d'espérer. Sydney faisoit sa cour d'une merveilleuse assiduité. La duchesse fit remarquer à M. le duc d'York comme il s'attachoit à lui depuis quelque temps. Son altesse y fit attention, et convint qu'il falloit lui en tenir compte dès la première occasion. Cela arriva bientôt.

Montagu, dont nous avons fait mention, étoit écuyer de madame la duchesse. Il avoit de l'esprit, étoit clairvoyant, et passablement malin. Que faire d'un homme de ce caractère auprès de sa personne, dans le train que prenoient les affaires de son cœur? On en étoit embarrassé; mais le frère aîné de Montagu s'étant fait tuer [1] tout à propos où il n'avoit que faire, le duc obtint pour son frère la charge d'écuyer de la reine qu'il avoit eue; et le beau Sydney fut mis en sa place auprès de la duchesse. Tout cela se rencontroit le mieux du monde, et le duc se savoit bon gré d'avoir trouvé le secret d'avancer ces deux messieurs à la fois sans qu'il lui en coûtât.

[1] Il fut tué devant Bergues, dans le mois d'août 1665: Il se nommoit Edouard. Boyer dit qu'il fut banni de la cour pour avoir offensé la reine en lui serrant la main. Il fut probablement disgracié quelque temps, et en conséquence voyagea dans les pays étrangers.

Mademoiselle Hobart applaudissoit fort à ces promotions. Elle avoit de fréquentes et longues conversations avec Sydney. On le remarqua. Quelques-uns lui firent l'honneur de croire que c'étoit sur son compte. Elle en reçut fort volontiers les compliments. Le duc, qui le crut d'abord, ne cessoit de faire remarquer à la duchesse la bizarrerie du goût de certaines personnes, et comment le garçon d'Angleterre le mieux fait s'étoit coiffé d'un visage à faire peur.

La duchesse avoua que les goûts étoient bien différents, et lui dit qu'il en parloit fort à son aise, lui qui venoit de choisir la belle Hélène pour sa maîtresse. Je ne sais si cette plaisanterie l'avoit fait rentrer en lui-même; mais il est constant qu'il commençoit à n'avoir plus les mêmes empressements pour la Churchill; et peut-être eût-il abandonné cette poursuite, sans l'aventure qui lui donna pour elle un goût tout nouveau.

On étoit de séjour dans un pays ouvert et plain. Quand on tourne en Angleterre, ce sont des plaines de gazon le plus vert et le plus uni du monde. La duchesse y voulut voir courre des lévriers. Elle étoit en carrosse, et toutes les dames à cheval. Chacune de ces dames avoit son écuyer à ses côtés. Il étoit bien raisonnable que leur maîtresse eût le sien. Il étoit à sa portière, qui payoit merveilleusement de mine, s'il ne fournissoit pas beaucoup à la conversation.

Le duc étoit auprès de mademoiselle Churchill,

non pas à lui conter fleurette, mais à la gronder de ce qu'elle étoit mal à cheval. C'étoit la créature du monde la plus paresseuse; et, quoique les filles d'honneur soient d'ordinaire les princesses de la cour les plus mal montées, comme on la vouloit distinguer à cause de sa faveur, on l'avoit mise sur un cheval assez joli, mais un peu vif. Elle se seroit bien passée de cette distinction.

L'embarras et la crainte avoient augmenté sa pâleur naturelle; et, dans cet état, sa contenance achevoit d'en dégoûter le duc, lorsque son cheval, qui en vouloit joindre d'autres, se mit au galop malgré qu'elle en eût; et, s'échauffant à mesure qu'elle faisoit des efforts pour le retenir, il partit enfin à toutes jambes, s'imaginant qu'on le faisoit courir contre le cheval de son altesse.

Mademoiselle Churchill chancela, fit quelques cris, et tomba. La chute ne pouvoit être que rude dans un mouvement si rapide; cependant elle lui fut favorable de toutes les manières; car, sans se faire aucun mal, elle démentit tout ce que son visage avoit fait juger du reste. Le duc mit pied à terre pour la secourir. Elle étoit tellement étourdie, qu'elle n'avoit garde de songer à la bienséance dans cette occasion; et ceux qui s'empressèrent autour d'elle la trouvèrent encore dans une situation assez négligée. Ils ne pouvoient croire qu'un corps de cette beauté fût de quelque chose au visage de mademoiselle Churchill. Depuis cet accident, on s'aperçut que les soins et la tendresse du

duc ne firent qu'augmenter; et l'on s'aperçut, sur la fin de l'hiver, qu'elle n'avoit pas tyrannisé ses désirs, ni fait languir son impatience.

Les deux cours revinrent à peu près dans le même temps, également satisfaites de leurs voyages; la reine attendit pourtant en vain le succès qu'elle en avoit espéré.

Ce fut à peu près dans ce temps que le chevalier de Grammont reçut une lettre de la marquise de Saint-Chaumont, sa sœur, par laquelle on l'avertissoit qu'il ne tenoit qu'à lui de revenir, le roi l'ayant trouvé bon. Il l'auroit trouvé fort bon aussi dans un autre temps, quelques charmes que la cour d'Angleterre eût pour lui; mais, dans l'état où son cœur se trouvoit alors, il ne pouvoit s'y résoudre.

Il étoit revenu de Tunbridge mille fois plus amoureux que jamais. Il avoit, pendant cet agréable voyage, vu tous les jours mademoiselle d'Hamilton, soit dans les marais du sombre Peckham, soit dans les promenades délicieuses du riant Summerhill, ou bien dans les divertissements qui régnoient chaque jour chez la reine; et, soit qu'il l'eût vue à cheval, qu'il l'eût entendue, ou qu'il l'eût vue danser, il lui sembloit bien que, dans tous ces lieux ou dans tous ces états, le ciel n'avoit rien formé de plus digne d'un homme d'esprit et de bon goût. Le moyen donc de songer à s'en éloigner! C'est ce qui lui paroissoit absolument impraticable. Cependant, comme il voulut

se faire quelque mérite auprès d'elle de ce qu'il abandonnoit pour ne bouger d'auprès de ses charmes, il lui montra la lettre de madame sa sœur; mais cette confidence ne tourna pas comme il l'avoit prétendu.

Mademoiselle d'Hamilton, en premier lieu, le félicita sur son rappel. Elle le remercia très humblement du sacrifice qu'il vouloit bien lui faire; mais, comme ce témoignage de tendresse passoit les bornes de la simple galanterie, quelque sensible qu'elle y pût être, elle n'avoit garde d'en abuser. Il eut beau protester qu'il aimoit mieux mourir que de s'éloigner de ses appas, ses appas protestèrent qu'ils ne le reverroient de leur vie, s'il ne partoit incessamment. Il fallut bien obéir. On lui permit de se flatter que ces ordres absolus ne partoient point de l'indifférence, quelque durs qu'ils parussent; qu'on seroit toujours plus aise de son retour que d'un départ que l'on pressoit tant; et mademoiselle d'Hamilton, ayant bien voulu lui donner les assurances qui dépendoient d'elle, qu'il trouveroit les choses en l'état qu'il les laissoit à l'égard de ses sentiments, il fit son paquet, ne songeant qu'à revenir, tandis qu'il prenoit congé de tout le monde pour partir.

---

## CHAPITRE XIII.

*Retour du chevalier de Grammont à la cour de France. Il est renvoyé en Angleterre. Suite des intrigues amoureuses de cette cour. Mariage de la plupart des héros de ces Mémoires.*

Plus le chevalier de Grammont approchoit de la cour de France, plus il regrettoit celle d'Angleterre. Ce n'est pas qu'il ne s'attendît à un accueil gracieux aux pieds d'un maître dont on ne méritoit pas impunément la colère, mais aussi qui savoit pardonner d'une manière à faire sentir tout le prix de la grâce où l'on rentroit.

Mille pensées différentes l'occupoient en courant la poste. Tantôt c'étoit la joie que ses parents et ses amis auroient de le revoir; tantôt c'étoient les félicitations et les embrassades de ceux qui, n'étant ni l'un ni l'autre, ne laisseroient pas de l'accabler d'empressements importuns; mais tout cela ne lui passoit que légèrement par la tête; car un homme bien amoureux se fait un scrupule de s'arrêter à d'autres pensées qu'à celles de l'objet aimé. C'étoient donc les tendres souvenirs de ce qu'il laissoit à Londres qui l'empêchoient de songer à Paris; et c'étoient les tourments de l'absence qui l'empêchoient de sentir ceux des mauvais chemins et des mauvais chevaux. Son cœur protestoit

à mademoiselle d'Hamilton, entre Montreuil et Abbeville, qu'il ne s'en éloignoit avec vitesse que pour la revoir plus tôt. Ensuite, par une courte réflexion, comparant le regret qu'il avoit eu sur cette même route en quittant la France pour l'Angleterre, avec celui qu'il sentoit alors de quitter l'Angleterre pour la France, il trouvoit le dernier beaucoup moins supportable que l'autre.

C'est ainsi que s'amuse un cœur tendre par les chemins; ou, pour mieux dire, c'est ainsi qu'un écrivain frivole abuse de la patience du lecteur, ou pour étaler ses propres sentiments, ou pour allonger quelque ennuyeux récit; mais à Dieu ne plaise que cela nous regarde, nous qui faisons profession de ne coucher dans ces Mémoires que ce que nous tenons de celui même dont nous écrivons les faits et les dits!

Qui jamais, excepté l'écuyer Feraulas, a pu tenir compte des pensées, des soupirs et du nombre d'exclamations que son illustre maître faisoit partout? Pour moi, je ne me serois jamais avisé de croire que l'attention du comte de Grammont, si vive aujourd'hui pour les inconvénients et les périls, lui eût permis autrefois de faire de tendres raisonnements sur la route, s'il ne me dictoit à présent ce que j'écris.

Mais suivons-le dans Abbeville. Le maître de la poste étoit son ancienne connoissance. Son hôtellerie étoit la mieux fournie qu'il y eût entre Calais et Paris; et le chevalier de Grammont, en mettant

pied à terre, dit à Termes qu'il avoit envie d'y boire un coup en attendant que leurs chevaux fussent prêts. Il étoit près de midi. Depuis la nuit précédente qu'ils étoient débarqués, jusqu'à ce moment, ils n'avoient pas mangé. Termes, louant le Seigneur de ce que des sentiments humains l'emportoient cette fois sur l'inhumanité de son impatience ordinaire, le confirma tant qu'il put dans des sentiments si raisonnables.

Ils furent surpris, en entrant dans la cuisine, où le chevalier rendoit volontiers sa première visite, de voir six broches chargées de gibier devant le feu, et l'appareil d'un festin magnifique par toute la cuisine. Le cœur de Termes en tressaillit. Il donna sous main ordre de déferrer quelques-uns des chevaux pour n'être pas arraché de ce lieu sans y repaître.

Bientôt une foule de violons et de hautbois, suivie des galopins de la ville, entra dans la cour. L'hôte, à qui l'on demandoit raison de tant de préparatifs, dit à M. le chevalier de Grammont que c'étoit pour la noce d'un gentilhomme des plus riches des environs avec la plus belle fille de toute la province; que le repas se faisoit chez lui; qu'il ne tiendroit qu'à sa grandeur de voir bientôt arriver les mariés de la paroisse, puisque la musique étoit déjà venue. Il en jugea bien; car, à peine achevoit-il de parler, que trois grands corbillards, comblés de laquais grands comme des Suisses, et chamarrés de livrées tranchantes, pa-

rurent dans la cour, et débarquèrent toute la noce. Jamais on n'a vu la magnificence campagnarde si naturellement étalée. Le clinquant rouillé, les passements ternis, le taffetas rayé, de petits yeux et de grosses gorges brilloient partout.

Si le premier ccup-d'œil du spectacle surprit le chevalier de Grammont, le second n'étonna pas moins le fidèle Termes. Le peu qui paroissoit du visage de la mariée n'étoit pas sans éclat; mais on ne pouvoit porter aucun jugement sur le reste. Quatre douzaines de mouches, et dix serpenteaux de chaque côté qu'on avoit faits de ses cheveux, en déroboient la vue; mais ce fut le nouvel époux qui mérita l'attention du chevalier de Grammont.

Il étoit aussi ridiculement paré que les autres, à la réserve d'un justaucorps de la plus grande magnificence et du meilleur goût du monde. Le chevalier de Grammont, en s'approchant de lui pour examiner de près son habit, se mit à louer la broderie de son justaucorps. Le marié tint cet examen à grand honneur, et lui dit qu'il avoit acheté ce justaucorps cent cinquante louis, du temps qu'il faisoit l'amour à madame sa femme. Vous ne l'avez donc pas fait faire ici? lui dit le chevalier de Grammont. Bon! lui répondit l'autre; je l'ai d'un marchand de Londres qui l'avoit commandé pour un mylord d'Angleterre. Le chevalier de Grammont, qui sentoit le dénouement de l'aventure, lui demanda s'il re-

connoîtroit bien le marchand. Si je le reconnoîtrois ? Ne fus-je pas obligé de boire avec lui toute la nuit à Calais pour en avoir bon marché ! Termes s'étoit absenté dès que ce justaucorps avoit paru, sans pourtant s'imaginer que ce maudit marié dût en entretenir son maître.

L'envie de rire et l'envie de faire pendre le seigneur Termes partagèrent quelque temps les sentiments du chevalier de Grammont : mais l'habitude de se laisser voler par ses domestiques, jointe à la vigilance du coupable, à qui son maître ne pouvoit reprocher d'avoir dormi dans son service, le portèrent à la clémence ; et, cédant aux importunités du campagnard pour confondre son fidèle écuyer, il se mit à table lui trente-septième.

Quelques moments après, il dit aux gens de la maison de faire monter un gentilhomme nommé Termes. Il vint ; et, dès que le maître de la fête le vit, il se leva de table, et lui tendant la main : Touchez-là, notre ami, lui dit-il : vous voyez que j'ai bien conservé le justaucorps que vous aviez tant de peine à me vendre, et que je n'en fais pas un mauvais usage.

Termes, s'étant fait un front d'airain, fit semblant de ne le pas connoître, et se mit à le repousser assez brutalement. Oh, parbleu ! lui dit l'autre, puisqu'il m'a fallu boire avec vous pour conclure le marché, vous me ferez raison de la santé de madame la mariée. Le chevalier de Grammont, qui le vit tout déconcerté malgré son effronterie,

lui dit en le regardant civilement : Allons, monsieur le marchand de Londres, mettez-vous-là, puisqu'on vous en prie de si bonne grâce; nous ne sommes pas tant à table qu'il n'y ait encore place pour un aussi honnête homme que vous. A ces mots, trente-cinq des conviés se mirent en mouvement pour recevoir ce nouveau convié. Il n'y eut que le siége de l'épousée qui, par bienséance, demeura fixe; et l'audacieux Termes ayant bu la première honte de cet événement, s'y prenoit d'une manière à boire tout le vin de la noce, si son maître ne se fût levé de table comme on ôtoit vingt-quatre potages pour servir autant d'entrées.

Il n'y avoit pas d'apparence de retenir jusqu'à la fin d'un repas de noce un homme qui paroissoit si pressé : mais tout fut debout quand il sortit de table, et tout ce qu'il put obtenir du marié, fut que toute la noce ne le reconduiroit pas jusqu'à la porte de l'hôtellerie. Termes eût voulu qu'ils ne l'eussent point quitté jusqu'à la fin du voyage, tant il craignoit de se trouver tête à tête avec son maître.

Il y avoit déjà quelque temps qu'ils étoient sortis d'Abbeville, et qu'ils couroient dans un profond silence. Termes, qui s'attendoit bien à le voir rompre dans peu de temps, n'étoit en peine que de la manière : savoir si son maître l'attaqueroit par un torrent d'injures mêlées de certaines épithètes qui pouvoient lui convenir; ou si, se

servant de quelque outrageante ironie, l'on emploieroit toutes les louanges qui seroient les plus capables de le confondre. Mais voyant, au lieu de tout cela, qu'on s'obstinoit à ne lui rien dire, il crut qu'il valoit mieux prévenir la harangue qu'on méditoit que d'y laisser rêver plus long-temps; et s'armant de toute son effronterie : Vous voilà bien en colère, monsieur, lui dit-il, et vous croyez avoir raison. Mais je me donne au diable si vous n'avez pas tort dans le fond.

Comment, traître, dans le fond! dit le chevalier de Grammont; c'est donc parce que je ne te fais pas rouer comme tu l'as depuis long-temps mérité?

Voilà-t-il pas? dit Termes. Toujours de l'emportement, au lieu d'entendre raison! Oui, monsieur, je vous soutiens que ce que j'en ai fait étoit pour votre bien. Et le sable mouvant n'étoit-il pas pour mon service? dit le chevalier de Grammont. Patience, s'il vous plaît, poursuivit l'autre. Je ne sais comment diable ce nigaud de marié s'est rencontré chez les gens de la douane quand on visita ma valise à Calais; mais ces cocus-là se fourrent partout. Dès qu'il vit votre justaucorps, il en devint amoureux. Je vis bien dès là que c'étoit un sot; car il étoit à deux genoux devant moi pour l'acheter. Outre qu'il étoit tout froissé de la valise, la sueur du cheval l'avoit tout taché pardevant, et je ne sais comment diable il a fait pour raccommoder tout cela; mais tenez-moi pour

un excommunié, si vous l'eussiez jamais voulu mettre. Conclusion : il vous revenoit à cent quarante louis ; et voyant qu'on m'en offroit cent cinquante : mon maître, dis-je, n'a pas besoin de cette oriflamme pour se distinguer au bal ; et, quoiqu'il eût beaucoup d'argent quand je l'ai quitté, que sais-je s'il en aura quand je le reverrai ? Cela dépend du jeu. Bref, monsieur, je vous en fais donner dix louis de plus qu'il ne vous coûte ; c'est un profit tout clair. Je vous en tiendrai compte ; et vous savez que je suis bon pour cette somme. Dites à présent, en auriez-vous eu la jambe mieux faite au bal, d'être paré de ce diable de justaucorps qui vous auroit donné la même mine qu'a ce marié de village à qui nous l'avons vendu ? Et cependant il faut voir comme vous tempêtiez à Londres quand vous l'avez cru perdu ; les beaux contes que vous avez faits au roi du sable mouvant, et quelle chienne de mine vous avez faite quand vous vous êtes douté que ce pied-plat le portoit à sa noce !

Que répondre à tant d'impudence ? S'il écoutoit l'indignation, le rouer de coups, ou le chasser, étoit le traitement le plus favorable que son maître lui devoit ; mais il en avoit besoin pour le reste de son voyage ; et, dès qu'il fut à Paris, il en eut besoin pour son retour.

Le maréchal de Grammont ne sut pas plus tôt son arrivée, qu'il le fut trouver chez son baigneur ; et les premières embrassades s'étant passées de

part et d'autre : Chevalier, lui dit le maréchal, combien avez-vous mis à venir de Londres ici ? car Dieu sait comme vous allez en pareille rencontre. Le chevalier de Grammont lui dit qu'il y avoit trois jours qu'il étoit en chemin ; et pour s'excuser de cette médiocre diligence, il se mit à lui conter son aventure d'Abbeville. Cela est fort plaisant, lui dit monsieur son frère ; mais ce qu'il y a de plus plaisant, c'est qu'il ne tiendra qu'à vous de trouver encore votre justaucorps à table ; car on la tient longue dans une noce de province. Et là-dessus, prenant un air tout sérieux, il lui dit qu'il ne savoit pas qui lui conseilloit un retour inopiné pour gâter ses affaires ; mais qu'il avoit ordre du roi de lui dire qu'il n'avoit qu'à s'en retourner sans se présenter à la cour. Il lui dit ensuite qu'il ne pouvoit s'empêcher d'admirer son impatience, après avoir si bien fait jusque-là, lui qui connoissoit assez le roi pour être instruit qu'il falloit, pour mériter sa grâce, attendre qu'elle vînt purement de sa bonté.

Le chevalier montra pour sa justification la lettre de madame de Saint-Chaumont, et lui dit qu'il se seroit bien passé du soin qu'on avoit pris de lui mander une fausse nouvelle pour le faire partir comme un cravate de bois. Autre imprudence, lui dit le maréchal ; et depuis quand notre sœur est-elle secrétaire d'État ou des commandements pour que le roi se soit servi d'elle pour vous signifier ses volontés ? Voulez-vous sa-

voir le fait? Il y a quelque temps qu'il dit à Madame [1] le refus que vous aviez fait de la pension que vous offroit le roi d'Angleterre. Il parut content de la manière dont Comminges l'informa que la chose s'étoit faite, et témoigna qu'il vous en savoit gré. Madame prit tout cela pour un ordre de rappel. La Saint-Chaumont, qui n'a pas à beaucoup près le jugement aussi merveilleux qu'elle se l'imagine, s'est pressée de vous expédier ce bel ordre de sa main. Pour achever, Madame dit hier au dîner du roi que vous seriez incessamment ici ; et le roi m'ordonna l'après-dînée de vous renvoyer incessamment d'abord que vous seriez arrivé. Vous voilà, retournez-vous-en.

Cet ordre auroit peut-être paru dur au chevalier de Grammont dans un autre temps; mais, dans la disposition présente de son cœur, il eut bientôt pris son parti. Rien ne lui faisoit peine que l'officieux avis qui l'avoit obligé de quitter la cour d'Angleterre; et, tout consolé de ne point voir celle de France avant son départ, il pria le maréchal d'obtenir seulement un délai de quelques jours pour recueillir quelque argent du jeu qu'on lui devoit. Il obtint cette grâce à condition qu'il sortiroit de Paris.

Il choisit Vaugirard pour sa retraite. Ce fut là

[1] Henriette d'Angleterre, fille cadette de Charles Ier, et duchesse d'Orléans.

qu'arrivèrent certaines aventures dont il a fait le récit si souvent, et d'une manière si divertissante, que ce seroit fatiguer le lecteur que de les retoucher. Ce fut là qu'il rendit le pain bénit d'une manière si solennelle, que, ne restant pas assez de Suisses à Versailles pour garder la chapelle, Vardes fut obligé d'avouer au roi qu'on les avoit envoyés au chevalier de Grammont qui rendoit le pain bénit à Vaugirard. Là se passa cette scène merveilleuse qui donna la première atteinte à la réputation du grand Saucourt, lorsque, dans un tête à tête avec la fille du jardinier, on donna si souvent du cor (signal dont ils étoient convenus pour empêcher les surprises), que ces fréquentes alarmes désarmèrent les empressements du renommé Saucourt, et rendirent inutile le rendez-vous qu'on lui procuroit avec la plus jolie grisette des environs. Ce fut encore durant son séjour à Vaugirard qu'il fut voir mademoiselle de L'Hôpital à Issy, pour s'éclaircir si l'indiscret bruit de ville ne se trompoit point sur un commerce de robe dont on l'accusoit. Ce fut là qu'arrivant à l'improviste, le président de Maisons se réfugia dans un cabinet avec tant de précipitation, que la moitié de son manteau resta dehors lorsqu'il s'enferma, tandis que le chevalier de Grammont, qui s'en aperçut, fit souffrir mort et passion à ces pauvres amants par une longueur de visite excessive pour le désordre qu'elle causoit.

Ses affaires finies, il partit. L'amour le guidoit.

Termes redoubla de vigilance sur la route. Les chevaux se trouvoient prêts à chaque poste dans un moment. Les vents et les marées secondèrent son impatience dès qu'il en eut besoin, et il revit Londres avec transport. La cour fut surprise et charmée de son prompt retour. Personne ne s'avisa de lui témoigner du regret de la nouvelle disgrâce qui le ramenoit, tant il faisoit voir qu'il en étoit consolé. Mademoiselle d'Hamilton ne lui voulut aucun mal de la promptitude dont il obéissoit au roi son maître.

Les affaires de la cour n'avoient pas eu le temps de changer de face pendant une si courte absence; mais elles en changèrent bientôt après son retour; c'est-à-dire, les affaires d'une cour qui jusque-là n'en avoit point eu de plus sérieuses que celles de l'amour et des plaisirs.

Le duc de Monmouth[1], fils naturel de Charles II, parut en ce temps-là dans la cour du roi son père. Ses commencements ont eu tant d'éclat, son ambition a causé des événements si considérables, et

[1] Jacques, fils de Charles II par une demoiselle Lucy Waters, naquit à Rotterdam le 9 avril 1649, et porta le nom de Jacques Crofts jusqu'à la restauration du roi. Rétabli sur le trône, ce prince le combla d'honneurs et de richesses qui ne purent satisfaire son ambition. Dans la vue d'exclure le duc d'York de la couronne, il ne cessoit d'intriguer avec les ennemis du Gouvernement, et fut souvent disgracié.

les particularités de sa fin tragique [1] sont encore si récentes, qu'il seroit inutile d'employer d'autres traits pour donner une idée de son caractère. Il paroît partout tel qu'il étoit dans sa conduite, téméraire dans ses entreprises, incertain dans l'exécution, et pitoyable dans ces extrémités où beaucoup de fermeté doit au moins répondre à la grandeur de l'attentat.

Sa figure et les grâces extérieures de sa personne étoient telles, que la nature n'a peut-être jamais rien formé de plus accompli. Son visage étoit tout charmant. C'étoit un visage d'homme; rien de fade, rien d'efféminé; cependant chaque trait avoit son agrément et sa délicatesse particulière : une disposition merveilleuse pour toutes sortes d'exercice, un abord attrayant, un air de grandeur, enfin tous les avantages du corps parloient pour lui; mais son esprit ne disoit pas un petit mot en sa faveur. Il n'avoit de sentiments que ce qu'on lui en inspiroit; et ceux qui d'abord s'insinuèrent dans sa familiarité prirent soin de ne lui en inspirer que de pernicieux.

Cet extérieur éblouissant fut ce qui frappa d'abord. Toutes les bonnes mines de la cour en furent effacées, et toutes les bonnes fortunes à son service. Il fit les plus chères délices du roi; mais il

---

[1] Lorsque Jacques II monta sur le trône, il tenta inutilement d'exciter une révolte, fut fait prisonnier, et eut la tête tranchée le 15 juillet 1685.

fut la terreur universelle des époux et des amants. Cela ne dura pourtant pas; la nature ne lui avoit pas donné tout ce qu'il faut pour s'emparer des cœurs, et le beau sexe s'en aperçut.

Madame de Cléveland bouda contre le roi de ce que les enfants qu'elle avoit de lui ne paroissoient que de petits magots auprès de ce nouvel Adonis. Elle en étoit d'autant plus choquée, qu'elle se vantoit de pouvoir passer pour la mère des amours en comparaison de sa mère [1]. On se moqua de ses reproches; il y avoit quelque temps qu'elle n'étoit plus en droit d'en faire; et, comme cette jalousie paroissoit plus mal fondée que toutes celles qu'elle avoit affectées, personne n'applaudit à ce ressentiment ridicule. Il fallut faire un autre personnage pour inquiéter le roi; c'est pourquoi, cessant de s'opposer à la tendresse extrême qui l'aveugloit pour ce fils, elle se mit à l'adopter dans la sienne par mille louanges, par mille sortes d'admirations, et par des caresses qui ne faisoient que croître et embellir. Comme elles étoient publiques, elle prétendoit qu'elles dussent être sans conséquence; mais on la connoissoit trop pour s'y méprendre. Le roi n'étoit plus jaloux d'elle; mais, comme le duc de Monmouth n'étoit pas dans un âge à être insensible aux vivacités d'une femme faite comme elle, il crut qu'il falloit le retirer d'auprès

[1] Mademoiselle Lucy Waters, dont il a été fait mention dans la note qui précède.

cette prétendue belle-mère pour sauver son innocence du crime, ou du moins du scandale. Ce fut donc pour cet effet qu'on le maria de si bonne heure.

Une héritière de cent mille livres de rente en Écosse s'offrit tout à propos [1]. Elle étoit pleine d'agréments, et son esprit avoit tous ceux qui manquoient au beau Monmouth.

De nouvelles fêtes célébrèrent ce mariage. On ne pouvoit mieux faire sa cour qu'en s'y distinguant : et, tandis que ces réjouissances mettoient en mouvement la magnificence et la galanterie, les anciens engagements en étoient partout réveillés, et de nouveaux s'établissoient.

La belle Stewart, alors au suprême degré de son éclat, attiroit tous les yeux ou tous les respects. La duchesse de Cléveland voulut du moins l'effacer par le secours des pierreries dont elle s'étoit couverte à cette fête ; mais ce fut inutilement. Son visage étoit un peu défait par le commencement d'une troisième ou quatrième grossesse, que le roi voulut bien prendre encore sur son compte.

---

[1] Anne Scott, fille et seule héritière de François, comte de Buccleugh. Ce mariage ne paroît pas avoir éte heureux, quoique Monmouth en ait eu plusieurs enfants. Il s'étoit ouvertement attaché à madame Henriette Wentworth, et déclara en mourant que devant Dieu il ne regardoit qu'elle comme son épouse. La duchesse épousa en secondes noces Charles, lord Cornwallis. Elle mourut le 6 février 1732, âgée de quatre-vingt-un ans.

Pour le reste de sa figure, il n'y avoit pas de quoi soutenir l'air et la grâce de mademoiselle Stewart.

C'étoit bien pendant ce dernier effort de sa beauté qu'elle eût été reine d'Angleterre, si le roi n'eût été moins libre encore pour disposer de sa main qu'il ne l'étoit pour donner son cœur; mais ce fut alors que le duc de Richmond fit vœu de l'épouser ou de mourir.

Quelques mois après la célébration de ces noces, Killegrew [1], n'ayant rien de mieux à faire alors, devint amoureux de madame de Shrewsbury; et comme madame de Shrewsbury n'étoit point engagée, par un grand hasard, cette affaire fut bientôt réglée. Personne ne se mit en tête de troubler un commerce qui n'intéressoit personne, mais Killegrew s'avisa de le troubler lui-même. Ce n'est pas que son bonheur ne lui parût tel qu'il se l'étoit imaginé. L'habitude ne le dégoûtoit point d'une possession digne d'envie; mais il s'étonna qu'on ne lui en portât point, et trouva mauvais qu'une telle fortune ne lui donnât point de rivaux.

Il avoit beaucoup d'esprit, et beaucoup plus

---

[1] Robert Killegrew, né à Hanworth, dans la province de Middlesex. Il fut nommé page d'honneur de Charles Ier, et suivit fidèlement la fortune de ce prince. Il accompagna ensuite dans son exil Charles II, dont ses qualités aimables lui gagnèrent les bonnes grâces. Il épousa Marie Crofts, une des filles d'honneur de la reine Henriette, et mourut le 19 mars 1682.

d'éloquence. C'étoit en pointe de vin qu'elle étoit la plus vive; et c'étoit d'ordinaire pour peindre en détail les secrètes beautés et les charmes les moins visibles de la Shrewsbury que cette éloquence se donnoit carrière. Plus de la moitié de la cour en savoit bien autant que lui sur ce sujet.

Le duc de Buckingham étoit un de ceux qui n'en pouvoient juger que par les apparences; et, selon lui, les apparences ne promettoient pas tout ce que les exagérations de Killegrew vouloient persuader. Comme cet amant indiscret étoit un de ceux qui dînoient d'ordinaire avec le duc de Buckingham, il avoit tout le temps d'étaler sa rhétorique sur ce beau sujet; car on se mettoit à table sur les quatre heures du matin pour en sortir vers l'heure de la comédie.

Le duc de Buckingham, éternellement rebattu des descriptions du mérite de madame de Shrewsbury, voulut s'éclaircir des faits par lui-même. Dès qu'il l'eut entrepris, il en eut le cœur net; et, s'imaginant trouver qu'on n'en avoit rien dit de trop, ce commerce s'établit d'une manière à ne pas faire croire qu'il pût être de durée, vu la légèreté de l'un et de l'autre, et la vivacité dont il avoit commencé: cependant nul engagement n'a duré si long-temps en Angleterre.

L'imprudent Killegrew, qui n'avoit pu se passer de rivaux, fut obligé de se passer de maîtresse. Il le porta fort impatiemment; mais, loin d'écouter ses premières plaintes, la Shrewsbury fit sem-

blant de ne le pas connoître. Il ne fut pas à l'épreuve d'une pareil traitement; et, sans songer qu'il s'étoit attiré sa disgrâce, toute son éloquence se déchaîna contre madame de Shrewsbury. Ses invectives l'attaquèrent depuis la tête jusqu'aux pieds. Il fit une peinture affreuse de sa conduite, et travestit en défauts les charmes qu'il venoit de célébrer en sa personne. On l'avertit sous main des inconvénients que pouvoient lui attirer ses déclamations. Il se moqua de l'avis, poussa sa pointe, et ne s'en trouva pas bien.

Comme il sortoit de Saint-James après le coucher du duc, on poussa trois coups d'épée dans sa chaise, dont l'un lui perça le bras de part en part. Ce fut alors qu'il connut le péril où son intempérance de langue le jetoit, après lui avoir ôté la Shrewsbury. Ses assassins s'étoient sauvés à travers le parc, ne doutant pas qu'il ne fût expédié.

Killegrew crut qu'il seroit inutile de se plaindre. Quelle justice espérer d'un attentat dont il n'avoit aucune preuve que ses blessures? Que s'il faisoit quelques poursuites fondées sur les apparences et les conjectures, il ne douta point qu'on n'eût recours aux moyens les plus courts de les interrompre, et qu'on ne le manqueroit pas une seconde fois. Ainsi, voulant mériter sa grâce de ceux qui l'avoient fait assassiner, il mit fin à ses satires, et ne souffla pas le mot de son aventure. Le duc de Buckingham et la Shrewsbury furent long-temps heureux et tranquilles; jamais elle

n'avoit été si long-temps constante, et jamais il n'avoit eu tant d'égards en aimant.

Cela dura jusqu'à ce que mylord Shrewsbury, qui ne s'étoit jamais ému des déréglements de madame sa femme, se mît en tête de trouver à redire à ce dernier commerce. Il étoit public, à la vérité; mais il paroissoit moins déshonorant pour elle que tous les autres. Le pauvre Shrewsbury, trop honnête homme pour s'en plaindre à madame, voulut pourtant satisfaire son honneur. Il fit appeler le duc de Buckingham, et le duc de Buckingham, pour réparation d'honneur, l'ayant tué, demeura paisible possesseur de cette fameuse Hélène. Cela choqua d'abord le public; mais le public s'accoutume à tout, et le temps sait apprivoiser la bienséance et même la morale.

La reine étoit à la tête de ceux qui se récrioient contre un scandale si public et un si horrible désordre, et qui se révoltoient contre l'impunité d'une action si criante. Comme la duchesse de Buckingham [1] étoit une petite ragote à peu près de sa figure, qui n'avoit jamais eu d'enfants, et que son époux abandonnoit pour une autre, cette espèce de parallèle entre leurs fortunes intéressoit la reine pour elle; mais ce fut iuutilement : personne n'y fit attention, et les mœurs dn siècle

---

[1] Marie, fille unique et héritière du fameux Thomas Fairfax, général des troupes du parlement dans la guerre civile.

allèrent leur train, tandis qu'elle s'efforçoit de leur susciter pour ennemis la nation sérieuse des politiques et des dévots.

Le sort de cette princesse avoit d'assez tristes vues par de certains côtés. Les égards du roi pour elle avoient de belles apparences; mais c'étoit tout. Elle sentoit bien que la considération qu'on avoit pour elle s'effaçoit à mesure que le crédit de ses rivales augmentoit. Elle voyoit que le roi son époux ne se mettoit guère en peine d'enfants légitimes tant que ses maîtresses, toutes charmantes, lui en donneroient d'autres. Comme tout le bonheur de sa vie dépendoit uniquement de cette bénédiction, et qu'elle se flattoit que le roi la regarderoit de meilleur œil, si le ciel daignoit la regarder en pitié sur cet article, elle eut retours à toutes les ressources qui sont en vogue contre la stérilité. Les vœux, les neuvaines et les offrandes ayant été tournés de toutes les manières, et n'ayant rien fait, il fallut en revenir aux moyens humains.

Que n'auroit-elle point donné dans cette occasion pour l'anneau que l'archevêque Turpin mit à son doigt, et qui fit courir Charlemagne après lui, comme il avoit fait après une de ses concubines à qui Turpin l'avoit ôté après sa mort! Mais il y a long-temps que les seuls talismans qui font aimer sont les charmes de la personne aimée, et que les enchantements étrangers ne font plus rien.

Les médecins de la reine, prudents et avisés

comme ils le sont partout, ayant considéré que les eaux froides de Tunbridge n'avoient pas réussi l'année précédente, conclurent qu'il falloit l'envoyer aux chaudes, c'est-à-dire aux bains qui sont auprès de Bristol. Ce voyage fut donc arrêté pour la saison prochaine; et, dans la confiance d'un heureux succès, ce voyage eût été le plus agréable du monde pour elle, si la plus dangereuse de ses rivales n'eût été nommée des premières pour en être. La Cléveland étant alors près d'accoucher, cette inquiétude ne la regardoit pas. Une bienséance inutile l'obligeoit à quelques égards. Le public, à la vérité, n'en croyoit ni plus ni moins pour le soin qu'elle avoit de s'en cacher; mais sa présence, dans cet état, étoit un objet trop insultant pour la reine. Mademoiselle Stewart, plus belle que jamais, nommée pour le voyage, s'y préparoit hautement. La pauvre reine n'osoit s'y opposer; mais elle n'en espéra plus rien. Que pouvoient les bains ou la foible vertu des eaux contre des charmes qui la détruisoient, ou par ses chagrins, ou par des causes plus propres encore à les rendre inutiles!

Le chevalier de Grammont, à qui tous les plaisirs de la vie n'étoient rien sans la présence de mademoiselle d'Hamilton, ne put se dispenser de suivre la cour. Il étoit trop nécessaire et trop agréable au roi dans un voyage comme celui-là pour n'en pas être; et, de quelque secours que pût être sa conversation dans la solitude que

cause l'absence d'une cour, mademoiselle d'Hamilton n'avoit pas cru devoir consentir qu'il restât à Londres parce qu'elle n'en bougeoit. Il obtint la permission de lui écrire pour lui mander des nouvelles de la cour. Il s'en servit de la manière qu'on peut croire; et ce qu'il y disoit de ses propres affaires ne laissoit guère de place dans ses lettres pour des narrations étrangères durant le séjour qu'on fit aux bains. Comme l'absence rendoit ce séjour ennuyeux à son égard, il se prenoit à tout ce qui pouvoit engourdir son impatience en attendant l'heureux moment de son retour.

Il avoit beaucoup d'estime pour l'aîné des Hamilton, autant d'estime et beaucoup plus d'amitié pour l'autre. C'étoit à lui qu'il s'ouvroit le plus confidemment de sa passion et de ses sentiments pour sa sœur. Il savoit aussi ses premiers engagements avec sa cousine Wetenhall; mais il ignoroit le refroidissement survenu dans un commerce dont les commencements avoient été si vifs. Il fut surpris de voir les empressements qu'il marquoit dans toutes les occasions pour mademoiselle Stewart. Ils lui parurent au-delà de ces devoirs et de ces respects qu'on rend pour faire sa cour à la maîtresse du prince. Il y fit attention, et ne fut pas long-temps à découvrir qu'il étoit déjà plus épris qu'il ne convenoit à sa fortune ou à son repos. Dès qu'il fut bien confirmé dans cette conjecture par ses remarques, il résolut de prévenir les suites d'un engagement pernicieux de toutes les ma-

nières; mais il voulut que l'occasion d'en parler s'offrît d'elle-même.

Cependant tout ce qui pouvoit s'appeler divertissement amusoit la cour dans des lieux où l'on se saisit de tout pour se désennuyer. Le jeu de boule, qui n'est en France que l'occupation des artisans et des valets, est tout autre chose en Angleterre; c'est l'exercice des honnêtes gens. Il y faut de l'art et de l'adresse. Il n'est d'usage que dans les belles saisons; et les lieux où l'on joue sont des promenades délicieuses : on les appelle *boulingrins*. Ce sont de petits prés en carré dont le gazon n'est guère moins uni que le tapis d'un billard. Dès que la chaleur du jour est passée, tout s'y rassemble. L'on y joue gros jeu, et les spectateurs y trouvent à parier tant qu'ils veulent.

Le chevalier de Grammont, dès long-temps initié dans les spectacles et les divertissements anglois, avoit fait une course de chevaux qui n'avoit pas, à la vérité, réussi; mais il avoit au moins le plaisir d'être convaincu par expérience qu'un bidet fait vingt milles sur le grand chemin en moins d'une heure. Les combats de coqs lui avoient été plus favorables; et, dans tous les paris qu'il avoit faits aux boulingrins, le parti qu'il avoit soutenu n'avoit pas manqué de gagner.

A tous ces lieux d'assemblées se trouve d'ordinaire une espèce de cabaret portant le nom de pavillon de verdure, de salle à festin, ou de cabinet de rafraîchissements. Là, se vendent toutes

sortes de liqueurs à l'angloise, comme vous diriez du cidre, de l'hydromel, de la bière moussante et du vin d'Espagne. Là, les *rooks* se rassemblent les soirs pour fumer, pour boire, et pour s'éprouver les uns contre les autres, c'est-à-dire, pour tâcher de s'entr'enlever les profits de la journée. Or ces *rooks* sont proprement ce qu'on appelle capons ou piqueurs en France; gens qui portent toujours de l'argent pour offrir à ceux qui perdent au jeu, moyennant une rétribution qui n'est rien pour les joueurs, et qui ne va qu'à deux pour cent à payer le lendemain.

Ces messieurs sont d'une supputation si juste, et d'une prudence si consommée dans toutes sortes de jeux, que personne n'oseroit se mesurer avec eux, quand même ils joueroient fidèlement.

Ils font d'ailleurs vœu de gagner quatre ou cinq guinées par jour, et de s'en contenter, vœu qu'ils ne rompent presque jamais.

Ce fut au milieu d'une bande de ces *rooks* qu'Hamilton trouva le chevalier de Grammont comme il venoit y boire un verre de cidre. Ils jouoient à la chance à deux dés; et, comme celui qui tient le dé à ce jeu en a tout l'avantage, les *rooks* avoient fait cet honneur au chevalier de Grammont par déférence. Il le tenoit encore, quand Hamilton arriva. Les *rooks*, appuyés de leur avantage, poussoient contre lui comme des furies. Il topoit partout. Hamilton pensa tomber de son haut de voir un homme de son expérience

et de ses lumières embarqué dans un combat si peu égal; mais il eut beau l'avertir du péril tout haut et tout bas, par signes et en françois, il méprisa ses avertissements; et les dés, qui portoient César et sa fortune, firent un miracle en sa faveur. Les *rooks* furent vaincus pour la première fois; mais ce ne fut pas sans lui donner tous les éloges et toutes les louanges de beau joueur qu'on prodigue à ceux qu'on veut engager pour une autre fois: mais leurs louanges furent perdues, et leurs espérances trompées. Cette épreuve lui suffit.

Hamilton contant au souper du roi comme il l'avoit trouvé témérairement aux mains avec les *rooks*, et la manière dont la Providence l'en avoit sauvé: Ma foi, sire, dit le chevalier de Grammont, messieurs les *rooks* sont déconfits pour le coup; et là-dessus il se mit à lui conter le détail de son aventure à sa façon ordinaire; c'est-à-dire, attirant l'attention de tout le monde par le récit d'une bagatelle dont il faisoit quelque chose.

Après le souper, mademoiselle Stewart, chez qui l'on jouoit, fit venir Hamilton auprès d'elle pour lui faire ce récit. Le chevalier de Grammont crut s'apercevoir qu'on l'écoutoit d'une manière assez gracieuse. Cela ne fit que le confirmer dans ses premières conjectures; et l'ayant mené souper chez lui, la conversation s'ouvrit d'abord comme elle faisoit presque toujours. George, lui dit-il, n'auriez-vous point besoin d'argent? Je sais que vous aimez le jeu. Peut-être ne vous est-il pas

aussi favorable qu'à moi. Nous sommes loin de Londres. Voilà deux cents guinées; prenez-les, ce sera pour jouer chez mademoiselle Stewart.

Hamilton, qui ne s'attendoit à rien moins qu'à cette conclusion, en fut un peu déconcerté. Comment! avec mademoiselle Stewart? Oui, chez elle; George, mon ami, poursuivit le chevalier de Grammont, nous sommes un peu clairvoyants. Vous en êtes amoureux, et, si je ne me trompe, elle ne s'en offense pas. Mais, dites-moi comment vous avez pu vous résoudre à vous ôter la pauvre Peckham de l'esprit pour vous coiffer d'une princesse qui ne la vaut peut-être pas, à tout prendre, et qui ne pourroit être qu'un traîne-potence pour vous, quelque bien qu'elle vous voulût? Par ma foi, vous et votre frère, vous êtes deux jolis garçons dans vos choix! Quoi! dans toute la cour vous ne trouvez que les deux maîtresses du roi pour en faire les vôtres? Pour le frère aîné, encore passe; il n'avoit pris la Castelmaine que quand son maître n'en vouloit plus, et que la Chesterfield ne vouloit plus de lui : mais, pour vous, que diable croyez-vous faire d'une créature dont le roi, dans ce moment, est plus fou que jamais? Est-ce parce que cet ivrogne de Richmond s'est nouvellement remis sur les rangs, et qu'il se porte pour amant déclaré? Vous verrez comme il en sera bon marchand! Je sais bien ce que le roi m'en a dit.

Croyez-moi, mon petit ami, point de raillerie

avec le maître, c'est-à-dire, point de lorgnerie avec la maîtresse. J'ai voulu faire l'agréable en France auprès d'une petite coquette dont le roi ne se soucioit pas, et vous savez comme il m'en a pris. Je conviens qu'on vous donne beau jeu; mais ne vous y fiez pas. Elles sont toutes ravies qu'un homme dont elles ne veulent rien faire devienne leur esclave de parade, seulement pour grossir l'équipage. Ne vaut-il pas mieux passer huit jours incognito dans le château de Peckham, avec la femme du philosophe Wetenhall, que de faire dire à la gazette de Hollande : On nous mande de Bristol qu'un tel est chassé de la cour pour mademoiselle Stewart; qu'il va faire une campagne en Guinée[1] sur la flotte que l'on prépare pour cette expédition, sous les ordres du prince Robert.

Hamilton, que toutes les vérités de cette harangue frappoient à mesure qu'il y faisoit attention, parut comme revenu de quelque songe après y avoir rêvé quelques moments; et s'adressant à lui d'un air reconnoissant : Vous êtes, lui dit-il, l'homme du monde qui avez l'esprit le plus agréable, avec la raison la plus droite pour le bien de vos amis. Vous venez de m'ouvrir les yeux. Je commençois à me laisser séduire le plus ridicu-

[1] Cette expédition devoit se faire en 1664. On peut voir dans Clarendon's-life, p. 225, un compte exact de ce projet, et les raisons qui le firent abandonner.

lement du monde, entraîné plutôt par de frivoles apparences que par un véritable penchant : je vous ai obligation de m'avoir arrêté sur le bord du précipice. Je vous en ai bien d'autres, mais, pour vous témoigner ma reconnoissance de celle-ci, je veux suivre vos conseils, et me mettre en retraite chez la cousine Wetenhall, pour m'ôter de la tête le reste de ces visions. Mais, bien loin d'y aller incognito, je veux vous y mener au retour du voyage. Mademoiselle d'Hamilton sera de la partie; car il est bon de prendre ses précautions avec un homme qui a beaucoup de mérite, et qui dans ces rencontres n'a pas trop de bonne foi, du moins s'il en faut croire votre philosophe.... Ne vous avisez pas d'en croire ce faquin-là, dit le chevalier de Grammont; mais, dites-moi, comment vous vous êtes fourré dans la tête d'en vouloir à cette grande idole de Stewart?

Que diable sais-je? dit Hamilton. Vous connoissez toutes les enfances dont elle s'occupe. Le vieux Carlingford [1] étoit un soir chez elle qui lui montroit à se mettre une bougie tout allumée dans la bouche, et le grand secret étoit de l'y tenir long temps par le bout allumé sans qu'elle s'éteignît. J'ai, Dieu merci, la bouche raisonnablement grande; et, pour renchérir par-dessus son maître, j'y en tins deux tout à la fois, et fis

[1] Le chevalier Théobald Taaffe, second vicomte Taaffe, créé comte de Carlingford, dans la province de Louthe.

trois tours de chambre sans qu'elles s'éteignissent. Tout le monde m'adjugea le prix de cette illustre épreuve, et Killegrew soutint qu'il n'y avoit qu'une lanterne qui pût me le disputer. Elle en pensa mourir de rire. Me voilà donc dans la familiarité de ses amusements. On ne peut disconvenir que ce ne soit une figure toute charmante que cette créature-là. Depuis que la cour est en campagne, j'ai eu cent occasions de la voir que je n'avois point eues devant. Vous savez que le déshabillé du bain est d'une grande commodité pour celles qui, sans offenser les bienséances, ne sont pas fâchées d'étaler leurs attraits. Mademoiselle Stewart est tellement persuadée des avantages qu'elle a par-dessus toutes les autres, qu'on ne peut si peu louer quelque femme de la cour pour de beaux bras et une belle jambe, qu'elle ne soit toute prête à le disputer par la démonstration; et je crois qu'il ne seroit pas difficile, avec un peu d'adresse, de la mettre nue sans qu'elle y fît réflexion. Il faudroit, après tout, être bien insensible pour que ces bienheureuses occasions ne fussent d'aucune conséquence et ne fissent aucune impression; outre que la bonne opinion qu'on a toujours de soi-même fait qu'on s'imagine qu'une femme est prise dès qu'elle vous distingue par une habitude de familiarité qui bien souvent ne veut rien dire. Voilà le fait à mon égard; ma présomption, sa beauté, le poste éclatant qui la relève, et mille gracieusetés m'avoient

empêché de faire des réflexions : mais il faut vous dire aussi, pour excuser mon impertinence, que la facilité de lui faire les plus tendres déclarations en la louant, et les confidences qu'elle me faisoit sur certaines choses qu'elle n'auroit pas trop dû me confier, auroient été capables d'en éblouir un autre.

Je lui ai donné le plus joli cheval d'Angleterre. Vous savez la grâce infinie dont elle est à cheval. Le roi, qui n'aime guère les chasses que celle de l'oiseau, parce qu'elle est commode pour les dames, y étoit ces jours passés entouré de toutes les beautés de sa cour. Il partit après un faucon, et toute la brillante escadre après lui. Les jupes de mademoiselle Stewart, qui couroit à toute bride, effrayèrent son cheval, parce qu'il voulut bien attendre celui que je montois, qui étoit son compagnon. Je fus donc le seul témoin d'un dérangement dans ses habits, qui présenta mille beautés nouvelles à mes regards. J'eus le bonheur de faire des exclamations assez galantes et assez exagérées sur ce charmant désordre pour empêcher qu'elle n'en fût interdite. Au contraire, ce sujet d'admiration a souvent été depuis un sujet de conversation qui ne paroissoit pas lui déplaire.

Le vieux Carlingford, et ce fou de Crofts [1]

---

[1] Guillaume, baron de Crofts, grand écuyer de M. le duc d'York, capitaine du régiment des gardes de la reine

( car il faut bien vous faire ma confession générale), ces méchants plaisants donc lui faisoient à tout bout de champ des contes assez éveillés, qui ne laissoient pas de passer à la faveur de quelques vieilles turlupinades, ou de quelques singeries dans le récit qui la faisoient rire de tout son cœur. Pour moi, qui ne sais point de contes, et qui n'ai pas le talent de les faire valoir quand j'en saurois, j'étois fort embarrassé quelquefois lorsqu'elle s'avisoit de m'en demander. Je n'en sais point, mademoiselle, lui dis-je un jour qu'elle me tourmentoit. Inventez-en un, me dit-elle. C'est ce que je sais encore moins, lui dis-je; mais je vous conterai, si vous voulez, un songe fort extraordinaire, parce qu'il est encore moins vraisemblable que tous les autres songes n'ont coutume d'être. Cela lui donna une curiosité qu'il fallut satisfaire dans le moment. Je me mis donc à lui conter que la plus belle créature du monde que j'aimois passionnément étoit venue me voir la nuit. Je fis alors son portrait à elle-même, en peignant cette beauté merveilleuse; mais je lui dis que cette divinité m'étant venue trouver avec les plus favorables intentions du monde, ne s'étoit point démentie

---

mère, gentilhomme de la chambre du roi, et ambassadeur en Pologne. On l'avoit envoyé en France pour féliciter Louis XIV sur la naissance du dauphin.

(Voy. Biogr. brit. p. 2738, et la continuation de Clarendon, p. 294.)

par des rigueurs inutiles. Ce ne fut pas assez pour satisfaire la curiosité de mademoiselle Stewart, il fallut presque lui faire le détail des bontés que ce tendre fantôme avoit eues pour moi, sans qu'elle en parût surprise ou déconcertée, tant elle étoit attentive à cette fiction, tant elle me fit recommencer de fois la description d'une beauté que je peignois, autant qu'il m'étoit possible, d'après sa figure et d'après ce que je m'imaginois des beautés qui ne m'étoient pas connues.

Voilà ce qui véritablement m'a pensé tourner la tête. Elle voyoit bien que c'étoit d'elle que je parlois. Nous étions seuls, comme vous pouvez croire, en lui faisant un tel récit, et mes yeux faisoient tout de leur mieux pour lui persuader que c'étoit elle que je peignois. Je ne la vis point offensée de cette connoissance, ni sa pudeur alarmée de la fin d'une aventure faite à plaisir, et qu'il n'eût tenu qu'à moi de finir d'une manière encore moins discrète. Cette audience tranquille me fit donner tête baissée dans tout ce que les conjectures avoient de flatteur pour moi. Je ne songeai ni au roi, ni à sa passion pour elle, ni aux périls d'un tel engagement : enfin, je ne sais à quoi diable je songeois; mais je vois bien que, si vous n'y aviez songé pour moi, j'étois capable de me perdre au milieu de ces folles visions.

Quelque temps après, la cour revint à Londres,

et ce fut depuis ce retour qu'une maligne influence s'étant répandue sur tout ce qui regardoit la tendresse, tout alla de travers dans l'empire amoureux. Le dépit, les soupçons ou la jalousie se mirent en campagne pour désunir les cœurs. Les faux rapports, ensuite la médisance et les tracasseries achevèrent de tout bouleverser.

La duchesse de Cléveland étoit accouchée pendant le voyage des bains. Jamais elle n'étoit relevée si belle. Cela lui fit croire qu'elle étoit en état de reprendre ses premiers droits sur le cœur du roi, si elle pouvoit paroître avec ce nouvel éclat devant ses yeux. Ses partisans étoient du même avis. On prépara son équipage pour cette expédition; mais la veille du jour qu'elle devoit partir, elle vit le jeune Churchill [1], et fut atteinte d'un mal qui s'étoit déjà plus d'une fois opposé aux projets qu'elle avoit formés, et dont elle ne s'étoit jamais défendue que foiblement.

Un homme qui d'enseigne aux gardes se voit élever à cette fortune a sans doute un grand fonds de prudence quand il se possède assez pour ne pas s'éblouir de son bonheur. Churchill se para donc partout de sa nouvelle faveur. La Cléveland, qui ne lui recommandoit ni la modération ni la retenue sur aucun chapitre, ne se mit point en peine qu'il fût indiscret. Ainsi ce nouveau com-

---

[1] Depuis duc de Marlborough. Il naquit en 1650, et mourut le 16 juin 1722. (Voy. la Nouvelle Atlantis.)

merce faisoit tout l'entretien de la ville à l'arrivée de la cour. Chacun en raisonnoit à sa fantaisie. Les uns disoient qu'elle lui avoit déjà donné la pension de Jermyn avec les appointements de Jacob Hall, d'autant que les différents mérites se trouvoient réunis dans le sien. D'autres soutenoient qu'il avoit l'air trop indolent et la taille trop effilée pour soutenir long-temps sa faveur. Mais tous convenoient qu'un homme qui étoit favori de la maîtresse du roi et frère de celle du duc se produisoit par de beaux endroits, et ne pouvoit manquer de faire fortune. En effet, le duc d'York lui donna bientôt après une charge dans sa maison; cela étoit dans l'ordre. Mais le roi, qui ne se crut pas obligé de lui faire du bien, parce que madame de Cléveland lui en vouloit beaucoup, lui fit défendre de paroître à la cour.

Le bon prince commençoit à être de mauvaise humeur. Ce n'étoit pas sans raison; il laissoit tout le monde en repos dans leur commerce, et cependant on avoit souvent l'insolence de troubler le sien. Mylord Dorset, premier gentilhomme de la chambre, venoit de lui débaucher la comédienne Nell Gwyn [1]. La Cléveland, dont il ne se soucioit

[1] Boyer, qui le premier a traduit les Mémoires de Grammont en anglois, fait sur ce passage l'observation suivante : « L'auteur s'est ici trompé. Nell Gwyn étoit la maîtresse de mylord Dorset avant que le roi devînt amoureux d'elle. Feu M. Dryden me dit que le roi, voulant lui

plus, ne laissoit pas de le déshonorer par des inconstances réitérées, par des choix indignes, et le

---

débaucher Nell Gwin, l'envoya en France pour ne rien faire. Il y a tout lieu de croire que Nell Gwin fut reconnoissante envers son premier amant. » On ne connoît de la jeunesse de cette actrice que ce qu'on lit dans les satires du temps. On dit qu'elle étoit née dans un grenier, vendoit du poisson dans les rues, qu'elle avoit une voix très agréable, et qu'elle alloit de taverne en taverne, où elle chantoit pour amuser les compagnies ; qu'elle demeura ensuite chez madame Ross, fameuse courtisane, qu'elle fut reçue actrice, et devint la maîtresse de Hart et de Lacey, deux célèbres acteurs. D'autres disent qu'elle étoit née dans un grenier dans le Coal-Yard, en Drury-Lane, et qu'elle fut remarquée dans la salle de comédie, où elle vendoit des oranges. L'évêque Burnet parle d'elle en ces termes : « Gwin, la plus indiscrète et la plus extravagante personne qui parut jamais dans une cour, conserva un grand crédit jusqu'à la mort du roi, et étoit entretenue à grands frais. Le duc de Buckingham me dit que, lorsqu'elle fut présentée au roi, elle ne lui demanda que cinq cents livres sterlings, qu'il lui refusa. Mais, environ quatre ans après, il me déclara qu'elle avoit reçu de sa majesté plus de soixante mille livres sterlings. Elle jouoit ses rôles avec tant de vivacité, et amusoit tellement le roi, qu'une nouvelle maîtresse même ne put la faire renvoyer ; mais il n'eut jamais pour elle les mêmes égards que pour une maîtresse. »

Madame de Sévigné, dans une de ses lettres, fait un portrait assez piquant de Nell Gwyn. « Kéroualle (depuis duchesse de Portsmouth), n'a été trompée sur rien.

ruinoit par des amants à gages. Mais le chagrin le plus sensible de tous étoit le nouveau refroidissement et les menaces de mademoiselle Stewart. Il y avoit longtemps qu'il lui proposoit tous les établissements et tous les titres qu'elle auroit agréa-

Elle avoit envie d'être la maîtresse du roi, elle l'est.... Elle a un fils qui vient d'être reconnu, et à qui on a donné deux duchés. Elle amasse des trésors, et se fait aimer et respecter de qui elle peut; mais elle n'avoit pas prévu trouver en chemin une jeune comédienne dont le roi est ensorcelé. Elle n'a pas le pouvoir de l'en détacher un moment. La comédienne est aussi fière que la duchesse de Portsmouth : elle la morgue, lui dérobe souvent le roi, et se vante de ses préférences. Elle est jeune, folle, hardie, débauchée, et plaisante : elle chante, elle danse, et fait son métier de bonne foi : elle a un fils; elle veut qu'il soit reconnu. Voici son raisonnement : Cette demoiselle, dit-elle, fait la personne de qualité. Elle dit que tout est son parent en France. Dès qu'il meurt quelque grand, elle prend le deuil. Hé bien! puisqu'elle est de si grande qualité, pourquoi s'est-elle fait une c.....? Elle devroit mourir de honte. Pour moi, c'est mon métier. Je ne me pique pas d'autre chose. Le roi m'entretient; je ne suis qu'à lui présentement. J'en ai un fils, je prétends qu'il doit être reconnu; et il le reconnoîtra, car il m'aime autant que sa Portsmouth. Cette créature, continue madame de Sévigné, « tient le haut du pavé, et décontenance et embarrasse extraordinairement la duchesse.»

Elle mourut en 1691, et le docteur Tennison, depuis archevêque de Cantorbéry, qui en étoit alors vicaire, fit son oraison funèbre.

bles, en attendant qu'il pût faire mieux. Elle s'étoit contentée de les refuser, sous prétexte du scandale que donneroit une élévation dont l'éclat choqueroit le public; mais depuis qu'on fut de retour, elle prit d'autres airs. Tantôt elle vouloit se retirer de la cour pour calmer les inquiétudes éternelles de la reine; tantôt c'étoit pour fuir des tentations, par où elle vouloit faire entendre que son innocence n'avoit pas encore succombé. Enfin c'étoit continuellement ou des alarmes, ou quelque humeur chagrine qui désoloit la tendresse du roi.

Comme il ne pouvoit s'imaginer à qui diable elle en vouloit, il crut qu'il falloit mettre la réforme dans son ménage d'amour, pour voir si ce n'étoit point la jalousie qui l'inquiétoit. Ce fut pour cela qu'après avoir solennellement déclaré qu'il n'auroit plus de commerce avec madame de Cléveland depuis l'affaire de Churchill, il se mit à faire une Saint-Barthélemy de tous les autres menus amusements qu'il avoit par-ci par-là dans la ville. Les Nell Gwyn, les miss Davis [1], et la troupe joyeuse des chanteuses et des danseuses

---

[1] Marie Davis étoit une actrice de la troupe du duc. Elle parut sur le théâtre en 1664, et plut tellement au roi en chantant des chansons libres et badines, qu'il la prit dès-lors en faveur. Il eut d'elle une fille nommée Marie Tudor, mariée en août 1687, à François Radcliffe, comte de Derwentwater.

des menus plaisirs de sa majesté furent congédiées. Tous ces sacrifices furent inutiles. La Stewart continuoit à désespérer le roi, mais il eut bientôt découvert la véritable cause de ses froideurs.

L'officieuse Cléveland prit ce soin. Elle s'étoit déchaînée sans réserve, depuis sa disgrace, contre mademoiselle Stewart, qu'elle en accusoit par son impertinence, et contre l'imbécillité du roi, qui, pour une idiote revêtue, la traitoit avec tant d'indignité. Comme elle avoit encore des créatures dans la confidence du roi, ce fut par leur moyen qu'elle fut informée de l'état où les nouveaux traitements de mademoiselle Stewart l'avoient réduit; et, dès qu'elle eut trouvé ce qu'elle cherchoit, elle se rendit dans le cabinet du roi par l'appartement d'un de ses valets de chambre nommé Chiffinch [1]. Cette route ne lui étoit pas inconnue.

Le roi revenoit de chez la Stewart de fort mauvaise humeur. La présence de madame de Cléveland le surprit, et ne la diminua pas. Elle s'en

---

[1] On trouve son nom souvent cité dans l'histoire secrète de ce règne. Wood, en parlant des compagnons de table aux soupers du roi, dit qu'ils se réunissoient, soit chez Louise, duchesse de Portsmouth, soit chez Cheffing (Chiffinch), ou dans les appartements d'Éléonore Quin (Gwyn), ou dans ceux de Baptiste May. Ce dernier ayant été disgracié, Chiffinch gagna la faveur du roi. Telle étoit la confiance que ce prince avoit en lui, qu'il étoit le receveur des pensions secrètes payées par la cour de France au roi d'Angleterre.

aperçut; et l'abordant d'un ton ironique et d'un sourire d'indignation : J'espère, dit-elle, qu'il m'est permis de venir vous rendre mes hommages, quoique la divine Stewart vous ait défendu de me voir chez moi. Je ne veux point vous en faire des reproches qui seroient trop indignes de moi. Je viens encore moins excuser des foiblesses que rien ne peut justifier, puisque votre constance pour moi ne me laisse rien à dire, et que je suis la seule que vous ayez honorée de votre tendresse qui s'en soit rendue indigne par sa conduite. Je viens donc ici vous consoler dans l'abattement où vous ont mis les froideurs ou la nouvelle chasteté de l'inhumaine Stewart. A ces mots un éclat de rire, aussi peu naturel qu'il étoit insultant et démesuré, mit le comble à son impatience. Il s'étoit bien attendu que quelque mauvaise raillerie suivroit ce préambule; mais il ne crut pas qu'elle dût prendre de ces airs bruyants, vu les termes où ils en étoient. Et, comme il se préparoit à lui répondre: Non, dit-elle, ne me sachez point mauvais gré de la liberté que je prends de me moquer un peu de la grossièreté dont on vous en impose. Je ne puis souffrir qu'une affection si marquée vous rende la fable de votre cour, tandis qu'on se moque impunément de vous. Je sais que la précieuse Stewart vous renvoie sous prétexte de quelque incommodité, peut-être de quelque scrupule de conscience; et je viens vous avertir que le duc de Richmond sera bientôt avec elle, s'il n'y est déjà. Ne m'en

croyez pas, puisque ce pourroit être le ressentiment ou l'envie qui me le feroit dire. Suivez-moi jusqu'à son appartement, afin que vous n'ajoutiez plus de confiance à la calomnie, et que vous l'honoriez d'une préférence éternelle si je l'accuse à faux, ou que vous ne soyez plus la dupe d'une fausse prude qui vous fait faire un personnage si ridicule.

En achevant ce discours elle le prit par la main comme il étoit encore tout irrésolu, et l'entraîna vers le logement de sa rivale. Chiffinch étoit dans ses intérêts; ainsi la Stewart n'avoit garde d'être avertie de la visite; et Babiani, dont madame de Cléveland avoit fait la fortune, et qui la servoit à merveille dans cette occasion, lui vint dire que le duc de Richmond venoit d'entrer chez la Stewart. C'étoit au milieu d'une petite galerie qui conduisoit par un dégagement du cabinet du roi à ceux de ses maîtresses. La Cléveland lui donna le bonsoir comme il entroit chez sa rivale, et se retira pour attendre l'issue de cette aventure. Babiani, qui suivoit le roi, fut chargé de lui en venir rendre compte.

Il étoit près de minuit. Le roi trouva les femmes de chambre de sa maîtresse qui se présentèrent respectueusement à son passage, et lui dirent tout bas que mademoiselle Stewart avoit été fort mal depuis qu'il l'avoit quittée; mais que, s'étant mise au lit, elle reposoit, Dieu merci. C'est ce qu'il faut voir, dit-il en repoussant celle qui s'étoit

plantée sur son passage. Il trouva véritablement la Stewart couchée; mais elle ne dormoit pas. Le duc de Richmond étoit assis au chevet de son lit, qui vraisemblablement dormoit encore moins. L'embarras des uns et la colère de l'autre furent tels qu'on se les peut imaginer dans une pareille surprise. Le roi, qui étoit le moins violent de tous les hommes, témoigna son ressentiment au duc de Richmond dans des termes dont il ne s'étoit jamais servi. Il en fut interdit, et quelque chose de plus. Il voyoit son maître et son roi justement irrité. Les premiers transports que la colère inspire dans ces occasions sont dangereux. La fenêtre de mademoiselle Stewart étoit commode pour une vengeance subite : la Tamise couloit au-dessous. Il y jeta les yeux; et, voyant ceux du roi plus animés de courroux qu'il ne les en avoit crus capables, il fit une profonde révérence, et se retira sans répliquer à une quantité de menaces qui se succédoient.

La Stewart, un peu revenue de sa première surprise, monta sur ses grands chevaux au lieu de se justifier, et dit les choses du monde les plus capables d'aigrir les ressentiments du roi : que s'il n'étoit pas permis de recevoir les visites d'un homme de la qualité du duc de Richmond avec des intentions qui lui faisoient honneur, c'étoit être esclave dans un pays libre; qu'elle ne savoit aucun engagement qui l'empêchât de disposer de sa main; mais que, si cela n'étoit pas permis dans

son royaume, elle ne croyoit pas qu'il y eût de puissance capable de l'empêcher de passer en France, et de se jeter dans un couvent pour y chercher la tranquillité dont elle ne pouvoit jouir dans sa cour.

Le roi, tantôt outré de colère, tantôt attendri par quelques larmes, et tantôt effrayé de ses menaces, étoit tellement agité, qu'il ne savoit que répondre ni aux délicatesses d'une créature qui vouloit faire la Lucrèce à sa barbe, ni à l'assurance dont elle avoit l'effronterie de s'emporter à des reproches. Cependant l'amour, près de triompher de tous ses ressentiments, l'alloit mettre à ses genoux pour lui demander pardon de l'injure qu'il lui faisoit, lorsqu'elle le pria de se retirer et de la laisser en repos, du moins pour le reste de cette nuit, sans scandaliser par une longue visite ceux qui l'avoient accompagné ou conduit chez elle. Cette impertinente prière acheva de l'outrer. Il sortit en la menaçant de ne la plus voir, et fut passer la nuit la moins tranquille qu'il eût passée depuis son rétablissement.

Le lendemain, le duc de Richmond eut ordre de sortir de la cour, et de ne se plus présenter devant le roi; mais il n'avoit pas attendu cet ordre; et l'on sut qu'il étoit parti dès le matin pour sa maison de campagne.

Mademoiselle Stewart, voulant prévenir le mauvais tour qu'on pourroit donner à l'aventure de la nuit précédente, fut se jeter aux pieds de la

reine. Ce fut là que, faisant le personnage nouveau d'une Madeleine innocente, elle lui demanda pardon de tous les chagrins qu'elle avoit pu lui causer; lui dit qu'un repentir continuel l'avoit obligée de chercher tous les moyens de se retirer de la cour; que cela l'avoit engagée à écouter le duc de Richmond, qui la recherchoit depuis longtemps; mais que, puisque cette recherche étoit cause de sa digrâce, et d'un éclat qui peut-être tourneroit au désavantage de sa réputation, elle conjuroit sa majesté de la prendre sous sa protection, et d'obtenir du roi qu'elle se mit dans un couvent pour finir tous les troubles que sa présence causoit innocemment à la cour. Tout cela fut accompagné d'une honnête quantité de larmes.

C'est un spectacle bien agréable qu'une rivale qui, s'humiliant à vos pieds, demande pardon et se justifie en même temps. Le cœur de la reine se tourna tout d'un coup. Ses pleurs accompagnèrent les siens. Elle l'embrassa tendrement après l'avoir relevée, lui promit toute sorte de faveur et de protection, ou pour son mariage, ou pour tout autre parti qu'elle voudroit prendre, et la renvoya, résolue d'abord d'y travailler tout de son mieux; mais, comme elle avoit beaucoup d'esprit, les réflexions qu'elle fit après ce premier mouvement lui firent changer d'avis.

Elle savoit que les penchants du roi n'étoient pas capables d'une constance opiniâtre. Elle jugea que l'absence le consoleroit, ou qu'un nouvel en-

gagement effaceroit à la fin le souvenir de mademoiselle Stewart; et que, puisqu'elle ne pouvoit éviter de se voir une rivale, il valoit encore mieux que ce fût elle, dont la sagesse et la vertu venoient d'éclater par des preuves si manifestes. D'ailleurs elle se flatta que le roi lui sauroit éternellement gré de s'être opposée à la retraite et au mariage d'une fille qu'il aimoit alors à la fureur. Ce beau raisonnement la détermina. Toute son industrie fut employée à persuader mademoiselle Stewart; et ce qu'il y a de plus rare dans cette aventure, après avoir obtenu qu'elle ne songeroit plus au duc de Richmond, ni au couvent, ce fut elle qui prit soin de raccommoder ces deux amants.

C'eût été dommage qu'elle n'eût pas réussi dans cette négociation. Aussi n'en fut-elle pas à la peine; car jamais les empressements du roi ne furent si vifs que depuis cette paix, et jamais ils ne furent mieux reçus de la belle Stewart.

Mais ce prince ne goûta pas long-temps la douceur d'un raccommodement qui le rendoit de la plus belle humeur du monde, comme on va voir. L'Europe entière jouissoit d'une paix profonde depuis le traité des Pyrénées. L'Espagne se flattoit de respirer par la nouvelle alliance qu'elle venoit de contracter avec le plus redoutable de ses voisins : mais elle n'espéroit pas pouvoir soutenir le débris d'une monarchie sur sa décadence, quand elle considéroit l'âge ou les infirmités du prince, ou la foiblesse de son successeur. La France, au

contraire, gouvernée par un roi infatigable dans l'application, jeune, vigilant, avide de gloire, n'avoit qu'à vouloir pour s'agrandir.

Ce fut en ce temps-là que ce prince, qui ne vouloit point troubler la tranquillité de l'Europe, se laissa persuader d'alarmer les côtes de l'Afrique par une tentative de peu d'utilité, quand même elle auroit réussi : mais la fortune du roi, toujours fidèle à sa gloire, voulut depuis faire voir, par le peu de succès de l'entreprise de Gigery [1], qu'il n'y avoit que les projets formés par lui-même qui fussent dignes de son attention.

Peu de temps après, le roi d'Angleterre, voulant aussi visiter les bords africains, arma cette escadre pour l'expédition de Guinée dont le prince Robert devoit avoir le commandement. Ceux qui en savoient quelque chose par leur expérience contoient des merveilles des périls de

[1] Gigery est à près de quarante lieues d'Alger. Les François y eurent un comptoir jusqu'en 1664. Ils voulurent alors bâtir sur le bord de la mer une forteresse pour tenir en bride les Arabes ; mais ceux-ci descendirent des montagnes, les chassèrent de Gigery, et démolirent le fort. Le chevalier Richard Fanshaw écrivoit, le 2 décembre 1664, au gouverneur en second de Tanger : Nous venons de recevoir avis que les François ont abandonné Gigheria et tout ce qu'ils y possédoient. Leur flotte est arrivée, un vaisseau considérable se perdit sur les rochers près de Marseille.

cette expédition; qu'il faudroit combattre non-seulement les habitants de la Guinée, peuple endiablé, dont les flèches étoient empoisonnées, qui ne faisoient jamais de quartier que pour manger leurs prisonniers; mais qu'il faudroit essuyer des chaleurs insupportables, ou des pluies dont chaque goutte se changeoit en serpent; que, si l'on pénétroit plus avant dans le pays, on étoit assailli par des monstres mille fois plus inconcevables et plus affreux que toutes les bêtes de l'Apocalypse.

Mais ce fut en vain que ces bruits se répandirent : loin d'inspirer de la terreur à ceux qui devoient être du voyage, ce fut un aiguillon pour la gloire de ceux qui n'y avoient que faire. Jermyn se présenta tout des premiers; et sans, songer que le prétexte de sa convalescence avoit différé la conclusion de son mariage avec mademoiselle Jennings, il demanda la permission du duc et l'agrément du roi pour y servir de volontaire.

Il y avoit quelque temps que la belle Jennings commençoit à revenir de l'entêtement qui l'avoit séduite en sa faveur. Ce n'étoient plus guère que les avantages de l'établissement qui lui donnoient du goût pour ce mariage. La mollesse des empressements d'un amant qui sembloit ne rendre des soins que par habitude la rebutoit; et le parti qu'il venoit de prendre sans son aveu lui parut si ridicule pour lui, et si choquant pour elle, qu'elle résolut dès ce moment de n'y plus songer. Elle ouvrit petit à petit les yeux sur le faux brillant

qui l'avoit éblouie ; et le fameux Jermyn fut reçu comme il le méritoit, lorsqu'il vint lui donner part du projet héroïque dont nous venons de parler. Il parut tant d'indifférence et tant de liberté d'esprit dans les railleries dont elle lui fit compliment sur ce voyage, qu'il en fut tout déconcerté, d'autant qu'il avoit préparé toutes les consolations qu'il avoit crues capables de la soutenir en lui annonçant la funeste nouvelle de son départ. Elle lui dit qu'il n'y avoit rien de plus glorieux à lui, dont le mérite avoit triomphé de tant de libertés en Europe, que d'aller étendre ses conquêtes dans une autre partie du monde; qu'elle lui conseilloit de ramener toutes les captives qu'il feroit en Afrique pour remplacer les beautés que son absence alloit mettre au tombeau.

Jermyn trouva fort mauvais qu'elle eût la force de railler dans l'état où il la croyoit réduite; mais il s'aperçut que c'étoit tout de bon. Elle lui dit qu'elle prenoit cet adieu pour le dernier, et le pria de ne lui en plus faire avant son départ.

Jusque-là tout alloit bien pour elle. Jermyn non-seulement étoit confondu d'avoir eu son congé si cavalièrement, mais il sentit redoubler tout le goût qu'il avoit eu pour elle par ces marques de son indifférence. Elle avoit donc le plaisir de le mépriser, et de le voir plus sensible que jamais. Ce ne fut pas assez; elle voulut mal à propos outrer la vengeance.

On venoit de mettre au jour les Épitres d'O-

vide, traduites par les beaux esprits de la cour [1]. Elle se mit à faire une lettre d'une bergère au désespoir, qui s'adressoit au perfide Jermyn. Elle prit pour modèle l'épître d'Ariane à Thésée. Le commencement de cette lettre étoit mot pour mot les plaintes et les reproches de cette amante outragée au cruel qui l'abandonnoit. Tout cela étoit accommodé tellement quellement aux temps et aux conjonctures présentes. Elle avoit eu dessein d'achever cet ouvrage par une description des travaux, des périls et des monstres qui l'attendoient en Guinée, pour lesquels il quittoit une tendre amante abîmée dans la douleur; mais n'en ayant pas eu le temps, ni celui de faire transcrire tout cela pour l'envoyer sous le nom d'une autre, elle mit étourdiment dans sa poche ce fragment écrit de sa main, et plus étourdiment encore le laissa tomber au beau milieu de la cour. Ceux qui le ramassèrent reconnurent son écriture, et en tirèrent plusieurs copies qui eurent cours par la ville. Cependant sa conduite avoit si bien établi l'idée de sa sagesse, qu'on ne fit aucune difficulté de croire que la chose s'étoit passée comme on vient de dire. Quelque temps après, l'expédition de Guinée fut remise pour les raisons que tout le monde sait, et le procédé de mademoiselle Jen-

[1] C'est la traduction des Épîtres d'Ovide, par Dryden. La seconde édition de cet ouvrage fut publiée en 1681.

nings la justifia sur cette lettre ; car, quelques efforts que fissent le mérite et les nouveaux soins de Jermyn pour la ramener, jamais elle n'en voulut entendre parler.

Mais il ne fut pas le seul qui se ressentit de cette bizarrerie, qui prenoit plaisir à désunir les cœurs pour les engager bientôt après à des objets tout différents. On eût dit que le dieu d'Amour, par un nouveau caprice, livrant tout ce qui reconnoissoit son empire aux lois de l'Hymen, avoit en même temps mis son bandeau sur les yeux de ce dieu pour marier tout de travers la plupart des amants dont on a fait mention.

La belle Stewart épousa le duc de Richmond ; l'invincible Jermyn une pecque provinciale [1] ; mylord Rochester une triste héritière [2] ; la jeune Temple le sérieux Lyttelton ; Talbot, sans savoir pourquoi, prit pour femme la languissante Boynton [3] ; George Hamilton, sous de meilleurs auspices, épousa la belle Jennings ; et le chevalier de Grammont, pour le prix d'une constance qu'il

---

[1] Mademoiselle Gibbs, fille d'un gentilhomme de la province de Cambridge.

[2] Élizabeth, fille de Jean Mallet d'Enmère, dans la province de Somerset.

[3] Après la mort de mademoiselle Boynton et de George Hamilton, Talbot épousa la belle Jennings, et devint après duc de Tyrconnel.

n'avoit jamais connue devant, et qu'il n'a jamais pratiquée depuis, trouva l'Hymen et l'Amour d'accord en sa faveur, et se vit enfin possesseur de mademoiselle d'Hamilton.

FIN.

# TABLE
# DES CHAPITRES.



FIN DE LA TABLE.

# ŒUVRES COMPLÈTES DE FLORIAN,

## NOUVELLE ÉDITION *in*-18,

### AVEC XLIII GRAVURES NEUVES;

*Mieux ordonnée que les précédentes, et divisée en 16 volumes, ainsi qu'il suit :*

| | |
|---|---|
| GALATÉE. — ESTELLE. . . . . . . . . . . . . . . . . . | 1 vol. |
| Numa Pompilius. . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . | 1 |
| Gonzalve de Cordoue. . . . . . . . . . . . . . . . . . | 2 |
| Guillaume Tell. — Éliézer. . . . . . . . . . . . . . . | 1 |
| Nouvelles. . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . | 1 |
| Fables, avec Ruth et Tobie. . . . . . . . . . . . . . | 1 |
| Théâtre. . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . | 2 |
| Mélanges et nouveaux Mélanges. . . . . . . . . . . | 2 |
| Don Quichotte. . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . | 4 |
| Vie de Florian, et Mémoires d'un jeune Espagnol. . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . | 1 |
| Les 16 vol. br. 22 fr. 50 c. . . . . . . . . . . . . . | 16 |

Chacun des ouvrages de cette Collection peut être acquis séparément. Ils sont imprimés sur papier d'une grande beauté.

Il a été tiré séparément des exemplaires des quatre ouvrages suivants, sur du papier plus ordinaire, mais que dans beaucoup d'éditions on nomme papier superfin.

| | |
|---|---|
| Galatée, in-18. br. . . . . . . . . . . . . . . . . . . | 60 c. |
| Estelle, in-18. . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . | 60 |
| Guillaume Tell, avec la Vie de Florian . . . . | 80 |
| Fables. . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . | 80 |

Je suis acquéreur de la propriété littéraire des Ouvrages posthumes de Florian; en conséquence cette nou-

velle Edition in-18, la plus jolie de toutes, sera la seule qui demeurera complète.

Si, au lieu du volume de Fables sans gravures, on préfère introduire, dans l'exemplaire des OEuvres complètes, l'édition ornée de 115 gravures en relief, et imprimée du même format, les 16 volumes, au lieu de 22 fr. 50 c., seront de 24 fr.

En même temps que l'édition nouvelle des Fables de Florian, sont publiées 16 gravures, de même en relief, pour le Voyage sentimental en anglois, volume in-18 très correct, qui, avec ces gravures, est du prix de. . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . 2 fr. 50 c.

In-12, pap. vél. avec ces 16 grav. et 6 en taille douce. . . . . . . . . . . . . . . . . . . . 7 50

Les 16 gravures, séparément. . . . . . . . . 1 50

2° 48 gravures pour les Lettres à Émilie, de même exécutées en relief. Elles remplacent les 37 anciennes gravures en taille douce, maintenant usées et hors de service; et quoique le nombre des estampes soit augmenté, le prix de l'exemplaire en 6 vol in-18, sur très beau papier, est toujours de. . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . 7 fr. 50 c.

Les 48 gravures séparément. . . . . . . . 4

La belle exécution de ces Ouvrages sera une preuve des progrès sensibles qu'a faits depuis un an ce nouveau genre de gravure.

OEuvres de Massillon. 1810, 13 vol. in-8° papier superfin, avec un beau portrait gravé par Roger, br. . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . 96 fr.

— Les mêmes, sur papier vélin fort et bien collé, br. . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . 192 fr.

Cette édition, qui a été publiée en quatre livraisons, dans le cours de l'année 1810, obtenoit le succès le plus

satisfaisant, quoiqu'il n'eût paru encore que quelques volumes, lorsque tout à coup je ne sais quel esprit malfaisant débita que ce livre étoit mutilé, qu'on y avoit fait de nombreux changements, d'importantes altérations ; et, ce qui est à noter, c'est qu'on citoit les changements faits dans le Petit Carême, lorsqu'il n'y avoit pas encore du Petit Carême une seule feuille sous presse. Ce bruit perfide, dont le moindre examen devoit prouver la fausseté complète, ne laissa pas de circuler, et même d'influer pendant plusieurs mois sur le débit de ce livre. Certain de la fidélité de mon édition, je la continuai en silence, et sans en retarder d'un seul jour l'achèvement. Déjà depuis quelque temps elle est terminée et publiée, et je ne crains pas de l'annoncer comme un des plus beaux livres qui puissent honorer la librairie françoise. Papier, correction, caractères et impression, tout en fait une édition d'un mérite supérieur ; enfin un livre qui, sans être de luxe, ne ressemble à presque aucun de ceux qui se publient journellement. Quant aux mutilations prétendues, j'atteste ici de la manière la plus positive que, depuis la première jusqu'à la dernière page, pas un seul mot n'a été altéré, changé, retranché ni ajouté ; qu'enfin j'ai tout simplement suivi, ainsi que je le devois faire, le texte de l'édition de 1745, en évitant les fautes typographiques qui, malgré la bonté de cette édition originale, ne laissent pas d'y être encore assez nombreuses ; heureux si, en évitant ces fautes, je n'en ai pas moi-même laissé introduire de nouvelles. Dix-neuf cartons ou feuillets réimprimés ont pu être pour quelques personnes l'indice d'*expurgations* faites après coup ; je prendrai encore la liberté de rassurer ces personnes, et de leur certifier que les dix-neuf cartons ont pour unique objet les fautes ty-

pographiques dont je voudrois si bien que toutes mes éditions fussent absolument exemptes. Dans le sermon sur les élus, par exemple, Carême II, page 336, au lieu de *dans* CE *temple*, l'imprimeur et moi avions laissé passer *dans* LE *temple*. J'ai cru que, dans toute édition soignée, c'étoit un devoir de faire disparoitre de telles fautes, et même de plus légères encore : voilà pourquoi j'ai fait mes dix-neuf cartons ; ce que chacun peut d'ailleurs très facilement vérifier.

On peut se procurer séparément :

Morceaux choisis, avec l'éloge de Massillon, et son portrait gravé par Roger, in-8° br. . . . . . . . . . . 8 fr.

En papier vélin. . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . 15

Le Petit Carême, in-8. br. . . . . . . . . . . . . . . 6

ŒUVRES DE GRESSET, avec 9 gravures de Moreau le jeune, 3 vol. in-8° . . . . . . . . . . . . . . . . . . 21 fr.

En papier vélin. . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . 39

En papier vélin, fig. avant la lettre. . . . . . . . 48

26 gravures in-8° de Moreau, pour Telémaque. . . 30 fr. . . — Avant la lettre . . . . . . 60

---

**SOUS PRESSE,**

*pour paroître le 1er juin 1812.*

ŒUVRES COMPLÈTES D'HAMILTON, 3 vol. in-8°, papier superfin, avec gravures et portraits par Moreau et feu Augustin Saint-Aubin.

